PORTRAITS

DE ROME

A DIFFERENS AGES.

Première Partie.

(425 — 1600.)

Rome n'est pas une ville comme les autres villes : Rome a un charme malaisé à définir, et qui n'appartient qu'à elle. Ceux qui éprouvent ce charme s'entendent à demi-mot ; pour les autres, c'est une énigme. Quelques-uns avouent naïvement ne pas comprendre l'attrait mystérieux qui attache à une ville comme à une personne ; un plus grand nombre affichent la prétention de le sentir, mais les véritables fidèles reconnaissent bien vite ces faux dévots et sourient en les écoutant, comme les personnes qui aiment véritablement la peinture ou la musique sourient quand certains connaisseurs se placent à contre-jour devant le tableau qu'ils admirent, ou battent à faux la mesure de l'air qui les transporte.

Il y aurait encore des volumes à écrire sur Rome, après tout ce qu'on a écrit; et je ne renonce pas à donner un jour mon impression personnelle, comme tant d'autres l'ont fait. Mais pour aujourd'hui je n'ai pas cette ambition. Je me contenterai de passer rapidement en revue les impressions que Rome a produites sur un certain nombre d'hommes différens de nation, de caractère et de génie, pendant un espace de quatorze siècles.

Ce n'est pas Rome même que je présente au lecteur, ce sont les reflets de Rome dans les imaginations du moyen-âge et dans les imaginations modernes. Parmi ceux que divers motifs ont attirés vers cette ville extraordinaire, il y a des barbares et des saints, des pélerins sans nom et de grands poètes, des philosophes et des artistes; chacun a vu et compris Rome à sa manière. La comparaison de ces points de vue, si dissemblables, d'où le même objet a été envisagé, peut être piquante et instructive : elle peut aider ceux qui n'ont point vu Rome à s'en faire une idée, comme on se forme l'idée d'un caractère en rapprochant les témoignages qui le concernent, les jugemens qu'il a inspirés. C'est ainsi qu'on a fait l'histoire des historiens d'Alexandre. Et pour ceux qui connaissent Rome et qui l'aiment, n'y a-t-il pas quelque intérêt à parcourir cette galerie de portraits, à les comparer à l'original, à retrouver en eux quelque chose de ce qu'on admire en lui? J'ai connu un admirateur de Napoléon qui avait une collection de bustes et de gravures représentant l'homme extraordinaire à toutes les époques de sa carrière. Dans le couvent de Vallombreuse, j'ai trouvé un recueil énorme de toutes les images de la Vierge, depuis les gravures, d'après les chefs-d'œuvre des grands maîtres, jusqu'aux représentations populaires du type sacré, tel que l'ont diversifié à l'infini les dévotions individuelles et les légendes locales. L'auteur du recueil était un bon moine vallombrositain, qui, indigné de voir qu'on rassemblait avec soin les images de Vénus, avait voulu, par un hommage rival, venger de cet hommage profane sa madone adorée. Chacun est comme ce moine; chacun a sa religion; chacun a son héros, sa déesse, sa sainte, dont il suspend les images à son sanctuaire domestique. Rome a, comme Napoléon, des portraits de ses différens âges. Comme Vénus, sa mère, comme la madone, qu'on pourrait presque nommer sa fille, elle a révélé sous bien des

aspects son éternelle beauté. Rome a donc droit à un culte semblable; elle peut attendre qu'on recueille les peintures tracées par la main des siècles, et qu'on les appende au portique du temple que d'autres achèveront.

Le premier voyageur que je rencontre est un Gaulois, un homme de Poitiers probablement, qui se nommait Rutilius Numatianus. Après avoir rempli à Rome des charges importantes, il revint, vers 425, dans sa patrie. Nous possédons un fragment fort curieux, à plusieurs égards, d'un poème qu'il avait composé sur son retour en Gaule. Ce fragment commence par son adieu à Rome. Depuis Rutilius, bien des voyageurs ont éprouvé un douloureux attendrissement au moment de cet adieu. Quand on s'est accoutumé à vivre à Rome, on ne peut s'en éloigner sans un serrement de cœur; c'est comme si on quittait une patrie. Étranger, on éprouve quelque chose qui ressemble à la tristesse de l'exil, et il arrive de pleurer en regardant Rome pour la dernière fois. Eh bien! ce sentiment est déjà dans le Gaulois du ve siècle, et il a inspiré à la muse latine de cette époque déchue quelques vers d'une mélancolie pénétrante. Rutilius regrette Rome comme le pourrait faire un voyageur moderne. Son ami, Venerius Rufus, s'étonnait qu'il y fût resté si long-temps. « Étonne-toi plutôt, lui dit-il, de la promptitude de mon retour........ L'éternité tout entière serait courte à qui admire Rome; rien n'est long qui plaît sans fin...... » Il envie ceux qui sont nés sur le sol sacré, ceux qui y ont obtenu des demeures...... « Mais, ajoute-t-il en vers d'une mélodie plaintive comme un regret, mais moi, ma destinée m'enlève à ces bords chéris..... Je cède et je m'arrache aux embrassemens de la ville bien-aimée... Je baise mille fois ces portes qu'il faut quitter.... Mes pieds franchissent à regret le seuil sacré. » Puis, le soir de son départ, au moment de s'embarquer sur le Tibre, à quelque distance de Rome, arrêté par le vent contraire, il s'applaudit d'être retenu... « Je me plais, dit-il, à tourner souvent la tête vers la ville encore peu éloignée, et à suivre les contours des montagnes dans la lueur qui s'évanouit. » Le Gaulois avait remarqué la beauté particulière des horizons romains, de la lumière romaine. « Une région du ciel, plus éclatante et plus sereine, s'écrie-t-il, fait resplendir les sept collines. Là sont de constans soleils, et Rome semble se créer un

jour plus pur. » Cependant c'est l'heure du cirque... Il entend les applaudissemens et les cris retentir : « soit qu'ils me parviennent réellement, dit-il, soit illusion de mon désir. » Et cependant Rutilius aime son pays; il aime cette triste Gaule où il retourne, et que le flot des Barbares vient d'inonder; il l'aime d'autant plus qu'elle est plus désolée, et ce sentiment lui inspire même quelques vers touchans et ces nobles paroles : « C'est un moindre crime de négliger ses concitoyens quand ils sont à l'abri du péril, mais les malheurs publics font un appel à la foi de tous. » Il revient donc pieusement dans cette malheureuse patrie à laquelle il appartient; mais ce n'est pas sans éprouver un vif attendrissement au partir de la *ville bien-aimée.* Rutilius n'est pas le dernier qui, en quittant Rome, ait senti ces deux émotions se combattre et se mêler dans son cœur.

Pour le magistrat gallo-romain du ve siècle, Rome était toujours la capitale du monde, *caput orbis.* Païen encore, cent ans après le concile de Nicée, il avait foi aux destinées du Capitole; il ne pouvait croire à la chute prochaine de Rome, qui lui apparaissait s brillante et si magnifique, « avec ses trophées nombreux commei les étoiles, ses temples qui éblouissaient les regards,.... les voûtes aériennes de ses aquéducs, qui s'élevaient vers le ciel comme des montagnes, apportaient des fleuves dans ses murs, et au sein de ses édifices retentissant du bruit de mille fontaines. » Cette peinture de Rome, inspirée par l'enthousiasme du polythéisme et du patriotisme romains à un des derniers zélateurs de ces deux religions, cette peinture nous frappe, et par les traits qui en subsistent, et par ceux que le temps a effacés. Les trophées et les temples qu'admirait Rutilius sont dans la poussière; la plupart de ces merveilleuses lignes d'aquéducs qu'il vit debout, sont brisées!... Deux seulement, que les papes ont imparfaitement réparées, suffisent pour abreuver la Rome moderne avec une profusion qu'on admire encore, car c'est même aujourd'hui un grand charme de cette ville, que les nombreuses fontaines dont elle est toute remplie et toute résonnante, comme au temps de Rutilius.

Rutilius, aveugle au présent et crédule à l'avenir, promettait des destins éternels aux dieux qui tombaient, et il faisait l'apothéose de Rome entre Alaric, qui l'avait prise quinze ans plus tôt, et Gen-

seric, qui devait la ravager quinze ans plus tard. Païen, il ne parlait pas de la Rome chrétienne, déjà plus puissante que l'autre (1), même sur les esprits de ses barbares vainqueurs. En effet, ce n'était pas Jupiter Capitolin ou la mère des Énéades qui avait adouci la furie des Goths d'Alaric, maîtres de Rome : c'était au nom de saint Pierre et de saint Paul qu'ils s'étaient modérés au sein du désordre et du pillage, et qu'on les avait vus portant processionnellement les vases sacrés dans les rues de la ville conquise. C'était la Rome chrétienne, la Rome nouvelle, qui commençait à parler à l'imagination des peuples germaniques qu'elle devait long-temps dominer.

Mais la Rome des arts et de la civilisation antique en imposait aussi à ces peuples. Dans le siècle suivant, nous voyons Théodoric occupé à soutenir Rome dans sa chute, à réparer sa ruine déjà commencée. Ce n'est pas lui seulement, l'homme extraordinaire, l'Ostrogoth civilisateur, le Charlemagne anticipé, qui témoigne de son respect et de son amour pour la ville où il voulut entrer en successeur des Césars. S'il fit revivre les lois des empereurs contre ceux qui détruisaient les monumens publics, s'il releva le théâtre de Pompée, sa fille, ses successeurs, Amalasonthe, Athanaric, Théodat, suivirent son exemple; ils firent venir de la Grèce des marbres précieux pour en parer cette Rome où ils étaient fiers de régner. Toute cette héroïque famille des Amales, la plus noble d'entre les Barbares, paraît avoir partagé jusqu'à un certain point le sentiment d'admiration et de tendresse que Rome, au nom de son ancienne gloire et d'un reste de splendeur, inspirait encore à tous ceux qui la contemplaient.

Ce sentiment était énergique, surtout chez ces hommes fidèles aux lettres antiques dont Théodoric aimait à s'entourer, jusqu'au jour où le barbare reparaissant tout à coup sous la pourpre, il leur faisait trancher la tête, comme à Symmaque, ou jaillir les yeux du front, comme à Boece. Ces hommes, qu'on peut regarder

(1) Saint Jérôme, un peu auparavant, exagérait, au contraire, l'abandon des temples païens, qu'il disait pleins de poussière et de toiles d'araignées, tandis que le peuple, passant devant eux sans s'y arrêter, se précipitait vers les tombeaux des martyrs. (Lettre 7, à Læta.)

comme les derniers des Romains, devaient en effet conserver pour Rome un attachement pieux et filial; un d'entre eux, dont la fin fut plus paisible, Cassiodore, sorti de son cloître de Ravenne pour être consul et secrétaire d'un roi goth, et pour aller ensuite terminer ses jours dans un couvent de l'Apulie; Cassiodore, bien que son christianisme ne soit pas douteux comme celui de Boece, dans les lettres qu'il écrivait au nom de Théodoric, se montre à nous transporté d'une admiration un peu profane en présence des merveilles de la sculpture et de l'architecture païennes que, de son temps, Rome possédait encore.

Parlant d'un architecte que Théodoric chargeait d'entretenir et de réparer les monumens romains, Cassiodore s'écrie (1) : « Il verra certainement des choses qui surpassent tout ce qu'il a lu, et des merveilles au-delà même de ses pensées. »Puis, oubliant au nom de qui il écrit, le secrétaire ampoulé de Théodoric déclame sur les statues et les monumens, mais déclame en homme pénétré d'une admiration véritable; il montre quelque sentiment de l'art en dépeignant « les veines exprimées dans l'airain, les saillies des muscles, les nerfs comme tendus par la marche; l'homme ainsi moulé en diverses formes, et qui paraît plutôt produit par une sorte de génération. » Puis, il vante les statues équestres qui semblent courir, les colonnes élancées comme d'immenses roseaux. Il rappelle les sept merveilles du monde : « Rome tout entière, dit-il, est une merveille.... » Mais c'est déjà la Rome du passé; déjà l'étendue de ses murailles est trop vaste pour le peuple qu'elle contient; déjà Cassiodore mesure par cette grandeur, désormais inutile, l'immensité de la foule qui la remplissait.... « L'ampleur des murailles de Rome, dit-il, la vaste enceinte des théâtres, la grandeur merveilleuse des thermes, attestent quelle était la multitude des citoyens. » Il compare ingénieusement les édifices d'une cité aux vêtemens qui donnent la mesure du corps, et de ces vêtemens vides il conclut à un corps de géant. N'est-ce pas ce que fait encore aujourd'hui le voyageur errant parmi les grands débris des thermes de Caracalla, ou égaré dans ces masses de décombres qui, en s'accumulant, ont élevé au-dessus du Palatin une autre montagne de ruines. Ce

(1) Livre VI, lettre 15.

sentiment d'une existence éteinte, plus grande que l'existence présente, ce sentiment qui écrase notre petitesse sous le poids des ruines romaines, il était déjà dans l'ame de Cassiodore.

On ne trouve rien de pareil chez un de ses contemporains, le Lyonnais Sidoine Apollinaire, qui vint à Rome pour affaires vers la fin du ve siècle. Celui-ci était un bel esprit gaulois, un grand propriétaire ambitieux et intrigant, qui, après avoir eu pour gendre un empereur romain, fut à la fin évêque par hasard et saint par circonstance.

Sidoine, dans une lettre écrite de ce style précieux qu'il affectait, raconte à son ami un voyage à travers l'Italie; il fait, sur la route, étalage d'érudition classique, à peu près comme un *scholar* anglais de nos jours. A Crémone, il cite Virgile et rappelle ce voisinage de Mantoue déploré par le poète; au bord de l'Eridan, car il lui donne son nom poétique, il sourit en voyant les peupliers de son rivage, ces sœurs de Phaéton, dont il avait chanté maintes fois à table les larmes fabuleuses. Les souvenirs de l'histoire ne sont pas moins présens au bel esprit gaulois que les traditions de la mythologie. Rimini lui rappelle César, et Fano Asdrubal. On s'attendrait qu'à Rome il va se livrer à toute la verve de sa mémoire : Rome est favorable aux citations pédantesques, et on ne les lui a pas épargnées; mais Sidoine, de meilleure foi en cela que beaucoup d'autres voyageurs, avoue qu'en arrivant à Rome il pensait à tout autre chose qu'aux souvenirs; il avait la fièvre, il était dévoré d'une soif ardente, et quand Rome, comme il le dit, *s'étala devant son regard*, il ne pouvait songer qu'à l'eau de ses puits et de ses fontaines; « il aurait bu non-seulement les thermes, mais les naumachies. » Le fleuve historique, le Tibre, ne lui inspira qu'une réflexion; c'est que l'eau en était bien trouble et pourrait l'incommoder. Cependant, à peine se fut-il prosterné sur les tombeaux des apôtres, avant même de pénétrer dans la ville, qu'il fut soudain guéri; guérison merveilleuse, qu'il nous sera permis d'attribuer au repos d'abord, puis à l'effet que put produire sur l'imagination de Sidoine la pensée qu'il était à Rome, pensée qui, les premiers jours, ne laisse froid presque aucun voyageur. Bientôt, du moins, l'enthousiasme l'eut gagné, car, dans une autre lettre, il presse un ami de venir à Rome, qu'il appelle « le domicile des lois, le

gymnase des lettres, la curie des honneurs, le point culminant du monde, la patrie de la liberté, l'unique ville de l'univers où seuls les Barbares et les esclaves sont étrangers. » Au temps de Sidoine, on faisait déjà les honneurs du soleil d'Italie aux dépens de celui de nos régions transalpines, et un certain Caudidianus de Césène félicite le *buveur des eaux de la Saône* de ce qu'il verra quelquefois le soleil : épigramme exagérée contre les brouillards de Lyon, qu'en bon Lyonnais je repousse comme Sidoine. Ces ultramontains ont toujours regardé *nos beaux pays* comme l'antre ténébreux des Cimmériens. Un Napolitain, qui avait été en Angleterre, ne prétendait-il pas qu'à Londres on tirait le canon toutes les fois que le soleil paraissait !

Avant de suivre plus loin la série des voyageurs qui affluent de toutes les parties du monde romain dans la ville de saint Pierre, je veux jeter ici épisodiquement un fragment de saga scandinave, qui montrera l'impression que produisait de loin l'ancien nom de Rome sur les imaginations de ces peuples restés en dehors de son influence. Ces enfans des régions inconnues, où ni sa langue et sa civilisation anciennes, ni sa foi nouvelle, n'avaient pénétré, ces pirates du VIIe et du VIIIe siècle, seconde irruption et seconde menace de la barbarie, se sentaient, comme les premiers Barbares, attirés vers Rome par quelque chose qui leur disait de l'aller renverser. C'était surtout la renommée de ses richesses qui les tentait à cette entreprise. Mais en même temps ils étaient découragés par l'idée de sa distance ; Rome se perdait pour eux dans un lointain fabuleux, comme une espèce d'Eldorado chimérique. C'est ce que me paraît exprimer assez vivement la bizarre aventure racontée dans la *saga* de Ragnar Lodbrok, aventure dont les héros sont les fils de ce roi de la mer, célèbre par le chant de mort qu'un scalde lui a prêté. La *saga* de Ragnar est une de celles qui peignent le plus fidèlement les sentimens, les mœurs et les idées des Normands à cette époque de leurs expéditions et de leurs conquêtes, qu'on peut appeler l'âge héroïque de la piraterie moderne.

Les fils de Ragnar forment le projet de prendre la ville de Rome.

« Alors ils s'embarquèrent, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés à une ville nommée *Luna* (1), et ils eurent bientôt détruit toute ville et tout château dans le royaume du sud (2), et ils devinrent si fameux dans le monde, qu'il n'y avait pas d'enfant qui ne sût leur nom. Ils formèrent la résolution de ne pas s'arrêter qu'ils ne fussent arrivés à la ville de Rome. Ils avaient entendu vanter cette ville pour sa grandeur, le nombre de ses habitans, sa richesse et la célébrité de son nom. Cependant, comme ils ne savaient pas bien exactement la longueur du chemin qui y conduisait, et comme ils n'avaient pas assez de provisions pour leur nombreuse multitude, ils restèrent un temps dans la ville de Luna à parler de leur expédition. Alors vint un vieux homme à cheveux gris; ils lui demandèrent qui il était; il répondit qu'il était un mendiant, et qu'il avait passé sa vie à courir le monde. « Tu peux donc, lui dirent-ils, nous apprendre beaucoup de choses que nous désirons savoir? » Le vieillard répondit : « Je ne pense pas que vous puissiez m'interroger sur un pays dont je ne puisse vous raconter quelque chose. — Nous désirons, lui dirent-ils, que tu nous dises combien de chemin il y a d'ici jusqu'à Rome. » Il répondit : « Je puis vous dire quelque chose à ce sujet. Vous voyez ces souliers de fer que j'ai aux pieds; ils sont maintenant vieux, et ceux que je porte sur mon dos sont entièrement usés : eh bien! quand je suis parti de Rome, j'ai mis à mes pieds ces souliers de fer, maintenant usés, que je porte sur mon dos, et j'ai toujours marché de là jusqu'ici. » Lorsque le vieillard eut dit ces choses, ils pensèrent qu'il fallait renoncer au voyage de Rome. C'est pourquoi ils se mirent en route avec toute leur armée, et prirent maintes villes qui jusque-là n'avaient jamais reçu d'ennemis dans leurs murs; et on en voit les traces jusqu'à nos jours. »

(1) Luni, ville aux confins de l'Étrurie et du pays génois, détruite par les Normands.

(2) L'Italie.

Tel est le récit naïf de la saga. Ne traduit-il pas merveilleusement cette idée que les peuples du nord se faisaient de Rome comme de quelque chose de très riche, de très puissant, de très célèbre, mais de si éloigné, qu'on n'y pouvait arriver? Le vieillard aux souliers de fer, c'est la poésie de cette idée. La distance, a-t-on dit, augmente le respect : *Major è longinquo reverentia.* Ici, c'est une sorte de respect superstitieux qui s'exprime en agrandissant la distance, en repoussant Rome dans un lointain presque infini, comme une puissance supérieure à l'humanité, que l'imagination, qu'elle accable, repousse dans les vagues profondeurs de l'immensité.

Tandis que le fantôme de Rome occupait ainsi les imaginations barbares, les misères de Rome arrachaient de tristes plaintes aux témoins de sa ruine. Ici commence cette longue suite de lamentations, qui se prolongent et se répètent de siècle en siècle, comme les mille échos d'un même gémissement. Celui qui entonne ce chant de deuil sur le cadavre de Rome, c'est le pape Grégoire-le-Grand, à la fin du VIe siècle. Une peste venait de ravager la ville; Grégoire prononçait une homélie devant le peuple; il commentait ces sombres paroles d'Ezéchiel menaçant Samarie : « Mettez les os les uns sur les autres, afin que je les fasse brûler dans le feu. La chair sera consumée; on en arrangera toutes les pièces, on les fera cuire ensemble, et les os seront réduits à rien.

« Mettez aussi la chaudière vide sur les charbons ardens, afin qu'elle s'échauffe, que l'airain brûle, que son ordure se fonde au dedans, et que la rouille se consume. »

A ces terribles images, le saint évêque s'interrompit, et, par un rapide et touchant retour sur la ville désolée, il s'écria : « Mais de quelle manière est tombée Rome, qui semblait autrefois la souveraine du monde? c'est ce que nous voyons avec nos propres yeux: elle est frappée de mille façons par un inépuisable malheur, par le deuil de ses citoyens, l'oppression de ses ennemis, la multitude de ses ruines, de sorte que nous voyons accompli sur elle ce que le prophète Ezéchiel avait prophétisé sur Samarie..... Où est le sénat? où est le peuple? Toute splendeur de gloire terrestre est éteinte en elle; et nous en petit nombre, nous qui restons encore, chaque jour l'épée nous presse, chaque jour d'intarissables cala-

mités fondent sur nous. Placez la chaudière vide sur les charbons ardens, dit le prophète.... Rome brûle maintenant comme une cité vide. Mais que parlons-nous des hommes, quand nous voyons les monumens eux-mêmes écrasés par les ruines qui s'amoncellent chaque jour? »

C'est là une peinture déjà bien lugubre de Rome; et que de maux l'attendent encore!... que d'incendies, d'inondations, de tremblemens de terre, de troubles intérieurs! que de causes de misère et de ruine! Peu de villes ont autant souffert dans le moyen-âge; et chacune des catastrophes qu'elle a traversées a contribué à lui donner ce caractère sévère et triste qui perce encore sous les embellissemens magnifiques dont on a voulu la décorer et la rajeunir. C'est ce qui, pour nous, contemplateurs oisifs, produit un charme mélancolique dont nous ne nous rendons pas toujours compte; mais cette malheureuse ville a payé cher notre rêverie, et il a fallu, dans le passé, bien des désastres et bien des douleurs réelles pour amener les élégies sentimentales de notre temps.

Voici un fragment d'une élégie du VIIIe siècle. L'anonyme auteur de ces vers montre quelque humiliation de l'assujétissement de Rome à ses nouveaux maîtres, et quelque jalousie contre la jeune capitale grecque, qui a détrôné la vieille capitale latine. On sent se remuer obscurément dans cette ame un reste de ferment païen, et une rivalité envieuse de la Grèce. Enfin, une attaque assez énergique contre le gouvernement des successeurs de saint Pierre termine ce fragment.

« Rome, autrefois construite par de nobles patrons, maintenant soumise à des esclaves, tu te précipites tristement. Il y a long-temps que les souverains t'ont abandonnée; ton nom et ta gloire ont passé aux Grecs; il ne t'est resté personne de ceux qui te gouvernaient glorieusement. Tes *ingénus* habitent les champs pélasgiques; une populace rassemblée des extrémités du monde, des esclaves d'esclaves, voilà aujourd'hui tes maîtres! La florissante Constantinople s'appelle la nouvelle Rome, et toi, vieille Rome, tes mœurs s'écroulent comme tes murailles;... ton empire a passé, mais tu as gardé ton orgueil. Le culte de l'or te domine trop. Tu as autrefois infligé aux saints, lorsqu'ils vivaient, un trépas cruel, et maintenant tu enseignes à trafiquer de leurs membres morts. »

Ainsi, dès cette époque, on opposait la Rome du passé à la Rome du présent. Des voix s'élevaient pour regretter l'époque de la gloire antique, et pour maudire l'abaissement moderne.

A ces regrets, à ces malédictions, se joignaient déjà d'amères invectives contre le commerce des reliques. On conçoit l'union de ces sentimens; le culte et le deuil de l'antiquité nourrissaient la haine et le mépris de ce qui l'avait remplacée. Cette alliance du paganisme des souvenirs, et de l'opposition frondeuse dirigée contre l'autorité chrétienne, s'est plusieurs fois reproduite au moyen-âge, et au XVIe siècle, siècle érudit et novateur à la fois, elle a aidé la réforme, plus puissamment qu'on ne pense.

Nous la retrouvons dans les beaux vers élégiaques inspirés, vers le commencement du XIIe siècle, à Hildebert, évêque de Tours, par le spectacle de Rome après les dévastations de Guiscard.

« Rien n'est égal à toi, ô Rome! quoique tu ne sois presque rien qu'une ruine..... tes débris montrent ce que tu fus dans ton intégrité..... tes chefs prodiguèrent les trésors, le destin sa faveur, les artistes leur génie, le monde entier ses richesses, et elle est tombée cette ville de laquelle, si je cherche à dire quelque chose qui soit digne d'elle, je dirai seulement : Elle fut Rome! Et cependant, ni la suite des années, ni la flamme, ni le glaive, n'ont pu entièrement abolir sa splendeur; il en reste trop, et trop en est tombé, pour qu'on puisse détruire ce qui est debout, ou relever ce qui est gisant. »

Jusqu'ici Hildebert exprime seulement une tendre commisération pour les ruines qu'il a devant les yeux, et un noble respect pour la gloire ancienne de Rome. Mais voici ce qu'il ajoute, et ce qui pour un évêque est peut-être un peu plus extraordinaire : « Ici les dieux eux-mêmes admirent les formes des dieux, et ils voudraient ressembler aux traits que l'art leur a prêtés. La nature n'a pu créer des dieux égaux en beauté aux images merveilleuses que l'homme à faites; ces dieux semblent respirer, *et on les honore plutôt pour le talent des artistes que pour leur propre divinité.*

Dans ces vers où une expression malhabile s'efforce de rendre un sentiment profond, d'exprimer, comme en tâtonnant, l'admiration des chefs-d'œuvre de l'art antique; dans ces vers n'est-il pas curieux de voir les dieux du paganisme, évoqués pour ainsi dire,

et comparés, comme des êtres réels, avec leurs images? Plus tard, quand nous rencontrerons ce culte de l'antiquité romaine, poussé jusqu'à la superstition, nous ne nous en scandaliserons pas trop, car nous nous rappellerons les paroles de l'évêque du XIIe siècle. De même, l'âpreté des sarcasmes des âges suivans contre le pouvoir des papes dépassera difficilement l'amertume de deux vers qui suivent ceux que nous venons de citer. « Heureuse ville si elle manquait de maîtres, ou s'il était honteux à ses maîtres de manquer de foi! »

Au moyen-âge on ne voyageait pas pour voyager; on n'allait pas à Rome pour admirer les antiquités, pour rêver sur les ruines; mais il y avait une classe d'hommes qui apportaient dans la ville apostolique une imagination ouverte aux impressions solennelles des lieux, avide surtout de légendes saintes, mais curieuse aussi de merveilles de tous genres. C'étaient les pélerins.

Dans les premiers âges du christianisme, Jérusalem surtout fut le but sacré de ces pieux voyages. Déjà au IVe siècle, saint Grégoire de Nysse, dans une lettre fameuse, en relevait sévèrement l'abus, et prévenait les pélerins et les pélerines contre les dangers de plus d'un genre qui les attendaient sur le chemin, et jusque dans les murs de la ville sainte. Mais pendant les quatre premiers siècles, il n'y eut point de pélerinage à Rome; les protestans l'ont remarqué : dans les siècles suivans, quand Rome eut commencé à se constituer comme la tête et le cœur de la chrétienté, ce fut vers elle que se tournèrent les pélerinages, surtout ceux des hommes de race germanique. Tout le Borgo, faubourg réuni plus tard à la ville par Sixte-Quint, était peuplé de Francs, de Saxons, de Frisons, que la dévotion attirait au tombeau de saint Pierre. Les noms de certaines rues, de certaines églises, attestent encore quelle était la patrie des habitans de ce quartier. Bède nous apprend que les pélerinages à Rome étaient très fréquens en Angleterre au VIIe siècle. Loup de Ferrière, au IXe, recommande à tous les évêques deux prêtres de son monastère, qui, poussés par un mouvement divin, avaient résolu d'aller à Rome prier sur le tombeau des apôtres. Il paraît que c'était la formule consacrée en parlant de ceux qui se décidaient à faire ce pélerinage, car elle se reproduit plusieurs fois. De grands personnages donnaient l'exemple de cette dévotion aux

monumens chrétiens de Rome. Saint Augustin et saint Jean Chrysostome avaient célébré ce zèle « qui amenait dans la royale ville de Rome, au tombeau du pêcheur, des empereurs, des consuls, des généraux d'armée. » Charlemagne, dit Eginhart, employa plusieurs jours à visiter les lieux saints, et Knut-le-Grand, roi de Danemark et d'Angleterre, qui, féroce comme Clovis et politique comme Charlemagne, comprit, comme tous deux, le parti qu'il pouvait tirer de l'église, s'achemina vers Rome du fond du Danemark; et dans une lettre assez curieuse adressée à tout le peuple d'Angleterre, il s'exprime ainsi : « Je vous fais connaître que je suis allé récemment à Rome, prier pour la rédemption de mes péchés, et pour le salut de mes peuples..... Il y a long-temps que j'avais fait vœu à Dieu d'entreprendre ce voyage; mais diverses circonstances m'en avaient empêché jusqu'à ce jour. Maintenant je rends de très humbles actions de graces à mon Dieu tout puissant, de ce qu'il m'a accordé de pouvoir visiter dans ma vie, et, selon mon désir, vénérer et adorer en réalité (*presentialiter*) Saint-Pierre, Saint-Paul, et tous les lieux saints, qui sont dans les murs et hors des murs de la ville. » Le rusé Scandinave avait eu d'autres intentions, en allant à Rome, que de visiter les tombeaux et les églises. Cependant on ne peut croire qu'il ait été insensible aux émotions du pèlerin. L'énergie barbare des expressions qu'il emploie, rend assez bien ce que ces hommes rudes et simples devaient éprouver en voyant, en touchant ces lieux réellement présens (*presentialiter*), et le soin de notifier à tout un peuple un semblable voyage prouve l'importance que lui et son temps y attachaient.

Le récit d'un de ces pèlerins serait une chose bien curieuse; malheureusement je n'ai pu en trouver un seul : il est vrai qu'un homme d'Einsiedeln en Suisse est venu à Rome au IXe siècle; mais sa curieuse notice, publiée par Mabillon dans ses *Analecta*, ne contient que des détails topographiques, des relevés d'inscriptions, et nulle impression personnelle; elle est très importante pour la détermination scientifique de quelques monumens, nullement pour l'histoire de Rome, dans l'imagination des différens âges, et c'est cette histoire que nous avons en vue.

Si on veut se faire une idée du sentiment dont Rome affectait ces pèlerins, et dont ils ne nous ont pas conservé l'expression, on n'a

qu'à se les figurer marchant par bandes dans les rues solitaires de Rome, et chantant ce cantique dont Niebuhr a déterré une strophe dans la poussière du Vatican. « O noble Rome, maîtresse du monde, la plus excellente des villes, rouge du sang des martyrs, blanche de la blancheur des lis des vierges, nous te saluons, nous te bénissons à travers tous les siècles, à jamais! »

Cette strophe a, dans l'original latin, un caractère attendrissant, qu'elle doit à ses consonnances en *a*, et à une certaine douceur plaintive d'expression, unissant la gravité de l'hymne à la langueur de l'élégie.

Aujourd'hui l'étranger a, pour s'orienter dans Rome, ou les indications du valet de place qui a hérité du nom de Cicéron, ou un de ces itinéraires qui souvent sont de la force des *ciceroni*; pour les pélerins du moyen-âge, il y avait aussi des secours de ce genre; il y avait très probablement des ciceroni populaires qui expliquaient à leur manière les monumens et les ruines. S'ils savaient rarement la véritable origine et le véritable nom d'un édifice, ils avaient cela de commun avec un grand nombre de leurs successeurs, et même avec certains antiquaires respectables; les légendes qu'ils racontaient n'étaient pas beaucoup plus fabuleuses que bien des systèmes, et elles étaient plus divertissantes et plus poétiques; de la tradition orale, elles passaient dans les recueils qui servaient de guide, d'itinéraire aux pélerins, et qui nous sont parvenus, sous le titre de *Merveilles de Rome* (MIRABILIA URBIS ROMÆ); ils figuraient dans la classe nombreuse de livres qui portaient ce nom au moyen-âge. Il y avait les *Merveilles de l'Orient*, les *Merveilles de l'Irlande*, les *Merveilles du monde*. Tout ce qu'on pouvait apprendre des contrées lointaines et peu connues, apparaissait sous un jour merveilleux; on ne savait le monde que par ouï-dire, on le rêvait peuplé de prodiges. A cette époque d'ignorance et d'imagination, la géographie était une poésie, et les voyages ressemblaient à des contes de fées ou à des romans; bien plus, les voyages et les romans se prêtaient mutuellement les trésors de leurs fictions. Ainsi cette masse d'imaginations extravagantes sur l'Inde, que les récits mensongers des Grecs et les rêveries orientales ont concouru à former, se trouve à la fois dans le roman d'Alexandre et dans le voyage de Mandeville; le voyage de Benja-

min de Tudèle s'est aussi enflé de beaucoup de traditions fabuleuses sur la Rome du moyen-âge.

Dans les *Merveilles de Rome* que Mabillon a publiées, il se rencontre, chose remarquable, peu de légendes chrétiennes : ce sont les antiquités profanes qui jouent le principal rôle : seulement elles sont présentées avec peu de méthode, et entremêlées d'anecdotes étranges. On croit, en lisant ce curieux petit livre, entendre quelques-uns de ces ciceroni populaires dont j'ai parlé, quelque moine d'une ignorance bien profonde et bien assurée, expliquer les antiquités romaines aux pélerins ébahis et encore plus ignorans que leur guide. Les noms sont appliqués à tort et à travers aux lieux et aux monumens; tantôt l'Aventin est pris pour le Quirinal et tantôt pour le Janicule; les thermes de Caracalla s'appellent le cirque de Vespasien et de Titus, par une confusion évidente avec le Colysée; le théâtre de Marcellus est devenu le théâtre d'Antonin : mais ce qui est plus curieux, ce sont les légendes qu'on raconte à propos de divers édifices dont on indique l'emplacement ou les ruines.

Quelquefois on cherchait à rattacher les monumens païens ou leur souvenir à l'avènement du christianisme; ainsi on disait que Romulus avait placé dans son temple sa propre statue en or, et qu'il avait dit : Cette statue tombera quand une vierge aura enfanté. A la naissance du Christ, la statue était tombée. Ici on reconnaît cette opinion qui, depuis les premiers siècles de l'église jusqu'au seizième, n'a pas cessé d'être celle de l'église : à savoir, que l'antiquité païenne avait pressenti et prédit le rédempteur du monde. De là, les sibylles citées à côté des prophètes dans les écrivains ecclésiastiques, dans Lactance, par exemple; de là le fameux vers de l'hymne des morts,

Teste David cum sybillâ.

et Michel-Ange peignant alternativement un prophète et une sibylle au plafond de la chapelle Sixtine. Ou bien on cherchait à donner aux débris antiques une interprétation chrétienne. Ainsi fit-on pour les deux colosses et les deux chevaux de la place du Quirinal, à laquelle ils donnent leur nom (*Monte Cavallo.*) Ces colos-

ses, qui représentent probablement Castor et Pollux, portent sur leur base les noms de Phidias et de Praxitèle. Ces deux noms ont été mis là fort témérairement pour indiquer les sculpteurs auxquels on attribuait ces statues; mais au temps des *Mirabilia*, on ne connaissait ni Phidias ni Praxitèle, et voici l'explication que l'imagination légendaire avait inventée pour rendre compte des deux colosses, de ces noms, et d'une autre statue assise et entourée de serpens qui était placée à leurs pieds, ayant une conque de marbre devant elle.

Phidias et Praxitèle étaient deux philosophes, venus à Rome sous Tibère, et noyés par son ordre, à qui le pape fit élever des statues après leur mort. Mais cette explication historique, toute satisfaisante qu'elle fût, ne suffisait pas à l'archéologie populaire; il lui fallait aussi, comme à la docte archéologie de notre temps, une explication symbolique, et voici celle dont elle s'avisa : Les chevaux qui foulent la terre sont les puissances du siècle. Il viendra un prince des puissances qui montera les chevaux mythiques. Les bras élevés, les doigts repliés des deux philosophes, font voir qu'ils comptent tout ce qui a été et qui sera. Ils sont nus, parce que la science humaine est nue et sans voile devant eux. La femme assise à leurs pieds, c'est l'église; les serpens dont elle est entourée, ce sont les saints volumes (*volumina*.) La conque de marbre qui est devant elle, c'est la cuve baptismale. C'est ainsi qu'on interprétait les monumens de Rome au XIIe siècle. Cela est décourageant pour le symbolisme de nos jours; il ne fera jamais mieux.

La plus belle légende du recueil est celle qui concerne le Capitole : je vais traduire exactement.

« Le Capitole est le lieu où s'assemblaient les sénateurs et les consuls pour gouverner la ville et le monde. Il était couvert de remparts élevés et solides, d'édifices revêtus d'or et de cristal, et de lambris merveilleusement travaillés. Au-dessous de la citadelle était le palais qui était d'or en grande partie, et orné de pierres précieuses, et on disait qu'il valait le tiers du monde... Là étaient autant de statues qu'il y avait de provinces dans l'empire, et chacune avait une cloche suspendue à son cou, et elles avaient été disposées par un art magique, de telle sorte que dès qu'une contrée de l'empire romain s'était révoltée, aussitôt l'image de cette province

se tournait de son côté, et la cloche suspendue à son cou sonnait... »

Je ne sais, mais malgré son côté puéril et quasi grotesque, je suis singulièrement frappé de cette énergique légende. Que pouvait inventer de mieux le moyen-âge pour exprimer selon ses mœurs l'idée qui lui restait confusément de la puissance romaine, présente à toutes les parties de l'univers? De même qu'à l'approche de l'ennemi, on sonnait la cloche du château ou de la commune, de même, sitôt qu'une des extrémités du monde remuait, le beffroi magique du Capitole sonnait le glas d'alarme.

Le plus grand résultat et la plus imposante manifestation de l'esprit de pélerinage furent le jubilé. Le génie fiscal de Benoît VIII imagina d'exploiter en grand cette branche de dévotion populaire, et le concours de l'an 1300 dépassa ses espérances. Nous avons pu voir de nos jours, sept cent vingt-cinq ans après le jubilé de Boniface, le jubilé de Léon XII. Quoique la suprématie morale de Rome ait reçu, depuis ce temps, des atteintes bien profondes; quoique la défiance des gouvernemens s'unît à la tiédeur des peuples pour diminuer le nombre des pélerins, il s'en est trouvé dix mille à Rome en 1826, et pendant trois jours, cette multitude a été nourrie et logée par le saint père. Mais en 1300 ce fut bien autre chose : l'Europe entière était à Rome (1); et dans cette foule immense, il y avait un homme qui devait éterniser la mémoire de ce grand spectacle, en le rattachant au spectacle encore plus merveilleux de sa vision. Dante a daté son voyage dans le monde invisible de l'année du jubilé, et il s'est souvenu dans son *Enfer* de ces files innombrables de pélerins, qui allaient et venaient le long du pont d'Adrien durant cette solennité. C'est, du reste, si l'on excepte les beaux vers sur le paysan qui s'ébahit dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, le seul passage où Dante, qui a mis dans son poème tant d'impressions personnelles reçues des diverses contrées où il a erré, ait parlé de celle que la vue de Rome avait pu produire sur lui. Rome, dont il avait tant à se plaindre, en a été punie; elle n'a inspiré au poète aucun de ces grands traits pittoresques dont il a été prodigue pour immortaliser les lieux qu'il aimait. Une

(1) Villani parle de 200,000 pélerins.

terzine de Dante eût peint la désolation majestueuse de Rome comme on ne la peindra jamais; mais cette terzine, il ne l'a point écrite, et quand il a parlé de Rome, ce n'a été que pour la flétrir; quand il l'a personnifiée, il en a fait la grande prostituée que flagelle son brutal amant. Dante n'a éprouvé qu'un sentiment pour Rome : ce sentiment hostile et moqueur qui remplit nos fabliaux du moyen-âge, d'où il a passé dans Boccace et Chaucer. Dante aussi a des invectives railleuses et quelquefois presque bouffonnes contre l'église romaine. Alors il se rattache à toute cette lignée satirique dont je parlais tout à l'heure, car le burlesque n'était pas étranger à ce grave génie; le burlesque se cachait çà et là dans les recoins de son œuvre sublime, comme se cache et grimace une figure grotesque ou monstrueuse dans les angles d'une cathédrale gothique. Dante est un représentant trop complet du moyen-âge, pour que le gros rire de cette époque ne retentisse pas jusque dans son ciel et parmi ses ineffables harmonies. Quand, par exemple, il interrompt son extatique contemplation du paradis pour adresser aux cardinaux ces moqueries plus énergiques que relevées : « Ils étendent leurs manteaux sur leurs palefrois, de sorte que deux bêtes marchent sous la même peau, » ne semble-t-il pas se faire l'écho de ces conteurs malins, esprits forts d'un siècle dévot, enfans perdus de la satire, sentinelles avancées de la réforme, à qui Rome inspirait surtout de vives paroles, quand ils avaient été témoins de sa corruption? Guyot de Provins, dans sa Bible satirique, où il attaque toutes les conditions en commençant par l'apostoile (le pape), a placé des vers contre Rome d'une grande vigueur. Quelques détails portent à croire que, dans sa vie vagabonde, le moine champenois avait visité Rome. On sait qu'il était allé jusqu'en Grèce. A l'emportement de ses injures, il semble ne pas parler par ouï-dire.

Rome nous suce et nous englot (engloutit).
Rome détruit et occit tot (tout).
Rome est le nid de la malice
D'où sordent (découlent) tous les mauvais vices.
C'est un vivier plein de vermine.

Bien plus, un pieux narrateur de légendes suspend le récit plein d'onction d'un miracle de sainte Léocadie pour s'écrier :

Tout le mont Rome mâche et ronge (1).

On se souvient aussi de cette plaisante nouvelle de Boccace, où un juif, pressé de se convertir, veut voir Rome avant de se décider. Grande inquiétude chez l'ami qui l'exhortait à changer de foi; quel effet produira sur lui le spectacle de la dissolution romaine?... Mais le juif revient fermement convaincu de la vérité de la religion chrétienne : Il faut bien, dit-il, que Dieu se mêle de la soutenir, pour qu'elle subsiste malgré tout ce que les hommes font pour la déshonorer.

On ne pouvait représenter d'une manière plus vive, et par une plus sanglante ironie, le scandale de la corruption romaine, et le danger où le spectacle de cette corruption mettait les croyances. La conversion du juif, ainsi motivée, faisait pressentir la séparation de la moitié de l'Europe; bien avant que Luther eût commencé à son insu cette séparation en attaquant les indulgences, Chaucer, l'ami et le complice de l'hérésiarque Wiklef, leur avait porté de rudes coups dans la personne de son *pardoner* (indulgencier), l'un des personnages grotesques de ses *Contes de Canterbury*.

Le *pardoner* vient de Rome, tout chargé d'indulgences, et portant dans sa valise grande provision de reliques, au nombre desquelles se trouvent un morceau de la robe de la sainte Vierge, et un lambeau de la voile du bateau de saint Pierre, pauvre nef que l'on commençait alors à dépecer. Ce personnage, dont les anciens manuscrits offrent la représentation figurée, paraît souvent dans les moralités dramatiques, autre forme de la satire au moyen-âge; c'est un type du pélerin venant de Rome, telle que la malice populaire l'avait souvent observé. Enfin, dans cette grande épopée satirique, dont le Renard est le héros, le voyage de Rome est parodié comme les tournois de la chevalerie, les cérémonies de la religion, l'autorité de la justice féodale, comme la société de ce temps tout

(1) Rome mâche et ronge tout le monde.

entière. Renard échappe à la potence, que ses méfaits lui avaient bien méritée, en alléguant un vœu qu'il a fait d'aller à Rome; mais avant de partir, il trouve moyen de se faire tailler, pour son pèlerinage, des sandales et un capuchon dans la peau de ses ennemis.

Après avoir dit un mot de la Rome des pèlerins, il fallait bien parler des grotesques portraits, des *charges* moqueuses qu'en traçait la malignité contemporaine.

J'arrive à l'époque où l'antiquité reparaît au jour, et inspire à l'érudition renaissante un véritable culte. Rome va redevenir un des principaux objets de cette dévotion nouvelle : aussi l'admiration de ses débris, les lamentations sur ses ruines, enfin une sorte de paganisme poétique chez les plus orthodoxes, toutes ces choses que nous avons relevées avec soin quand elles se montraient de loin en loin dans les siècles obscurs de la barbarie, nous allons les rencontrer à chaque pas dans l'âge de la science. La multiplicité même des exemples nous dispensera de les citer tous, et nous fera une loi de ne nous arrêter qu'aux plus remarquables.

Le premier des hommes que nous allons voir paraître, à qui l'amour de l'érudition et de l'antiquité inspirera pour Rome des paroles de compassion et de tendresse, c'est Pétrarque.

La célébrité des sonnets et des amours de Petrarque a mis dans l'ombre toute une portion de son talent, de son caractère et de sa vie, qui fut considérée par ses contemporains et par lui-même comme la plus importante et la plus sérieuse; la plus active passion de l'amant de Laure fut peut-être la passion de l'antiquité. Pétrarque et Boccace, ces deux continuateurs du moyen-âge, ont été les précurseurs de la renaissance. L'un fut le dernier et le plus achevé des troubadours, l'autre le dernier et le plus classique des conteurs de fabliaux, et par là ils se rattachent tous deux à l'âge littéraire qui les a précédés; mais tous deux se rattachent aussi à l'âge qui les a suivis par leur zèle pour les lettres antiques, dont ils furent les premiers instaurateurs.

Pétrarque vivait avec les anciens dans un commerce intime et familier. Une partie de sa correspondance est adressée aux grands hommes de la Grèce et de Rome: il leur écrivait comme à des compatriotes et à des amis. Il faut lire ce qu'il raconte de son émotion profonde, quand il approchait d'un couvent où il imaginait pouvoir

découvrir quelque manuscrit précieux; son cœur battait de désir et d'incertitude; il se disait : Là peut-être est renfermé l'objet que j'ai tant cherché. Un chevalier n'aurait pas parlé autrement du donjon renfermant la dame de ses pensées; l'enthousiasme romanesque de ce temps enflammait ce culte nouveau de la beauté antique; elle sortait de son cercueil jeune, radieuse, immortelle, comme une fée enchantée durant des siècles dans un tombeau, et l'âge de la chevalerie, avant d'expirer, inclinait le genou devant elle et l'adorait.

C'était Rome surtout qui parlait à l'imagination de Pétrarque; le nom romain était encore imposant et sérieux pour lui. Il rêva et chanta la résurrection de la république par Rienzi; et Florentin, il choisit le Capitole pour y être couronné.

Comment s'étonnerait-on des plaintes passionnées qu'arrache à Pétrarque le spectacle de Rome livrée aux ravages de ses propres citoyens, qui achèvent de détruire ce qui lui reste de monumens? « Après que les palais habités autrefois par les plus grands hommes, s'écriait-il, sont tombés par la violence ou par le temps; après qu'ils ont renversé les arcs triomphaux d'où ils ont précipité peut-être les statues de leurs aïeux, ils n'ont pas eu honte, pour obtenir un misérable profit, de trafiquer des débris de l'antiquité et de leur propre infamie. » Dans une lettre au pape Urbain, il lui adresse un touchant et vif appel, au nom des calamités de Rome qu'il lui dépeint : « Père miséricordieux, pardonne-moi cette audace... De quel cœur peux-tu dormir mollement sur les rives du Rhône, sous les paisibles toits de tes appartemens dorés, tandis que le Latran s'en va en débris, que la mère de toutes les églises manque de toit, et est livrée aux vents et aux tempêtes; tandis que les sanctuaires des apôtres chancellent, et que ce qui était auparavant leur temple est maintenant un amas informe de pierres et de décombres qui arracheraient des soupirs à un cœur de pierre? »

Il y a de la déclamation dans ces paroles, et le concetto qui les termine n'est pas heureux; mais on y sent une passion et une douleur véritable, et on ne peut les accuser d'exagération, car, dans le mémoire officiel adressé en 1376 par la bourgeoisie de Rome à Grégoire XI, on trouve ces paroles : « Les églises cardinales sont abandonnées de ceux qui tiennent d'elles leurs titres et leurs hon-

neurs, au point qu'elles manquent de toits, de portes, de murailles, et sont ouvertes aux troupeaux, qui souvent viennent paître sur l'autel. »

Pendant tout le XVe siècle, ce ne sont plus les églises dont on déplore l'abandon : le pape et les cardinaux sont revenus veiller à leur entretien; mais la passion toujours croissante de l'érudition et de l'antiquité, pendant ce siècle qui prépare si puissamment le XVIe, cette passion fait pousser des gémissemens et des imprécations à tous ceux qui sont témoins du triste état des antiquités romaines. L'aimable et savant Picolomini, avant d'être pape, s'écriait mélancolique et indigné : « Rome, il me plaît de contempler tes ruines, dont la chute révèle ton antique gloire; mais ton peuple brûle tes marbres arrachés à tes vieux murs pour en faire de la chaux; si cette race impie agit ainsi encore trois fois cent ans, il ne restera pas de trace de ta grandeur! » Il y a quatre cents ans qu'Æneas Sylvius écrivait ces vers, et si on n'avait pas arrêté la destruction des ruines de Rome, il n'en resterait en effet nulle trace aujourd'hui.

Un homme qui avait tout des érudits du XVe siècle, leur esprit licencieux et hardi, leurs haines féroces, leur passion pour l'antiquité, le Pogge a dû au spectacle des debris de Rome des paroles plus touchantes et plus émues qu'on ne serait en droit de les attendre du grossier auteur des *Facéties* et de l'âpre ennemi de Philelphe; c'est que tout homme peut toucher quand il exprime ce qu'il sent. Or, le Pogge sentait Rome; dans un repli de ce cœur barbare d'érudit il y avait une veine de délicate tendresse, non peut-être pour une créature vivante, mais pour une ville morte. C'était sa Laure à lui, l'antiquaire, que cette ville gissant à ses pieds, et il trouvait sur son tombeau des paroles d'une mélancolie élevée, à propos de cette grande destinée, fragile comme toutes les destinées.

Ce qui me plaît aujourd'hui dans la Rome actuelle, c'est ce qui ressemble à la Rome de Pétrarque et de Pogge; ce sont les quartiers déserts, les monumens abandonnés, les vignes couvrant les fûts des colonnes renversées, les buffles dans le Forum, et surtout les fragmens antiques enfouis dans l'architecture moderne : l'architrave d'un temple servant de linteau à une porte d'église; un

tronçon de colonne faisant l'office de borne au coin d'une rue; des échoppes nichées sous les gradins du théâtre de Marcellus, ou de petites maisons perchées sur les tombeaux de la voie Appienne. Ce sont ces accidens et ces contrastes qui donnent à Rome ce caractère à part, qui la distingue entre toutes les villes. Maintenant elle va le perdant chaque jour. On n'a que trop déblayé, fouillé, restauré. Il y a dix ans, j'ai vu encore le Corso avec des trottoirs inégaux, mal commodes, j'en conviens, mais pavés de débris. C'était une cannelure de colonne ou un bout d'inscription sur lesquels le regard aimait à tomber. C'était un fragment de rouge antique ou de porphyre faisant saillie sur le sol, et contre lequel, je conviens, pouvait heurter le pied du promeneur distrait; mais quelle rapide et immense rêverie éveillait en lui, mieux que tous les discours, ce heurt contre le passé, cet achoppement contre les siècles! Aujourd'hui on peut marcher en toute sécurité dans une belle rue à trottoirs bien égaux, comme dans la rue Vivienne. On a tout disposé pour l'écoulement des eaux avec une adresse qui fait honte à nos ingénieurs; mais cette rue, si belle et si commode, ne dit rien. Il en est de même de beaucoup de déblaiemens et de toutes les restaurations. Ces choses enlèvent à Rome sa physionomie, et aux ruines leur poésie. Les antiquaires et les architectes peuvent avoir raison dans l'intérêt de leur science et de leur art; mais quel effet, je le demande, produit la basilique Trajanne au fond de la cuvette où s'élèvent, entourées d'une belle grille de fer, ses colonnes, bien proprement redressées sur leurs bases? Ceci du moins peut servir comme un modèle en carton pour montrer comment une basilique était faite; mais qu'ont appris les paresseuses et inintelligentes fouilles du Forum? L'énorme trou qu'on y a creusé a permis de voir la base de la colonne de Phocas et de lire une inscription, mais il a donné à ce lieu si poétique l'aspect d'une grande carrière. Quant aux restaurations, c'est bien pis. L'Anglais qui disait : Le Colysée sera une belle chose quand on l'aura terminé, doit être satisfait. Il semble que ce soit pour lui qu'on ait travaillé; le Colysée est maintenant comme neuf; on l'a épaulé, nettoyé, sarclé; il n'y manque qu'un peu de ce badigeon blanc dont on a sali l'intérieur du mausolée d'Auguste. Que dire de la *restitution* de l'arc de Titus ? On sait que les juifs évitent de pas-

ser sous cet arc, monument triomphal de la prise de Jérusalem : j'éprouvais presque la même répugnance. Aux malédictions qu'ils adressent à l'empereur qui l'a élevé, je mêlais ma malédiction contre l'architecte qui l'a restauré. Profanation que tout cela! ne laissera-t-on pas une fois les os de cette vieille Rome en paix dans son tombeau?

Au XVIe siècle, Rome se ressentit plus que jamais du mouvement général qui portait les esprits vers l'étude de l'antiquité. On se mit à décrire et à expliquer des monumens : on porta souvent dans ces recherches une profondeur qui, depuis, n'a guère été surpassée; mais ce fut une époque de curiosité érudite, plus que d'enthousiasme poétique. Or, je ne fais pas ici l'histoire de l'archéologie romaine; je n'ai point à mentionner les nombreux traités d'André de Volterre, de Fulvius, de Marlianus, de Panvinius, de Donatus; je vais chercher dans les siècles qui suivent, comme je l'ai fait pour les précédens, les reflets variés de Rome dans les imaginations; un intérêt nouveau et inverse, pour ainsi dire, vient se joindre à celui-ci : à présent que les voyageurs et les documens abondent, je m'adresserai surtout aux hommes éminens en divers genres des trois derniers siècles, d'où il suit que Rome me sera aussi un miroir, où l'on verra se réfléchir tour à tour ces grandes individualités.

Je commencerai par l'homme du XVIe siècle, par celui qui l'a fait ce qu'il a été, par Luther.

Quand Luther vint à Rome, le réformateur futur était un jeune moine obscur et fervent; rien ne l'avertit, en mettant le pied dans la grande Babylone, que dix ans plus tard, il brûlerait la bulle du pape sur la place publique de Wittemberg. Son cœur ne ressentit que des émotions pieuses; il adressa à Rome le salut de l'ancien hymne des pélerins, il s'écria : « Je te salue, ô Rome sainte, Rome, vénérable par le sang et le tombeau des martyrs. » Mais après s'être prosterné sur le seuil, il se releva, il entra dans le temple... il n'y trouva pas le Dieu qu'il cherchait : la ville des saints et des martyrs était la ville des meurtriers et des prostituées. Les arts qui masquaient cette corruption, étaient sans puissance sur les sens grossiers, et scandalisaient l'esprit austère du moine germain; à peine donna-t-il en passant un coup d'œil aux ruines païennes de Rome, entassées, selon son expression assez pittoresque, à la hau-

teur de trois lances de lansknets. Intérieurement révolté de tout ce qu'il voyait, il quitta Rome dans une situation d'esprit bien différente de celle qu'il y avait apportée; il s'agenouillait alors avec la dévotion des pélerins, maintenant il s'en retournait dans une disposition analogue à celle des frondeurs du moyen-âge, mais plus sérieuse que la leur. Cette Rome dont il avait été dupe, et dont il était désabusé, devait entendre parler de lui; et il devait un jour, parmi ses joyeux propos de table, s'écrier jusqu'à trois fois : Je ne voudrais pas pour mille florins n'avoir pas été à Rome, car j'aurais toujours l'inquiétude d'avoir fait une injustice au pape.

Après Luther, Rabelais, cet autre adversaire du passé, Rabelais, l'héritier direct de toute la gausserie du moyen-âge, bouffon enfroqué, qui raille son siècle en langage burlesque pour être compris, en langage allégorique pour ne pas être brûlé; Rabelais, comme tous ses devanciers des fabliaux et des moralités, Rabelais en veut surtout à l'église; on n'est jamais trahi que par les siens; nul ne persiffle bien que ce qu'il connaît par expérience. Le chevaleresque Cervantes fera une parodie sublime de la chevalerie, et le curé de Meudon tracera la satire la plus sanglante du clergé; mais pour qu'il remplît complètement sa mission, il fallait qu'il fût à Rome, et le sort l'y envoya. Il y trouva double pâture : pour sa verve moqueuse, la cour du pape; pour son ardeur de savoir, les antiquités romaines; car Rabelais n'avait pas seulement, de son siècle, l'audace de l'esprit et la licence du langage: il en avait encore l'érudition universelle, et ce goût délicat d'antiquité, qui imprègne son style d'atticisme, lors même que sa pensée est la plus grossière. Il est assez curieux que sa première publication ait été une édition de la Topographie de Rome de Marliani. Du reste, chez le joyeux auteur de Gargantua, on ne voit nulle trace d'une impression grave reçue en présence des débris qu'il avait étudiés en érudit, mais dont il ne pouvait sentir la sérieuse poésie. Tout ce que la tradition a conservé de ce voyage, ce sont des anecdotes ou des paroles bouffonnes, attribuées à Rabelais, et portant toutes ce caractère de raillerie licencieuse contre la cour de Rome, qu'on trouve surtout répandue dans les derniers livres de Pantagruel. C'est là qu'il faut chercher l'impression de la Rome papale sur cet esprit bizarre et hardi; lui aussi, après tout le moyen-âge, se

moquera des pélerins romipètes, comme les appellent les canons, et des saintissimes décrétales. C'est lui qui parle, cette fois, comme souvent, par la bouche de Panurge, quand il dit : « Oui dea messieurs, j'en ai vu trois (papes) à la vue desquels je n'ai guères profité. »

Quand on a entendu les milles cloches de Rome, dont le retentissement ne cesse pour ainsi dire jamais, et accompagne si bien la rêverie que cette ville inspire, on comprend pourquoi Rabelais, qui ne prenait pas les choses par le côté de la rêverie, frappé à sa manière de ce bruit perpétuel de cloches, a appelé Rome l'île sonnante, pourquoi il dit : « Nous entendions un bruit de loin, venant fréquent et tumultueux, et nous semblait, à l'ouïr, que ce fussent cloches, grosses, petites et médiocres ensemble, sonnantes comme l'on fait à Tours, à Paris, à Nantes et ailleurs ès jours de grandes fêtes; plus nous approchions, plus nous entendions cette sonnerie merveilleuse. »

« Cette isle où ce sont les cloches suspendues au-dessus de leur cage qui font chanter les monagaux; cette isle des prestergaux, des capucingaux, des evesgaux, des cardingaux..... cette isle enfin où l'on montre, avec grande difficulté, l'oiseau merveilleux, unique, comme le phénix d'Arabie, le papegau... » c'est la Rome de Rabelais.

Montaigne alla aussi à Rome, Montaigne, qui avançait à sa manière l'œuvre de démolition à laquelle concoururent Luther et Rabelais, plus réservé, moins licencieux que le dernier dans la forme, mais au fond aussi épicurien, aussi sceptique, et païen, comme Pascal le lui a reproché; Montaigne, moins érudit que Rabelais, était aussi un homme nourri des lettres antiques, et surtout des lettres romaines; enfant, il avait parlé latin, et malgré l'originalité prodigieuse de son esprit, ses saillies ne se produisent qu'à travers une masse de citations. Dans ses capricieux Essais, il ne marche qu'accompagné de Cicéron, d'Horace, de Juvénal, car Montaigne est homme du XVI[e] siècle, homme des nouveautés et de l'antiquité, chez qui il y a de l'esprit fort et de l'érudit, déjà du révolutionnaire, et encore du compilateur. Lui aussi était donc à Rome comme dans sa patrie; il le sentit si bien, qu'il voulut en emporter le titre de citoyen romain; il employa, dit-il, ses cinq sens de nature

pour obtenir ce titre, « ne fût-ce que pour l'ancien honneur et religieuse mémoire de son autorité. » Il fut jugé très digne d'être admis au droit de cité romaine, par les suffrages et le jugement souverain du peuple et du sénat, l'an de la fondation de Rome 2331. L'emploi dérisoire de ce formulaire antique par les représentans modernes du sénat et du peuple romain, fait naître dans l'ame un sentiment qui tient de l'ironie et de la pitié. « C'est ce que j'éprouvais en voyant le sénateur de Rome venir du Capitole, en perruque et en lunettes, avertir le peuple romain que le carnaval pouvait commencer... » Montaigne ne se faisait pas illusion sur cette dignité tant désirée: « c'est un titre vain, » disait-il; puis il ajoutait avec sa naïve franchise: « Tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

Montaigne est le premier voyageur, proprement dit, qui ait écrit sur Rome; son voyage en Italie est, comme ses Essais, un *livre de bonne foi*; il n'y embouche point sans cesse la trompette de l'admiration, comme se sont crus obligés de le faire tant d'autres voyageurs; il parle froidement des choses qui ne l'émeuvent point. Ainsi il ne dit pas un mot de Raphaël, ni de Michel-Ange; il ne sent point la campagne de Rome avec son grand caractère de sublime solitude, avec la splendeur de ses teintes, la tristesse de ses ruines, la beauté de ses horizons, telle qu'elle s'est révélée au pinceau du Poussin, et mieux encore au pinceau de Chateaubriand. La campagne romaine n'a inspiré à Montaigne que cette description plus exacte que poétique : « Nous avions, loin sur notre main gauche, l'Apennin, le prospect du pays, mal plaisant, bossé, plein de profondes fandasses, incapable d'y recevoir nuls gens de guerre en ordonnance; le terroir nud, sans arbre, une bonne partie stérile; le pays fort ouvert tout autour, plus de dix milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. »

Dans tout ce qu'il dit de Rome, il conserve en général ce ton tranquille; il paraît plus curieux que transporté; mais ses impressions sont justes, et l'expression, pour être simple, ne manque pas d'énergie, quand il dit, par exemple, du quartier montueux qui était le siége de la vieille ville, et où il faisait tous les jours mille promenades et visites, qu'il est « *scisi* (coupé) de quelques églises et anciennes maisons rares, et jardins des cardinaux; » quand il dit

« qu'on marche sur la tête des vieux murs que la pluie découvre, etc. »

Il y a pourtant un morceau assez ambitieux qui tranche sur le ton général par un tour légèrement déclamatoire ; on voit que Montaigne, se sentant à Rome, a voulu dire sur Rome quelque chose de beau, et que, dans un moment d'enthousiasme un peu forcé, il a dicté à son secrétaire cette tirade, où il y a, parmi de l'enflure, quelques traits assez beaux, et qui se trouvent là un peu étrangement jetés dans son journal, entre le récit de sa bourse perdue et celui de quelques accidens de santé, qu'il ne manque jamais d'enregistrer.

« Il disait (M. de Montaigne) (1) qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel sous lequel elle avait été assise, et le plan de son gîte; que cette science qu'il en avait, était une science abstraite et contemplative, de laquelle il n'y avait rien qui tombât sous les sens; que ceux qui disaient qu'on y voyait les ruines de Rome, en disaient trop, car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'était rien que son sépulcre. Le monde, ennemi de sa longue domination, avait premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable, et parce qu'encore tout mort renversé et défiguré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli la ruine même; que ces petites montres de sa ruine, qui paraissent encore au-dessus de la bière, c'était la fortune qui les avait conservées pour le témoignage de sa grandeur infinie, que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérée tant de fois à sa ruine, n'avaient pu universellement éteindre ; mais qu'il était vraisemblable que ces membres dévisagés qui en restaient, c'étaient les moins dignes, et que la furie des ennemis de cette gloire immortelle les avait portés premièrement à ruiner ce qu'il y avait de plus beau et de plus digne; que les bâtimens de cette Rome bâtarde, qu'on allait à cette heure attachant à ces masures antiques, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présens, lui faisaient ressouvenir proprement des nids que les moineaux et corneilles vont suspendant aux voûtes et parois des églises, que les huguenots viennent d'y

(1) C'est son secrétaire qui parle.

démolir ; encore craignait-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout, et que la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ensevelie. »

J'aime mieux les réflexions plus naïves de Montaigne, sur l'aspect de la ville de Rome, telle qu'elle était de son temps. « C'est une ville toute cour et toute noblesse ; chacun prend sa part de l'oisiveté ecclésiastique; il n'y a nulle rue marchande, ou moins qu'en une petite ville; ce ne sont que palais ou jardin ; il ne se voit nulle rue de la Harpe, ou de Saint-Denis ; il me semble toujours être dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins, à Paris. »

Certains traits de cette description sont encore applicables aujourd'hui, comme l'oisiveté ecclésiastique, dont chacun prend part..... Quant aux comparaisons avec Paris, il faut songer que les deux villes ont bien changé depuis Montaigne ; il ne dirait plus : « Les logis y sont communément meublés un peu mieux qu'à Paris, » ni que « la forme des rues en plusieurs choses, et notamment pour la multitude d'hommes, lui représentait plus Paris que nulle autre où il eût jamais été. »

Du reste, dans ses observations sur les mœurs et la physionomie de Rome, on retrouve fréquemment sa manière de donner, par l'expression, du relief et de la saillie à la justesse de la pensée.

« Rome est la plus commune ville du monde, et où l'étrangeté et la différence de nation se considère le moins, *car c'est une ville rappiécée d'étrangers.* » Peut-on mieux dire?

Enfin cette grace qui ne l'abandonne jamais quand il se montre dans sa vie habituelle, avec son laisser-aller de tous les jours, quand il pose en négligé; cette grace de Montaigne racontant confidentiellement sa journée à son lecteur, n'est-elle pas tout entière dans ce passage où il peint sa vie de Rome.

« Je n'ai rien si ennemi à ma santé, que l'ennui et l'oisiveté; là j'avais toujours quelque occupation, sinon si plaisante que j'eusse pu le désirer, au moins suffisante à me désennuyer, comme à visiter les antiquités, les vignes qui sont des lieux de plaisir, de beauté singulière, et là où j'ai appris combien l'art se pouvait servir bien à point d'un lieu bossu, montueux et inégal ; car eux, ils en tirent des graces inimitables à nos lieux plains (planes), et se prévalent très artificiellement de cette diversité. Ce sont beautés

ouvertes à quiconque s'en veut servir... ou aller ouïr des sermons, de quoi il y en a en tout temps, ou des disputes de théologie... Tous ces amusemens m'embesoignaient assez.... De mélancolie qui est la mort, et de chagrin, je n'en avait nulle occasion, ni dedans, ni hors de la maison.... c'est ainsi une plaisante demeure, et puis argumentez par là, si j'eusse goûté Rome plus privément, combien elle m'eût agréé. » Il n'y a rien à ajouter à cette peinture si bien sentie de la vie indolente et occupée, calme et variée, paisible sans ennui, et remplie sans fatigue, qu'on mène à Rome, et qu'on ne mène que là. Enfin Montaigne avait bien raison de dire qu'il eût encore aimé davantage Rome s'il l'eût connue plus *privément*, car son charme devient d'autant plus profond et plus pénétrant qu'on le savoure plus long-temps. On peut ne pas se plaire à Rome; mais qui s'y est plu quelque temps, s'y plaira toujours davantage; qui s'y est attaché une fois, ne s'en détachera jamais.

La littérature française fut, au XVIe siècle, moitié italienne et moitié latine; à ce double titre, Rome devait être visitée, et l'a été en effet par presque tous nos hommes célèbres de cette époque. Nous avons mentionné Rabelais et Montaigne; il faudrait y joindre l'Hôpital, de Thou, et l'ami de Ronsard, l'auteur du manifeste en faveur de l'école nouvelle qui voulait ressusciter l'antiquité, de l'école qui a été dite romantique pour avoir été trop classique, le bon Joachim Dubellay.

Quelques lignes insignifiantes de la vie de de Thou écrite par lui-même, et quelques vers latins pleins d'humeur, dans les épîtres de l'Hôpital, sont tout ce que l'un et l'autre ont laissé sur Rome. Dubellay a fait plus; nous avons de lui deux recueils bien différens consacrés à chanter cette ville où il passa plusieurs années, attaché à son parent le cardinal Dubellay. L'un de ces recueils est intitulé les *Antiquités de Rome, contenant une générale description de sa grandeur et comme une déploration de sa ruine.* Ici, il prend Rome au sérieux, il enfle sa voix pour en déplorer la chute. Celui qui parle, c'est le poète devenu presque païen à force d'érudition, qui entonnait le pœan ou le dithyrambe et chantait Evoe dans ces réunions où l'on immolait un bouc à Bacchus. De ce point de vue élégiaque, ce qui devait le frapper, c'était l'absence, pour ainsi dire, de la Rome antique; lui-même était comme un vieux Romain qui

reviendrait errer sur ces débris, et chercherait, selon ses propres expressions, *Rome dans Rome,* sans la pouvoir trouver ; il rencontre quelquefois un langage assez pittoresque et assez hardi, quand, par exemple, il peint la ville géante comme écrasée par Jupiter, sous le poids de ses sept montagnes ;

Sur le ventre il planta l'antique Palatin,
Quirinal sur un pied, et sur l'autre Aventin.

C'est la traduction mythologique d'un fait vrai ; c'est la terre éboulée des collines de Rome, qui a couvert l'ancien sol ; ce sont ces collines qui ont, pour ainsi dire, enseveli l'ancienne ville sous des amas de ruines.

Il y a de la grandeur, et un sentiment assez profond de l'aspect de la campagne romaine, aperçue des hauteurs de Rome, dans ces vers adressés aux *pâles esprits* des anciens Romains :

Ne sentez-vous augmenter votre peine,
Quand, quelquefois de ces côtes romaines,
Vous contemplez l'ouvrage de vos mains,
N'être plus rien qu'une poudreuse plaine?

Le retentissement sourd et prolongé du dernier vers, produit le même effet que certains vers lugubres de Dante.

Dubellay connaissait celui qu'il appelle le *Triste Florentin,* dans un de ces sonnets qu'il a réunis sous le titre de *Vision,* et où il il cherche à imiter son génie allégorique : en effet chacun de ces sonnets a pour objet d'exprimer figurément la grandeur et la chûte de Rome. Mais tout cela, c'est la partie solennelle et un peu convenue des peintures de Dubellay, et cette partie devait s'y rencontrer. Celui qui voulait que les écrivains français se fissent Romains, ou au moins s'emparassent des dépouilles de Rome; celui qui leur criait à la fin de ses illustrations de la langue française : « Là donc, Français, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des *serves* dépouilles d'elle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels! » celui-là devait parler de la Rome antique avec pompe et révérence, et nous venons de voir en

quels termes il l'avait fait. Mais Dubellay ne pensait pas toujours à la Rome antique; il vivait aussi dans la Rome moderne, s'amusait parfois, et parfois s'indignait de ses désordres qu'il partageait; il en traçait une peinture plus animée que ses lamentations pompeuses, et formant avec elles un piquant contraste.

Dubellay, d'abord enchanté du séjour de Rome, en fut bientôt aux *regrets*, et dans les sonnets auxquels il a donné ce titre, il exprime son désappointement avec beaucoup de franchise, et souvent beaucoup de verve.

Je n'écris d'amitié ne trouvant que feintise,
Je n'écris de vertu n'en trouvant point ici,
Je n'écris de savoir entre les gens d'église.

Il est encore plus vif dans quelques sonnets. Voici un des plus piquans parmi ceux que l'on peut citer :

Marcher d'un grave pas et d'un grave souci,
Et d'un grave souris à chacun faire fête,
Balancer tous ses mots, répondre de la tête,
Avec un *messer non*, ou bien un *messer si*,

Entremêler souvent un petit *et cosi*,
Et d'un *son servitor* contrefaire l'honnête,
Et comme si l'on eût sa part à la conquête,
Discourir sur Florence et sur Naples aussi :

Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
Et, suivant la façon du courtisan romain,
Cacher sa pauvreté d'une brave apparence;

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont souvent mal monté, mal sain et mal vêtu,
Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

Quelquefois la satire prend un ton moins enjoué, et parle un langage plus énergique :

Ici de mille fards trahison se déguise :
Ici mille forfaits pullulent à foison,

Ici ne se punit l'homicide ou poison,
Et la richesse ici par usure est acquise.

C'est bien la Rome corrompue du XVIe siècle, telle qu'avaient achevé de la faire les Borgia. Du reste, la position personnelle de l'auteur contribuait à lui rendre le séjour de Rome insupportable. Voici le tableau animé qu'il fait de la vie qu'il y mène, vie dépendante et tracassée, pleine de soins et de soucis.

Panjas, veux-tu savoir quels sont mes passe-temps?
Je songe au lendemain, j'ai soin de la dépense
Qui se fait chaque jour, et il faut que je pense
A rendre sans argent cent créditeurs contens.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point le temps;
Je courtise un banquier, je prends argent d'avance;
Quand j'ai dépêché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.

Qui me présente en compte une lettre en mémoire,
Qui me dit que demain est jour de consistoire,
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers,
Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie.
Avecque tout cela, dis Panjas, je te prie,
Ne t'esbahis-tu point comment je fais des vers.

Il paraît qu'il avait fondé sur son parent le cardinal, des espérances qui ne se réalisèrent point. Aussi s'écrie-t-il :

Malheureux l'an, le mois, le jour, l'heure, le point,
Et malheureuse soit la flatteuse espérance,
Quand pour venir ici j'abandonnai la France,
La France et mon Anjou dont le désir me point.

Une fois en proie au mal du pays, Dubellay devint insensible à l'intérêt des ruines qu'il avait chantées dans sa *déploration*. Quand

on prend Rome en grippe, ce n'est pas à demi. Il ne voyait plus dans ses ruines que

De vieux monumens un grand amas pierreux.

et dans lui-même qu'un *Prométhée cloué sur l'Aventin.*

Dans ce qui précède, Dubellay nous a montré, à l'occasion de Rome, tous les côtés de l'ame d'un littérateur du XVI[e] siècle. Ces hommes, qui vivaient au sein de l'antiquité, étaient en même temps presque tous de joyeux compères, aimant à railler et à s'ébaudir. Nous avons vu Dubellay prendre par le côté comique la plus tragique des cités : c'étaient aussi de bonnes gens attachés à leur province, à leur manoir, à leur clocher, non des pédans sans entrailles, étrangers aux affections du pays et de la famille. Dubellay, au bord du Tibre, regrettait son Anjou, comme Belleau ou Ronsard revenaient volontiers de leurs excursions imaginaires sur le Pinde grec, dans leurs maisons du Perche et du Vendômois. Ce touchant triomphe de la bonhomie sur l'imagination, des affections domestiques de l'homme sur les jouissances cosmopolites du savant, est exprimé avec bien du charme dans le sonnet suivant. On ne peut sacrifier de meilleure grace l'antiquité au présent, et les souvenirs poétiques de Rome aux simples émotions de la patrie.

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage
Ou comme celui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parens le reste de son âge.

Quand reverrai-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée? Et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison?
Qui m'est une province et beaucoup davantage?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Mais ce qui est fâcheux, c'est de voir ce rêve attendrissant du pays natal déçu par le retour tant désiré; rien de plus triste que cette plainte du pauvre Dubellay, tombé des ennuis de la dépendance à l'étranger dans les tribulations casanières du coin du feu, s'écriant : *Adieu doncques, Dorat, je suis encore Romain.*

Deux autres poètes du XVI[e] siècle, bien autrement célèbres que celui que nous venons de nommer, ont trouvé à Rome des désappointemens semblables; chacun d'eux les a exprimés à sa manière. Ces deux poètes sont l'Arioste et le Tasse.

Jamais peut-être, on ne vit mieux qu'en ces deux grands hommes, quelle est sur la vie, les actions, les ouvrages, l'influence du caractère indépendamment des circonstances. Leur situation dans la vie était à peu près la même. Ils furent exposés à des traverses et à des contrariétés fort semblables : tracasseries de cour, ingratitude des grands; oubli, indifférence pour le malheur et le génie; l'un et l'autre éprouvèrent toutes ces choses. L'ame tendre, mélancolique, irritable du Tasse, ploya sous le fardeau. L'ame forte, douce et sereine de l'Arioste résista : c'est au milieu d'ennuis sans cesse renaissans, c'est sous le poids d'une situation précaire et pénible, c'est au fond des montagnes de la Garafagna où il fut relégué durant de longues années pour exercer une mince charge de justice dans un pays perdu; en un mot, c'est au sein de une vie toute pleine d'agitations, de misères, qu'il a conservé cette gaieté d'humeur, cette placidité d'imagination, empreintes dans chaque stance du Roland furieux.

Rien n'est plus douloureux que de lire les lettres du Tasse. C'est un perpétuel gémissement; c'est un cri de détresse non interrompu. Le divin malade s'agite en désespéré sur sa couche, sans trouver une situation où il puisse se reposer. L'Arioste, dans ses satires qui sont de véritables épîtres, et un peu des confessions intimes, raconte gaiement ses tribulations et ses mécomptes; Rome joue dans ceux-ci un grand rôle, comme nous l'avons vu pour Dubellay, comme nous le verrons pour le Tasse. Du reste, il s'en venge par en médire; et petite est l'édification que la cour du Vatican lui inspire; il parle même assez familièrement du prince des apôtres, quand il demande, à un ami de lui faire préparer un logis près

du temple *qui doit son nom à ce vaillant prêtre qui fit sauter l'oreille de Malchus*.... Puis il se peint gaiement allant faire une visite à un prélat, et reçu par un camérier qui le renvoie au lendemain. Il insiste : « Qu'il sache au moins que je suis à sa porte. » Le camérier répond que son maître ne veut permettre qu'aucun message pénètre jusqu'à lui, quand viendraient Pierre, Paul, Jean et le docteur de Nazareth en personne. » Mais, ajoute l'Arioste avec l'énergique indignation de l'honnête homme, à laquelle se joint la mauvaise humeur du solliciteur exclus, si j'avais des yeux de lynx pour pénétrer par la vue là où je pénètre par la pensée..., peut-être je les verrais tellement occupés dans leurs maisons, qu'ils auraient lieu de se cacher, non seulement de mes regards, mais de ceux du jour. »

L'Arioste comptait sur les promesses de Léon X dont il avait été l'ami avant son élévation à la papauté; mais il ne tira pas grand fruit de cette amitié, qui, s'il eût voulu entrer dans les ordres, eût pu, dit-il, le conduire à un évêché.

Messer Ludovico Ariosto évêque! il faudra bien croire que Voltaire a eu la chance d'être cardinal.

L'Arioste n'avait pas le fanatisme de l'antiquité, heureusement pour lui. Son poème y a gagné en originalité; il n'a pas, comme le Tasse, emprisonné la fantaisie chevaleresque dans le cadre mal approprié de l'épopée antique. On ne peut donc s'étonner qu'il ne se soit pas mis en grands frais d'enthousiasme pour les souvenirs de la vieille Rome : il le dit très franchement et très cruement à son ami Galasso. Ce qui l'a poussé à voir le mont Aventin, c'est le désir d'obtenir une bulle qui lui assure certains deniers, *certi bajocchi*, qu'il prend volontiers, dit-il, encore que peu nombreux. Voilà l'Aventin mentionné sans beaucoup d'exaltation; là où l'on pouvait penser à Hercule vainqueur de Cacus, au peuple romain triomphant du patriciat, l'Arioste ne pense *qu'à quelques bajocques*.

Cependant l'Arioste ne pouvait être entièrement insensible aux souvenirs de l'antiquité romaine; tout indépendant de Virgile qu'il se montre dans son épopée, il imita Plaute dans ses comédies, il écrivit des élégies latines : il était l'ami de Sadolet, de Bembo, de Paul Jove, de Vida, de ces hommes dont le latin était comme la

langue maternelle; et on voit qu'il avait pris plaisir à explorer avec eux les antiquités romaines. Du fond de ces montagnes de la Garafagna où il est confiné, s'il souhaite un docte loisir, c'est pour se retrouver à Rome avec cette illustre élite, et prendre, dit-il, tour à tour, chacun d'eux pour guide à travers les sept collines. « Qui, le livre en main, me montre Rome divisée en ses différens quartiers; qui me dise: Ici fut le cirque, ici le Forum, là Suburra; ceci est la Voie Sacrée; ici Vesta, plus loin Janus, avaient leur temple. » On voit que la contagion savante avait gagné l'aimable indifférent, et qu'Arioste ne pensait pas seulement à ses bajocques sur le mont Aventin.

Le Tasse, dans sa vie errante, visita plusieurs fois cette Rome où l'attendait le triomphe après la mort. Le Tasse vit à Rome le jubilé, comme Dante l'y avait vu près de trois cents ans auparavant; mais il ne paraît pas que l'imagination de l'auteur de la *Jérusalem* ait été touchée, autant que celle de son grand devancier, par les pompes de cette solennité déjà déchue. La fin du XVIe siècle était loin de la foi naïve des commencemens du quatorzième.

Le Tasse revint à Rome en 1586. Dès cette époque, il s'exprime dans ses lettres comme ayant renoncé à toutes les espérances de fortune qui l'y avaient attiré. Les souhaits ambitieux du gentilhomme et du poète se sont réduits aux humbles désirs du solitaire. « Je voudrais, dit-il, (1588) deux chambres dans un couvent. » Il semblait, saisi d'un sentiment funèbre, chercher déjà dans la ville éternelle la petite cellule où il devait mourir. Toutes ses lettres de cette année et de la suivante (1589), datées de Rome, contiennent l'expression multipliée et douloureusement monotone de son dénuement et de son désespoir. Il y est peu question des merveilles de Rome, et cependant le chantre du saint tombeau devait être ému en présence de la *confession* de saint Pierre. Celui qui vivait assiduement dans le commerce de l'antiquité, comme le prouvent ses écrits en prose, et un Platon grec, que j'ai vu à la bibliothèque Barberine, annoté de sa main, devait être sensible au spectacle des ruines.

Nous avons vu Pétrarque se passionner pour les débris de Rome. Comment le Tasse est-il resté froid et muet devant ces débris? Hélas! c'est que Pétrarque était heureux! Ami des papes et des

princes, correspondant des rois et des empereurs, le premier homme de lettres qui ait joué en Europe un rôle analogue à celui qu'y joua depuis Voltaire, Pétrarque, n'ayant d'autre souci qu'une belle passion, qu'il célébrait dans ses sonnets limés divinement, et qui exaltait son imagination, sans gêner ses plaisirs, Pétrarque avait l'insouciance et l'oisiveté nécessaires pour s'apitoyer sur la chute des arcs de triomphe ou la désolation des basiliques. Il n'en était pas ainsi du malheureux Torquato. Son humeur inquiète et irritable l'avait brouillé avec les princes; il fuyait le duc de Ferrare, et le duc revendiquait son poète domestique, son fou échappé, pour lui emprunter une gloire qu'il lui payait en malheur. Le Tasse, afin de rester à Rome, où il était libre, afin de retarder le moment où il reprendrait ses chaînes, où il irait de nouveau se faire écrouer dans le palais de son geôlier, alléguait d'un ton soumis « qu'il était encore malade, ce que prouvait sa main tremblante. » Il s'efforçait de démontrer qu'il serait un bien inutile serviteur, étant absorbé par certaines études auxquelles il ne pouvait cependant renoncer qu'en renonçant à la vie; du reste très pauvre, et infirme autant que pauvre. « Je suis à Rome, écrivait-il alors, avec un déplaisir incroyable... Je voudrais me retirer dans un désert, tant je suis las des cours, du monde et de moi-même : plaise à Dieu qu'il me rappelle bientôt à lui!... » Mais Dieu ne devait pas encore l'exaucer, et Rome lui réservait bien des douleurs avant la dernière agonie. Le cardinal Scipion de Gonzague l'avait admis à faire partie de sa maison; mais bientôt il le chassa... non, il le fit chasser par ses domestiques (1). Et le Tasse, qui nous apprend ces détails, se trouva pendant l'été à Rome, malade, sans asile, sans argent, et il faut bien l'écrire, puisque lui-même l'a écrit, *sans chemise* (2). Que voulez-vous que le pauvre grand homme, jeté à la porte comme un laquais, mourant de misère et de tristesse, trouvât à sentir et à chanter dans cette Rome où sa grande affaire était de se procurer un logis, des vêtemens et du pain? Dans les momens où sa fortune, sans être jamais bien brillante, était un peu moins désespérée, c'étaient, et on le comprendra sans

(1) OEuvres du Tasse, t. X, p. 530, éd. in-4°.

(2) Ne roba d'estate, ne Camiccie, t. IX, p, 526.



peine, les cérémonies de la Rome chrétienne, qui seules savaient parler à cette ame affligée une langue qui la consolât. Les divertissemens et les joies profanes ne pouvaient l'intéresser. Aux approches des fêtes de Noël, il écrivait : « Plût à Dieu qu'il me fût au moins donné de recevoir quelque consolation des fêtes sacrées, puisque dans les fêtes mondaines je n'ai pu trouver aucun plaisir. » Par ces dernières, il entendait parler de ces joies turbulentes d'octobre, espèce de carnaval d'automne, où revivent les bacchanales antiques. Ces fêtes à demi païennes avaient été sans charme pour le poète chrétien et malheureux. Mais il espérait quelques émotions fortifiantes de la vue du saint enfant dans la crèche. On sait qu'aux fêtes de Noël l'usage, à Rome, est d'exposer le *bambino* avec une grande pompe. C'est une vive joie pour tout le peuple. On voit les pâtres des montagnes qui viennent de loin s'agenouiller devant le saint berceau, comme ces autres bergers qui s'agenouillèrent devant la crèche de Bethléem; sans doute le chantre de Sion, confondu parmi cette foule rustique, se prosterna dévotement comme elle devant le bambino de l'église d'*Ara Cœli*; et peut-être cette commémoration naïve de la naissance de celui qui vint pour affranchir les esclaves, consoler les affligés et les pauvres, apporta-t-elle au grand homme pauvre, affligé, esclave, un peu des consolations qu'il en espérait.

On trouve une expression touchante de la dévotion aux souvenirs de la Rome chrétienne qu'inspiraient si naturellement au Tasse les infortunes de sa vie, et la religion de sa pensée, dans un sonnet qu'il est difficile de lire sans émotion, surtout quand on songe à sa date. Il l'écrivit à son arrivée à Rome, dans cette année 1589 où ses lettres nous l'ont montré si malheureux. Après avoir demandé à Rome de recueillir et d'abriter son infortune, le poète lui dit : « Ce ne sont pas les colonnes, les arcs de triomphe, les thermes, que je recherche en toi, mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre de partout, oh! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que je puis faire de pas en traînant mes membres infirmes. » Oui, ce que tu cherchais à Rome, ô Tasse, ce n'était pas la poussière de l'empire romain, c'était la terre pétrie des débris et du sang des martyrs ; et quand tu te sen-

tis près de quitter la vie, si tu te retiras sur le Janicule, dans le petit couvent de Saint-Onuphre, ce ne fut pas pour contempler en face de toi le Capitole, pour y rêver le triomphe qui t'y attendait si tu pouvais guérir; ce fut, comme on le lit dans la dernière lettre que tu écrivis peu de jours avant ta mort, ce fut pour commencer avec les bons pères des entretiens qui devaient s'achever dans le ciel... Ainsi, Rome ne fut pas pour toi un lieu de rêverie, d'étude ou d'inspiration, elle fut le lieu de ton épreuve sur la terre. Un moment, son Capitole sembla devoir être le trône de la gloire du poète; mais Rome n'eut pas cet honneur dont elle était digne: elle n'eut que les derniers regards, les dernières larmes du martyr, et son tombeau.

J. J. Ampère.

(*La seconde partie à un prochain numéro.*)

VOYAGE

DU CAPITAINE ROSS

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES.

Seconde partie.

Nous avons laissé l'expédition engagée dans les glaces par les 69° 59' latit. N., préparée à se suffire à elle-même pendant un isolement de plusieurs mois, loin du reste des hommes, et ne se doutant pas qu'à peu de distance, il y eût une petite horde des habitans de ces régions inhospitalières. Nous allons reprendre la suite du récit en laissant, comme par le passé, le capitaine Ross parler lui-même, le plus souvent qu'il nous sera possible.

« 9 *janvier* 1830. Au moment où je me rendais à terre, ce matin, un des matelots m'annonça que de l'observatoire on apercevait des étrangers. Je me dirigeai en conséquence vers le point indiqué, et je vis quatre Esquimaux près d'une petite montagne de glace, non loin du rivage et à environ un mille du navire. Ils battirent en retraite aussitôt qu'ils m'aperçurent, mais comme je continuais d'avancer, toute la troupe sortit subitement de son abri, sur trois rangs de dix de front et trois de profondeur;

il y avait en outre, du côté de la terre et un peu à l'écart, un homme qui paraissait assis dans un traîneau. J'envoyai alors le matelot qui m'accompagnait, chercher le commandant Ross ainsi que quelques hommes, avec ordre à ces derniers de se tenir un peu en arrière de lui. Je poursuivis mon chemin seul jusqu'à environ cent cinquante pas des étrangers; chacun d'eux était armé d'une lance et d'un couteau, mais je ne leur vis ni arcs ni flèches.

« Sachant que les diverses tribus d'Esquimaux, lorsqu'elles se rencontrent, se saluent par les mots de *Tima, Tima*, je m'adressai à eux dans leur langue, et j'eus aussitôt pour réponse un cri général; l'homme isolé de la troupe s'en rapprocha aussitôt et se mit en avant des rangs. Ayant été rejoint en ce moment par les hommes que j'avais demandés, nous nous avançâmes jusqu'à la distance de quatre-vingts pas, et nous jetâmes nos fusils en criant : *Aja*, *Tima*, sachant que tel est l'usage lorsqu'on veut ouvrir des communications amicales avec ces peuplades. Là-dessus, ils jetèrent en l'air leurs lances et leurs couteaux dans toutes les directions en criant *aja*, et écartant leurs bras pour montrer qu'ils étaient sans armes. Cependant, comme ils ne bougeaient pas de place, nous nous approchâmes et embrassâmes successivement tous les hommes du premier rang en frappant sur leurs vêtemens, cérémonial d'amitié qui nous fut rendu aussitôt. Ceci parut leur faire un vif plaisir, à en juger par leurs éclats de rire et leurs clameurs, accompagnés des gestes les plus étranges. Nous nous trouvâmes ainsi et sans la moindre hésitation en possession de leur confiance la plus entière.

« L'expérience du commandant Ross nous fut ici d'un grand secours; nos nouveaux amis, ayant appris que nous étions Européens (*Kabluna*), nous firent savoir, en retour qu'ils étaient des *Innuit*. Ils étaient au nombre de trente-un; le plus vieux qui s'appelait Illicta, était âgé de soixante-cinq ans; six autres paraissaient en avoir de quarante à cinquante, et vingt de trente à quarante; le reste se composait de jeunes gens; deux étaient boîteux, et leurs compagnons les voituraient avec un vieillard dans des traîneaux; l'un avait eu la jambe emportée par un ours, à ce que nous apprîmes, et l'autre s'était brisé ou mutilé une cuisse. Ils étaient tous pourvus de doubles vêtemens, faits, pour la plupart, d'excellentes peaux de daim; celui de dessus entourait exactement le corps depuis le menton jusqu'au milieu des cuisses, et se terminait en arrière par une pointe assez semblable aux basques des habits militaires d'autrefois; les manches recouvraient les doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, l'une, celle de dessous, avait le poil tourné en dedans, tandis que l'autre était en sens inverse. Ils avaient deux paires de

bottes, toutes deux avec le poil en dedans, et par-dessus des caleçons de peaux de daim descendant très bas sur les jambes; quelques-uns portaient en outre des espèces de chaussons par-dessus leurs bottes; d'autres avaient remplacé la peau de daim par celle de phoque.

« Ainsi recouverts d'une énorme quantité de vêtemens, ces naturels paraissaient beaucoup plus volumineux qu'ils ne l'étaient en réalité. Tous étaient armés de lances ressemblant assez à une canne ordinaire, et munies, d'un côté, d'une boule de bois ou d'ivoire, et de l'autre d'une pointe en corne. En les examinant de près, néanmoins, nous trouvâmes qu'elles étaient, non d'une seule pièce, mais formées de petits fragmens de bois ou d'os d'animaux artistement ajustés. Les premiers couteaux que nous vîmes étaient faits d'os ou de corne de rennes et constituaient une arme peu redoutable; mais nous découvrîmes bientôt que chaque individu en portait, suspendu par derrière, un autre beaucoup plus à craindre, et dont la pointe et quelquefois le tranchant étaient en fer. Nous en remarquâmes un, entre autres, qui avait été fait avec la lame d'un couteau anglais, portant encore la marque du fabricant, et qui avait été converti en une sorte de poignard.

« Ceci prouvait que cette tribu communiquait avec d'autres peuplades en rapport avec les Européens, si elle-même n'était pas dans ce cas. Le commandant Ross ne reconnut, il est vrai, parmi les individus présens, aucune de ses anciennes connaissances, et il était évident qu'ils ne le connaissaient pas davantage; mais quand il leur cita divers endroits de *Repulse-Bay* (1), ils le comprirent aussitôt et indiquèrent par leurs gestes cette direction. Il put aussi deviner par leurs réponses qu'ils étaient venus du sud et avaient aperçu le navire la veille; que leurs huttes étaient à quelque distance au nord, et enfin qu'ils en étaient partis le matin même.

« N'ayant pu prévoir cette visite, nous n'avions apporté aucun présent avec nous. J'envoyai, en conséquence, un de nos hommes au navire, pour y chercher trente-un morceaux de fer, afin que chaque individu eût le sien. Mais dans l'intervalle ils consentirent à nous accompagner à bord, et nous arrivâmes bientôt près de notre mur de neige. Ils ne témoignèrent aucune surprise en le voyant; c'était en effet un ouvrage trop semblable à ceux qu'ils exécutaient journellement, pour qu'ils en fussent frappés. L'aspect du bâtiment et la quantité de fer qu'ils avaient

(1) Le commandant Ross accompagnait le capitaine Parry dans son second voyage pendant lequel eut lieu la découverte de la presqu'île Melville, voisine de Repulse-Bay.

sous les yeux ne leur arrachèrent non plus aucune de ces marques d'étonnement dont nous avions été témoins parmi les tribus sauvages du nord de la baie de Baffin en 1818.

« Les morceaux de fer que nous leur donnâmes provoquèrent cependant parmi eux une joie universelle. En retour, ils nous offrirent leurs lances et leurs couteaux que nous refusâmes; ce qui ne leur causa pas moins de surprise que de satisfaction. Nous pûmes voir alors qu'ils avaient infiniment meilleure mine que nous, étant aussi bien vêtus et beaucoup mieux nourris, ce qu'indiquaient leurs figures rebondies et aussi roses que le permettait la couleur obscure de leur teint. Comme chez toutes les autres tribus d'Esquimaux, leur visage formait un ovale régulier; ils avaient les yeux de couleur foncée et rapprochés l'un de l'autre, le nez petit et les cheveux noirs; leur peau n'était pas non plus d'un cuivré aussi sombre que celle des tribus que j'avais observées jadis plus au nord. Ils paraissaient également beaucoup plus propres, et, ce que je n'avais pas encore vu, leurs cheveux étaient coupés courts et assez proprement tenus.

« Trois des naturels furent admis dans la chambre du navire où ils donnèrent enfin des signes nombreux d'admiration. Des gravures représentant des Esquimaux et choisies dans plusieurs relations de voyages antérieurs, leur firent grand plaisir; ils reconnurent aussitôt que c'étaient des portraits d'individus de leur race. Les miroirs furent néanmoins, comme de coutume, ce qui les surprit davantage, surtout quand ils se virent dans le plus grand de ceux que nous avions. La lampe et les chandeliers n'excitèrent pas un moindre étonnement; du reste, ils ne montrèrent jamais le désir de s'emparer de la moindre chose, recevant simplement ce qu'on leur offrait avec des marques de reconnaissance non équivoques. Nos viandes conservées ne leur plurent pas : un d'eux qui en goûta, sembla le faire par politesse, et dit qu'il la trouvait très bonne; cependant le commandant Ross lui fit convenir qu'il n'avait pas dit la vérité, sur quoi tous les autres, après en avoir obtenu la permission, jetèrent les morceaux qu'ils avaient pris; mais de l'huile ayant été offerte au même individu, il la but avec grand plaisir, en ajoutant qu'elle était véritablement bonne. C'est ainsi que les goûts de ces tribus sont admirablement adaptés à leurs grossiers alimens, et leurs idées de bonheur aux moyens qu'ils ont reçus en partage. Bien certainement, ces hommes au milieu de leur lard et de leur huile de baleine, de leur nourriture malpropre et de leur odeur repoussante, n'avaient aucun motif pour envier les raffinemens de notre manière de vivre; ils n'en auraient éprouvé que du dégoût; ils auraient pris en pitié notre barbarie et notre ignorance, et le besoin le plus extrême eût seul pu les engager à faire usage de nos mets.

« Trois autres individus de la troupe furent ensuite traités comme l'avaient été les trois premiers. Pendant que ceux-ci amusaient leurs compagnons par le récit de ce qu'ils avaient vu, l'un d'eux disputa un instant le prix de la course à un de nos officiers; mais il y eut tant de politesse des deux côtés, que ni l'un ni l'autre ne fut vainqueur. Le violon s'étant alors fait entendre, ils se mirent à danser avec les matelots, et firent ainsi preuve d'un goût plus vif pour la danse que nous ne pouvions nous y attendre d'après les observations de nos prédécesseurs parmi les autres tribus.

« Le moment de la séparation étant venu, nous leur proposâmes de les accompagner pendant une partie du chemin qu'ils avaient à faire pour gagner leurs huttes, dont ils indiquaient la direction, en nous faisant entendre que leurs femmes, leurs enfans, leurs chiens et leurs traîneaux étaient restés dans le village, et qu'ils avaient des provisions en abondance. Sur la route, nous aperçûmes un trou à phoques (1), et ils nous montrèrent la manière de se servir de la lance pour élargir ces trous, y introduire une nasse, et atteindre l'animal. Mais nous ne pûmes, malgré nos demandes réitérées, apprendre d'eux le fait qui nous intéressait le plus, à savoir dans quelle direction la mer se trouvait dégagée de glaces. Ils nous indiquaient bien le nord, mais ne pouvant les faire expliquer sur ce qui se trouvait à l'ouest et au sud, nous remîmes nos questions à un autre jour. Après les avoir accompagnés pendant deux milles, nous fîmes une marque sur la glace en leur indiquant que le lieu du rendez-vous était fixé là pour le jour suivant, et que nous visiterions leurs huttes, proposition qui fut reçue avec le plus grand plaisir. Nous les quittâmes alors avec le même cérémonial qu'au premier moment de notre entrevue.

« Cette journée était des plus satisfaisantes, car nous avions renoncé à tout espoir de rencontrer des habitans dans ce lieu, et nous savions que c'était des naturels que nous devions attendre les renseignemens géogra-

(1) Les Esquimaux mettent à profit la nécessité où sont les phoques de venir souvent respirer à la surface de l'eau. Ils font dans la glace, à peu de distance les uns des autres, plusieurs trous d'environ deux ou trois pieds de diamètre, et y introduisent un filet qu'ils poussent le plus avant qu'ils peuvent au moyen d'un long bâton. Le phoque pris en ce filet s'y embarrasse d'autant plus, qu'il fait des efforts violens pour en sortir, et finit par se noyer. Les Esquimaux visitent de temps en temps ces trous, pour voir si quelque phoque n'est pas tombé dans le piége. Quelquefois ils se contentent de guetter ces animaux, en se tenant patiemment des journées entières sur le bord des trous, et lorsqu'il s'en présente un, ils le tuent à coups de lance.

phiques qui pouvaient nous tirer d'embarras, et nous mettre à même de continuer notre route.

« 10 *janvier*. — Après le service divin qui eut lieu beaucoup plus tôt que de coutume, nous nous mîmes en mesure de remplir notre promesse de la veille, quoique le thermomètre fût tombé à 37° au-dessous de zéro. Nous trouvâmes les naturels au lieu indiqué, et à notre approche, l'un d'eux, qui paraissait être un guide ou un chef, fit une centaine de pas à notre rencontre en ouvrant les bras pour montrer qu'il était désarmé. Nous jetâmes alors nos fusils, sur quoi tout le reste de la troupe lança ses armes en l'air, comme la première fois, et attendit notre arrivée en poussant les cris accoutumés. Leur nombre s'était accru d'environ vingt enfans, et nous les abordâmes avec les formalités d'usage.

« Nous découvrîmes bientôt le village, qui consistait en douze huttes de neige bâties au fond d'une petite crique sur le rivage, à deux milles et demi de distance du navire. Ces huttes avaient la forme de calottes renversées, et étaient disposées sans régularité; chacune d'elles était munie extérieurement d'un long conduit tortueux servant de passage, à l'entrée duquel se tenaient les femmes avec les jeunes filles et les petits enfans. Nous avions apporté des verroteries et des aiguilles que nous leur distribuâmes, ce qui fit disparaître aussitôt la réserve et la timidité qu'elles avaient montrées en nous voyant.

« Le passage, toujours long et en général tortueux, conduisait dans la pièce principale dont la forme était celle d'un demi-cercle de dix pieds de diamètre, quand elle ne contenait qu'une seule famille, et d'un ovale de quinze pieds sur dix, quand elle était destinée à en loger deux. En face de l'entrée était un banc de neige, occupant environ un tiers de la largeur de l'aire, élevé de deux pieds et demi, uni en dessus et recouvert de diverses espèces de peaux. Ce banc servait de lit ou de lieu de repos pour tous les habitans de la hutte. La maîtresse de la maison était assise à l'une des extrémités, en face de la lampe, où brûlait, suivant l'usage universel dans ces régions, de la mousse imbibée d'huile, qui donnait assez de flamme pour éclairer et chauffer à la fois, de sorte que la pièce était parfaitement confortable. Au-dessus de la lampe était placé le chaudron de pierre contenant de la chair de daim et de phoque nageant dans de l'huile. Ces deux sortes de provisions paraissaient ne pas leur manquer. Tout le reste, vêtemens, ustensiles, vivres, gisait pêle-mêle dans une confusion inexprimable, et montrait que l'ordre du moins ne figurait pas parmi les vertus de cette peuplade.

« Au milieu de ce désordre, nous fîmes la découverte intéressante de quelques saumons frais; puisque les naturels pouvaient s'en procurer, rien

n'empêchait que nous n'en fissions autant de notre côté, et c'était une ressource précieuse de plus; nous apprîmes d'eux que ce poisson était abondant. Ils nous engagèrent alors, en retour de nos présens, à prendre ce qui nous ferait plaisir parmi les objets qui étaient sous nos yeux, et nous choisîmes en conséquence quelques lances et quelques arcs avec leurs flèches. J'obtins en même temps un ornement d'oreille fait en mine de fer, et consistant en une boule attachée à une cordelette, ainsi que quelques échantillons pour notre collection d'histoire naturelle : le premier de ces objets était en outre orné de dents de renard et d'une frange de tendons d'animaux. Quelques aiguilles que nous ajoutâmes à nos premiers cadeaux, achevèrent de nous gagner leur amitié.

« J'ajouterai, au sujet de ces huttes en neige, que toutes étaient éclairées par un large morceau ovale de glace transparente, fixé à mi-hauteur dans la muraille du côté de l'est. Il y avait à peine quelques différences entre toutes celles que nous visitâmes. Nous découvrîmes ensuite qu'au milieu de chaque passage, il existait une antichambre conduisant à un abri pour les chiens. Il était évident aussi que l'ouverture extérieure du passage pouvait au besoin être tournée dans toutes les directions, de manière à se trouver toujours sous le vent et à lui défendre l'entrée. Nous apprîmes que ces huttes venaient d'être bâties; elles avaient à peine un jour d'existence; ce qui montre que les procédés d'architecture du pays sont fort expéditifs. Nous nous assurâmes également que la provision de viande de daim et de phoque pour l'hiver était faite par les naturels pendant l'été, et qu'ils y avaient ensuite recours pendant la mauvaise saison. On n'avait pas encore remarqué cet usage parmi les autres habitans de ces régions, soit qu'on n'y eût pas fait attention, soit qu'il n'existât réellement pas : c'est ce que nous ne pûmes décider.

« Les femmes n'étaient certainement pas belles, mais, après tout, elles n'étaient pas plus mal partagées que leurs maris, et leur conduite n'était pas moins décente. Toutes celles au-dessus de l'âge de treize ans paraissaient être mariées, et dans chaque hutte il y en avait trois ou quatre; nous ne pûmes décider si elles faisaient ou non partie d'un même ménage, mais elles semblaient être de jeunes femmes dans une maison où il y avait une épouse plus âgée. Leur taille était petite, et elles étaient bien inférieures aux hommes sous le rapport de la propreté et de la toilette; leur chevelure surtout était mal soignée et dans le plus grand désordre. Leurs traits respiraient la douceur, et elles avaient, comme les hommes, la figure vivement colorée; une jeune fille de treize ans pouvait même passer pour jolie. Toutes étaient plus ou moins tatouées, principalement au-dessus des sourcils et de chaque côté de la bouche et du menton. Ce tatouage

consistait en de simples lignes, sans aucun dessin particulier, et se rapprochait ainsi de celui des Esquimaux de la partie nord-ouest de l'Amérique, tels que les ont décrits plusieurs voyageurs. Leur costume ne différait pas entièrement de celui des hommes; seulement leur vêtement de dessus se terminait en pointe aussi bien par devant que par derrière.

« Le moment était venu néanmoins de leur faire les questions qui nous intéressaient principalement, et leurs réponses, mélangées de bonnes et de mauvaises nouvelles, furent les suivantes. Ils connaissaient Igloolik, l'île de l'hiver, Repulse-Bay, et avaient quitté Ackoolee, point opposé au précédent, seulement depuis treize jours, afin de se rapprocher de l'eau qui se trouvait, à ce qu'ils nous apprirent, à quelque distance au nord. Ils ajoutèrent que la terre à l'est était une île nommé Kajaktagavik, qu'ils étaient venus le long de la côte à l'ouest de cette île, et que la côte en question présentait plusieurs grandes rivières; mais nous ne pûmes savoir d'eux s'il y avait un passage au nord de cette île ou de l'endroit qui était en ce moment en vue. Ceci nous contraria d'une manière toute particulière, car c'était dans cette direction que nous avions l'espoir d'avancer plus loin, et nous ne pouvions douter que la terre à l'est ne fût le continent américain.

« Les naturels nous dirent encore qu'au sud les bœufs musqués abondaient sur les collines, et que les rennes venaient tous par ce chemin en avril. Une peau de glouton qu'ils nous vendirent témoignait aussi de l'existence de cet animal dans le pays. Leur manière de chasser le renne est exactement la même que celle adoptée par les autres tribus d'Esquimaux, et comme elle a été souvent décrite, il suffit ici de dire qu'elle consiste à imiter la forme de l'animal : deux chasseurs se réunissent pour cela, le premier porte sur ses épaules une tête de renne armée de ses cornes, et ils parviennent ainsi jusqu'au milieu d'une troupe de ces animaux, sans éveiller même leurs soupçons.

« Nous étant mis en devoir de dessiner le village, les naturels en parurent vivement inquiets; mais lorsque nous leur eûmes expliqué ce dont il s'agissait, ils reprirent à l'instant leur gaieté, et se montrèrent charmés de la fidélité du dessin : chacun d'eux reconnut à l'instant sa maison. Lorsque le moment de retourner à bord fut venu, beaucoup d'entre eux s'offrirent pour nous accompagner, et nous prîmes congé des femmes et des enfans, en engageant l'individu qui avait perdu la jambe à venir nous voir le lendemain, afin que notre chirurgien l'examinât. Les hommes, au nombre de huit, vinrent avec nous au navire; six d'entre eux furent confiés aux soins de l'équipage, et nous fîmes entrer les deux autres dans notre cabane où le dîner était servi. La vue des couteaux, des assiettes

et des autres objets posés sur la table, excita naturellement chez eux un vif étonnement; ils parurent aimer la soupe et apprirent bien vite à se servir de la cuiller sans montrer trop de gaucherie. L'usage du couteau et de la fourchette ne les embarrassa pas plus. La viande conservée parut ensuite de leur goût; mais ils rejetèrent absolument la viande salée, le pudding, le riz et le fromage. Après avoir dîné, ils témoignèrent le désir de quitter la table, et nous les suivîmes près de leurs compagnons qui avaient également été bien traités par les matelots et dansaient en ce moment avec eux.

« Avant ces incidens, et tandis que nous revenions à bord, une bouffée de vent glacial ayant fondu sur nous d'une vallée, un des naturels m'avertit qu'une de mes joues était gelée, et aussitôt prenant une boule de neige, il en frotta l'endroit affecté; je lui dus, pour le moins, d'être préservé de vives douleurs. Il se tint ensuite constamment près de moi, me recommandant de temps à autre de mettre ma main sur la partie malade, afin d'éviter une nouvelle attaque du froid. Cette action partait d'un bon cœur, et contribua, avec tout le reste, à nous donner une idée favorable de ce peuple; tous montraient les mêmes dispositions, et nous aidaient à porter les différens objets dont nous étions chargés, comme s'ils n'avaient rien pu faire de trop pour nous obliger.

« 11 *janvier*. — A une heure de l'après-midi, l'individu qui avait perdu la jambe, et qui se nommait Tulluahiu, arriva, accompagné d'un autre naturel très intelligent, appelé Tiaguashu, qui le tirait dans un traîneau. Le chirurgien, ayant examiné le moignon, le trouva en bon état et cicatrisé depuis long-temps; le genou étant ployé naturellement, il n'y avait aucun empêchement à y adapter une jambe de bois. Le charpentier fut aussitôt mandé pour en prendre la mesure, opération pendant laquelle le patient, anticipant sur le résultat, témoigna la satisfaction la plus vive. Nos hôtes paraissant disposés à être plus communicatifs, la carte fut exhibée; nous découvrîmes alors qu'ils connaissaient tous les points entre Igloolik et Repulse-Bay, ou du moins leurs noms, ainsi que la plupart de ceux des habitans. Quand nous leur indiquâmes Ackoolee en le leur montrant sur la carte, ils reconnurent aussitôt leur position actuelle et celle du navire. L'un d'eux, Tulluahiu, prit alors le crayon et traça la route par laquelle ils étaient venus, en y faisant des points de distance en distance, et comptant sur ses doigts pour indiquer qu'ils n'avaient dormi que huit fois dans le cours du voyage. Tiaguashu dessina à son tour une ligne de côte le long de laquelle nous devions naviguer pendant l'automne; sa direction était à l'ouest, et elle renfermait plusieurs caps, baies et rivières; plus au large, il traça plusieurs îles dans l'une desquelles il plaça un lac. Pendant cette démonstration, il avait soin de nous indiquer les points où

les saumons et le poisson en général se trouvaient en abondance. La ligne se dirigea ensuite au nord, à une distance considérable dans cette direction, ainsi qu'à l'ouest du point où nous étions ; il ajouta que la distance était de deux jours, et qu'il y avait sur la route plusieurs rivières portant leurs eaux à la mer.

« Le premier individu reprit alors le crayon et dessina plusieurs grands lacs dans la partie du pays où nous nous trouvions, marquant en même temps les endroits où nous rencontrerions des habitans, et traçant une route par laquelle on pouvait arriver à l'eau salée dans l'espace de neuf jours. Tous deux, du reste, finirent par nous dire qu'un des hommes de leur troupe était plus instruit dans la géographie du pays qu'eux-mêmes et promirent de nous le faire connaître.

« Au moment de nous séparer, nous leur expliquâmes que la jambe de bois ne pouvait être prête que dans trois jours, et que nous aurions alors le plaisir de l'essayer ; leur ayant ensuite fait don à chacun d'une boite de fer-blanc qui avait contenu de la viande conservée, ils nous quittèrent dans un véritable ravissement. Il est doux, sans doute, de pouvoir combler d'or le malheureux qui est dans le besoin ; mais, à ce que j'imagine, la bienfaisance ne conserve pas moins ses charmes quand elle ne coûte rien ; et dans le cas actuel, nous rendîmes ces pauvres gens aussi heureux avec un objet qui ne valait guère mieux qu'une vieille casserole, que s'il eût été d'argent et eût valu son pesant d'or. Celui-là ne connaît pas la valeur d'un présent, qui n'a pas l'expérience des heureux qu'on peut faire avec un grain de verroterie, un bouton de cuivre, une aiguille ou un morceau de vieux fer. »

Ces relations amicales avec les naturels durèrent tant qu'ils restèrent dans le voisinage, se resserrant chaque jour à mesure que la somme des services rendus s'augmentait de part et d'autre. La valeur réciproque des objets d'échange était régulièrement fixée des deux côtés et ne donnait jamais lieu à aucune discussion; les Esquimaux se montraient toujours satisfaits des bagatelles, précieuses, il est vrai, pour eux, qu'ils recevaient en échange du gibier, du poisson et des vêtemens qu'il fournissaient à l'expédition. On s'aperçut par la suite, ainsi que nous le verrons bientôt, que leur honnêteté n'était pas aussi grande qu'elle l'avait paru d'abord ; mais la passion du vol n'était rien chez eux, comparée à ce qu'on l'a trouvée chez une foule de peuplades plus favorisées par la nature, et par conséquent bien moins excusable que chez des hommes à qui le climat refuse même un morceau de bois pour fabriquer leurs armes.

Le 20 janvier, le soleil se montra pour la première fois après une absence de cinquante-un jours ; la moitié de son diamètre apparut au-dessus

de l'horizon. On eût pu, par conséquent, voir son limbe supérieur quelques jours plus tôt, mais le ciel avait été constamment brumeux. Cet événement heureux pour l'expédition produisit un effet tout opposé sur les Esquimaux, qui regardent l'hiver comme la saison la plus favorable pour eux, l'obscurité leur permettant de surprendre plus facilement les phoques, qui sont très rusés et très difficiles à approcher de jour. La température moyenne de ce mois, qui passe pour le plus froid dans ces régions, avait été de 25° F. au-dessous du zéro. Le temps avait été presque constamment orageux, mais il n'était pas tombé de neige. La santé de l'équipage déjà emprisonné dans les glaces depuis trois mois s'était plutôt améliorée qu'elle n'avait souffert. L'armurier était mort, mais par une cause étrangère au climat, d'une maladie de poitrine dont il était atteint long-temps avant le départ de l'expédition.

« 2 *février*.—Une lentille de grande dimension, dont nous nous servions pour lire, avait disparu depuis quelque jours. Mes soupçons tombèrent sur le sorcier Otookiu, qui était resté seul et sans lumière dans la cabine, quelques instans après que je lui avais montré l'usage de cet instrument. Sa répugnance à me recevoir dans sa hutte lors de ma prochaine visite au village, me confirma dans mon opinion. Je lui dis alors que le gonflement de la face dont il souffrait en ce moment était causé par le verre magique, et qu'il eût à le rendre, s'il voulait guérir. Il avoua aussitôt sa faute, et je lui fis promettre de rapporter la lentille le lendemain, sans quoi je l'assurai que son autre joue enflerait comme la première. La lentille fut effectivement rendue le jour suivant, avec un marteau qui avait également disparu, et nous apprîmes que les mouchettes étaient en la possession d'une femme, ainsi qu'un des verres de mes lunettes qui était tombé, et qu'un enfant avait trouvé par hasard. La terreur du sorcier était si grande, qu'il rapporta par la même occasion un hameçon et une tête de harpon que je lui avais donnés en échange d'un arc. Afin de le confirmer dans cette impression de crainte salutaire, je consentis à annuler le marché. Le lendemain, le verre de mes lunettes fut rendu, et je donnai au porteur une boîte de ferblanc comme si ce n'eût pas été de sa part une simple restitution. Nous recouvrâmes également les mouchettes, et je fis savoir aux naturels que, si quelque objet disparaissait encore à l'avenir, aucun d'eux ne serait plus admis à bord.

« 17 *février*.— Nous fîmes quelques achats aux naturels, mais sans leur permettre d'entrer dans le navire. Leur visite avait néanmoins un autre but, celui de faire une restitution générale des différens objets qu'ils avaient dérobés, parmi lesquels un couteau de table était le seul instrument dont nous eussions remarqué la disparition. Nos canons, que nous

avions tirés les jours précédens pour faire des expériences sur le son, avaient, à ce que nous apprîmes, provoqué ce repentir et cette restitution. Un des naturels qui avait accompagné le commandant Ross à l'observatoire, lui ayant demandé « ce que les canons disaient, » celui-ci lui répondit qu'ils nommaient tous les voleurs qui nous avaient dérobé quelque chose; sur quoi il y avait eu au village un conseil général dans lequel il avait été résolu que tous les objets en question nous seraient restitués. Nous regrettâmes de ne pas avoir à notre disposition des moyens de conjuration semblables contre les voleurs infiniment moins excusables de notre chère patrie; mais, entre autres avantages, « le progrès des lumières » a privé les bons de moyens analogues contre les méchans de ce monde. »

Les mois de février et de mars se passèrent sans autres incidens que les rapports journaliers avec les naturels. Ceux-ci, suivant leur usage au retour du printems, s'étaient divisés en plusieurs troupes et avaient quitté leur ancien village pour s'établir de côté et d'autre, dans les endroits les plus propices pour la pêche des phoques. Ces nouveaux établissemens étaient tous, comme le premier, à peu de distance du navire. Le capitaine Ross raconte ainsi la formation de l'un d'eux dont il fut témoin.

« 31 *mars*. — Dans la soirée, quatre familles de naturels, composées de quinze individus, passèrent près du navire, se rendant à environ un demi-mille plus au sud pour y construire de nouvelles huttes. Ils avaient quatre traîneaux lourdement chargés, attelés chacun de deux ou trois chiens, et voyageaient lentement. Nous les suivîmes, curieux que nous étions de voir bâtir leurs maisons de neige. Nous fûmes surpris de leur dextérité; un d'eux eut terminé la sienne dans l'espace de quarante-cinq minutes. Il faut moins de temps dans ce pays pour élever une maison que chez nous pour dresser une tente. Cette espèce d'architecture vaut peut-être la peine d'être décrite. Après s'être assuré, au moyen du bâton qui leur sert à sonder les ouvertures dans lesquelles ils font la pêche des phoques, que la neige a une épaisseur et une solidité suffisante, ils nivellent l'endroit qu'ils ont choisi avec une pelle de bois, en laissant sur le sol une masse compacte de neige d'au moins trois pieds d'épaisseur. Se plaçant alors au centre du cercle qu'ils ont tracé, et qui a dix pieds ou plus de diamètre, ils coupent des blocs en forme de coins d'environ deux pieds de long sur un pied de large à la base; puis, après avoir façonné proprement ces blocs avec leurs couteaux, ils commencent leur construction en les inclinant graduellemement vers l'intérieur, de manière à former un dôme parfait. La porte, qu'ils découpent sur l'un des côtés avant que le dôme ne soit complètement fermé, leur fournit les matériaux néces-

saires pour le terminer. Dans cet intervalle, les femmes sont occupées à boucher toutes les jointures avec de la neige, et les petits garçons à construire des niches pour les chiens. Il ne reste plus ensuite qu'à recouvrir de peaux le banc de neige qui règne à l'intérieur de la hutte, et à poser les morceaux de glace qui tiennent lieu de fenêtres. Quand le tout est terminé, on ajoute à l'extérieur le conduit qui sert de passage, et l'on bâtit à peu de distance quelques autres cabanes plus petites, destinées à recevoir les vivres et d'autres objets. Pendant cette opération, les enfans imitaient leurs parens et s'amusaient à construire des huttes en miniature. Nous leur fournîmes l'eau dont ils avaient besoin, afin de leur épargner la peine de faire fondre de la glace, et nous emmenâmes à bord l'un d'eux qui avait été mordu par un chien. »

Pendant ces deux mois, l'air s'était adouci graduellement; quelques journées cependant avaient été plus froides que dans le mois de janvier même. Le minimum de la température en mars avait été de 40° au-dessous de zéro, le maximum de 20° au-dessus, et le terme moyen de 20° au-dessous. A la fin de ce mois, la glace commença à se dissoudre, quoique lentement, sur le côté du bâtiment exposé au sud, et la neige qui couvrait le sommet des rochers à se fondre. Des renseignemens pris auprès des naturels, il résultait qu'à l'ouest se trouvait une vaste étendue d'eau salée qui ne pouvait être que la mer polaire occidentale, et qu'à quelques lieues au sud du bâtiment il existait un passage par lequel on pouvait s'y rendre. Les Esquimaux parlaient encore d'un autre passage au nord, mais situé à une telle distance, qu'il était douteux que ce ne fût pas le détroit de Lancastre et Barrow dont ils entendaient parler. Il était de la plus haute importance pour l'expédition de vérifier ces renseignemens, et le commandant Ross fit dans ce but plusieurs voyages par terre dont nous allons donner une idée.

Dans le premier qui eut lieu du 5 au 10 avril, il se dirigea au sud-ouest, et le troisième jour il arriva sur les bords d'une vaste baie entièrement glacée, mais que la présence des phoques lui fit reconnaître comme appartenant à l'Océan. Là, son guide, lui montrant du doigt le nord-ouest et le sud-ouest, lui dit qu'entre cet espace il existait une mer non interrompue et entièrement dégagée de glaces pendant l'été, et qu'à une courte distance au-delà d'un cap élevé qui terminait la baie au nord-est, on n'apercevait aucune terre à l'ouest, mais que du sud-ouest au sud-est, il existait une étendue de terre unissant le point où il se trouvait alors avec les rivages de Repulse-Bay, sans qu'il y eût aucun passage au sud pour se rendre dans la mer à l'ouest. Des assertions de son guide que l'aspect des lieux semblait d'ailleurs confirmer, le commandant conclut

naturellement qu'il avait en ce moment sous les yeux le grand Océan polaire occidental; que la terre sur laquelle il se trouvait faisait partie du continent américain, et que, s'il existait quelque passage à l'ouest dans ces parages, c'était au nord et non au sud qu'il fallait le chercher.

Les naturels établis sur la côte à quelques milles au sud du navire dans un lieu nommé Shav-a-goke, avaient aussi parlé souvent d'un enfoncement dans les terres se dirigeant à l'ouest. Dans l'espoir que cet enfoncement pourrait être l'entrée d'un passage, le commandant Ross entreprit une seconde expédition qui démontra que ce n'était qu'une baie sans issue placée en face de celle qu'il avait reconnue précédemment à l'ouest, et que l'espace de terre qui les séparait l'une de l'autre formait cet isthme étroit qui joint la presqu'île de Boothia au continent américain.

Tout espoir de trouver un passage au sud étant ainsi détruit, il ne restait plus qu'à vérifier les renseignemens des Esquimaux en ce qui concernait la possibilité d'en rencontrer un au nord. Le commandant Ross se mit en conséquence une troisième fois en route dans cette direction, accompagné d'un des maîtres d'équipage du *Victory*, nommé Abernethy. Ils devaient prendre des guides dans un des villages d'Esquimaux élevés récemment au nord du navire. Nous nous étendrons un peu plus sur cette expédition que sur les précédentes en laissant le commandant Ross parler lui-même :

« Nous partîmes de bonne heure dans la matinée du 27 avril, et, en arrivant près des huttes, nous fûmes excessivement désappointés en n'entendant pas les cris joyeux dont les naturels avaient coutume de saluer notre approche. A ce premier étonnement succéda une surprise désagréable lorsque nous découvrîmes que les femmes et les enfans avaient tous disparu; c'était un signe de guerre, et nous fûmes bientôt convaincus du fait, en voyant tous les hommes armés de leurs couteaux. Leurs regards sombres et sauvages indiquaient de mauvaises intentions; quant à la cause de ce singulier changement, il nous était impossible même de la conjecturer.

« Le soleil leur donnait dans les yeux, et nous pouvions les voir presque sans en être vus. Ce furent les aboiemens des chiens qui leur annoncèrent notre arrivée : aussitôt l'un des naturels se précipita hors de sa hutte, brandissant un grand couteau dont ils se servent pour attaquer les ours. Les larmes inondaient sa figure vieille et ridée qu'il tournait de tous côtés comme pour chercher l'objet de sa colère. Bientôt il aperçut à quelques pas de lui le chirurgien et moi qui nous étions approchés pour nous assurer de la cause de tout ce désordre, et déjà il levait le bras pour nous frapper de son arme, lorsqu'ébloui par le soleil, il hésita

un moment; sur quoi un de ses fils lui retint le bras, ce qui nous donna le temps de nous reconnaître. Notre premier mouvement fut de nous mettre en défense, quoique nous eussions peu de chances de salut en présence d'ennemis aussi nombreux. Nous battîmes en retraite jusques vers le traîneau où j'avais laissé mon fusil; et n'osant plus le quitter, car M. Abernethy était sans armes, nous attendîmes les suites de cette affaire en nous perdant en conjectures sur l'offense que nous avions pu commettre envers les naturels depuis la veille que nous nous étions séparés en bons amis.

« Le vieux Pow-weet-yah, toujours en fureur, était en ce moment tenu en respect par ses deux fils à la fois qui lui avaient attaché les bras derrière le dos, quoiqu'il se débattît violemment. Le reste de la troupe paraissait se tenir prêt à seconder l'attaque qu'il pourrait faire contre nous. Il était clair cependant, d'après la conduite des deux jeunes gens, qu'ils étaient d'avis différens, et que tous n'étaient pas animés des mêmes sentimens hostiles, de sorte que nous pouvions encore espérer de parlementer avant d'en venir aux dernières extrémités. Ils commencèrent à parler entre eux, et se séparèrent de manière à être en mesure de nous entourer, ce qu'ils avaient déjà presque fait, lorsque, ne me souciant pas qu'ils nous coupassent le chemin du bâtiment, je signifiai à ceux qui étaient sur nos derrières de s'arrêter. Ils s'arrêtèrent en effet et prirent conseil les uns des autres; mais bientôt ils recommencèrent à nous entourer en brandissant leurs couteaux en signe de défi, suivant leur usage habituel. Ils avaient presque atteint leur but, lorsque, jugeant qu'une plus longue patience serait dangereuse, je mis mon fusil en joue; j'allais faire feu lorsque heureusement je m'aperçus qu'il suffisait de la menace seule pour les tenir en arrêt. Sans perdre de temps, ceux qui nous serraient de plus près, rompirent leurs rangs en désordre et se retirèrent vers leurs huttes, en nous laissant le passage libre.

« Ne pouvant cependant persuader à aucun d'eux de s'avancer ou de répondre à mes questions, nous étions depuis près d'une demi-heure dans cet état de perplexité et d'attente, lorsque nous fûmes tirés d'embarras par le courage ou la confiance d'une femme qui sortit d'une hutte, au moment où je mettais de nouveau mon fusil en joue, et qui, me criant de ne pas tirer, s'avança près de nous sans donner le plus léger signe de frayeur.

« Nous apprîmes bientôt d'elle la cause vraiment absurde de tout ce tumulte, qui eût pu néanmoins se terminer d'une manière fatale, surtout pour nous. Un des fils adoptifs de Pow-weet-yah, bel enfant de sept ou huit ans, que nous connaissions, avait été tué la nuit précédente par une pierre qui lui était tombée sur la tête. On nous attribua cet accident, à cause des pouvoirs surnaturels que nous étions censés posséder, et le

père, agissant d'après cette conviction, ce qui était assez naturel, avait résolu de se venger de la manière qu'on vient de voir.

« J'eus beaucoup de peine à persuader à la bonne femme que nous étions tout-à-fait innocens de la catastrophe, et que nous la ressentions vivement. Cependant elle répéta ce que nous venions de lui dire à deux hommes qui n'avaient pris aucune part à l'attaque, et qui s'approchèrent aussitôt de nous sans armes en signe de paix. Leur but était de nous engager à retourner à bord et de revenir dans trois jours, nous promettant de nous conduire alors où nous voulions aller. Mais beaucoup de raisons s'opposaient à cet arrangement : la principale était que ce malentendu étant le premier qui arrivait entre eux et nous, il était important de s'expliquer et de redevenir bons amis comme auparavant, sans aucun délai, de peur que l'occasion ne se représentât plus. Je rejetai donc la proposition et déclarai que je ne m'en retournerais pas avant que notre ancienne amitié ne fût rétablie, et m'apercevant que le parti hostile s'approchait peu à peu de nous, dans la seule intention, probablement, d'entendre notre conversation, je traçai une ligne sur la neige et leur signifiai qu'aucun d'eux n'eût à la franchir sans jeter son couteau. Après quelques pourparlers entre eux, leurs physionomies farouches commencèrent à s'éclaircir, et les couteaux furent mis de côté ; enfin, paraissant convaincus, du moins en apparence, que nous n'étions pour rien dans la mort de l'enfant, ils se montrèrent empressés à détruire la mauvaise opinion que leur conduite avait pu nous faire concevoir.

« Ils nous pressèrent néanmoins de regagner le navire, attendu, dirent-ils, qu'il leur était impossible de faire usage de leurs chiens tant que trois jours ne s'étaient pas écoulés après la mort d'un membre de leur famille. Quoique ce fût probablement un usage funéraire ou une période fixée pour le deuil, je ne me sentais pas disposé à céder sur ce point, s'il y avait moyen de surmonter la difficulté. Une perte de trois jours dans cette saison était trop importante ; j'exhibai, en conséquence, une grosse lime, et l'offris à celui d'entre eux qui voudrait m'accompagner, les assurant en même temps que, si tous refusaient, nous partirions seuls, et qu'ils perdraient ainsi la récompense promise. Là dessus eut lieu une contestation de quelques minutes, pendant laquelle j'entendis souvent répéter le mot : « Eck-she » (fâché), accompagné de mon nom. Enfin un individu nommé Poo-yet-tah, cédant aux prières de sa femme, offrit de m'accompagner, pourvu que je voulusse permettre à Il-lik-tah, beau jeune homme de seize ou dix-sept ans, de se joindre à nous.

« J'y consentis d'autant plus volontiers que deux compagnons de voyage valaient mieux qu'un seul, et ils se rendirent aussitôt dans leurs huttes pour

se préparer au voyage. Il n'y avait pas à douter que la paix ne fût parfaitement rétablie, car tous s'empressaient autour de nous et avaient repris avec leur conduite amicale et pleine de confiance cette expression de gaieté bienveillante qui leur était habituelle.

« Il était dix heures quand nous nous mîmes en route. Le bagage et les provisions furent placés sur deux traîneaux attelés chacun de six chiens, et nous glissâmes avec une grande vélocité sur la glace unie de la baie. Après que nous eûmes ainsi parcouru dix à douze milles, notre guide Poo-yet-tah arrêta son traîneau et dit qu'il allait visiter un trou à phoques qu'il connaissait à quelque distance sur la gauche. Comme je ne pouvais m'empêcher de lui soupçonner l'intention de nous quitter et de s'en retourner au village, je lui proposai de l'accompagner, ce à quoi il consentit sans hésiter. Nous marchions depuis quelque temps, lui en avant, lorsqu'il se retourna, et me frappant sur la poitrine, il me dit que j'étais « bon; » remarquant en même temps pour la première fois que j'avais laissé mon fusil en arrière, il mit sa lance dans ma main, en ajoutant que, puisqu'il était armé, il fallait que je le fusse aussi : il tira alors, pour lui servir d'arme, son long couteau qu'il tenait caché sous ses vêtemens. Arrivé au trou à phoques, il approcha son nez de la mince couche de glace qui le recouvrait, et dit que l'animal était parti depuis quelques jours. Comme il n'y avait pas de remède, nous regagnâmes nos traîneaux. »

Nos voyageurs continuèrent leur course et ne s'arrêtèrent qu'à dix heures du soir, après avoir parcouru un espace de trente milles. Les Esquimaux bâtirent en quelques instans une excellente hutte en neige, et hommes et chiens, accablés de fatigue, se livrèrent au repos. Une tempête violente qui dura toute la nuit, les empêcha de se remettre en route le jour suivant avant neuf heures du matin.

« Nous fîmes halte à cinq heures du soir afin de faire des observations de longitude. Il n'était pas surprenant que la vue de nos instrumens réveillât dans l'esprit de notre guide la croyance que nous étions des sorciers. Comme l'idée de manger est toujours celle qui prédomine dans le cerveau d'un Esquimaux, et que la chasse et la pêche sont l'unique occupation de sa vie, ses questions roulèrent naturellement sur ce sujet. Devions-nous découvrir des bœufs musqués au moyen de cette inexplicable machine de cuivre? ou était-ce pour les apercevoir sur les collines que nous regardions si attentivement à travers ces tubes et ces verres? Nous étions en effet dans les parages fréquentés par ces animaux, et il était naturel de croire que nous étions venus aussi loin et avions pris tant de peine dans ce but le plus important de tous, un dîner. Poo-yet-tah avait

encore à apprendre qu'un Européen a une suite d'opérations beaucoup plus compliquées à exécuter pour gagner son dîner. Je ne me souciais cependant en aucune façon de passer pour sorcier, et lui avouai mon ignorance complète sur tout ce qui avait rapport aux bœufs musqués. Là-dessus il parut très désappointé et me proposa de bâtir une hutte pour guetter ces animaux; mais sur mon observation que je désirais aller plus loin ce jour-là, il reprit toute sa bonne humeur, et nous nous remîmes en route.

« Ses yeux perçans découvrirent bientôt des traces de bœufs musqués sur le penchant d'une colline escarpée que nous avions devant nous. En les examinant, il s'aperçut que ces animaux étaient passés là depuis plusieurs jours; mais une inspection plus attentive lui fit bientôt trouver les traces de deux autres qu'il assura avoir été sur les lieux le soir même. Nous rejoignîmes en conséquence les traîneaux, et après avoir choisi un endroit pour y élever une hutte dont la construction fut laissée au soin d'Il-lik-tah, il prit son arc et ses flèches, conduisant en lesse deux de ses chiens attachés ensemble, et me priant de suivre avec mon fusil et mon chien favori Tap-to-ach-na.

« Lorsqu'il eut rejoint les traces, il découpla aussitôt les chiens, et à son exemple je lâchai le mien. Ils partirent à toutes jambes et furent bientôt hors de vue. L'honnête Poo-yet-tah crut que j'étais trop fatigué pour suivre la chasse avec lui, et il ralentit son pas en refusant de me laisser en arrière, quoique je l'engageasse à le faire dans la crainte que nous ne perdissions notre proie. Il répondit à cela que les chiens sauraient bien veiller à leur affaire. Nous continuâmes donc de marcher péniblement pendant deux heures sur un terrain très inégal et couvert d'une épaisse couche de neige. Voyant tout à coup que les traces des chiens ne suivaient plus celles des bœufs, mon guide en conclut qu'ils avaient atteint ces animaux et tenaient probablement l'un d'eux ou tous deux à la fois en arrêt. Au détour d'une colline, nous vîmes bientôt qu'il avait deviné juste; la vue d'un superbe bœuf aux prises avec les trois chiens nous fit oublier à l'instant notre fatigue, et nous courûmes en toute hâte au secours de ces derniers.

« Poo-yet-tah arriva le premier, et était sur le point de décocher sa seconde flèche lorsque je le rejoignis. Elle atteignit le bœuf sur une côte et tomba sans même détourner l'attention de l'animal des chiens qui aboyaient et tournaient autour de lui, le saisissant par les jambes quand il cherchait à s'échapper, et battant en retraite quand il se précipitait sur eux. Il était facile de voir que les armes de mon compagnon étaient insuffisantes pour ce combat, ou du moins que la victoire nous coûterait quel-

ques heures, car il continuait de tirer sans produire d'effet apparent, trouvant avec peine l'instant propice, et perdant un temps considérable à ramasser ses flèches. Je ne fus pas fâché de trouver cette occasion de lui montrer la supériorité de nos armes, et j'envoyai deux balles au bœuf à la distance d'environ trente pas; il tomba sur le coup, mais se relevant aussitôt, il se précipita brusquement sur mon compagnon et moi qui étions l'un à côté de l'autre. Nous évitâmes le danger en nous retirant derrière un rocher qui se trouvait heureusement près de nous; l'animal, lancé de toute sa force, vint frapper si violemment la pierre de sa tête, qu'il tomba avec un fracas qui ébranla le sol à quelque distance. Mon guide s'élança aussitôt sur lui pour le percer de son couteau, mais ayant manqué son coup, il chercha un refuge derrière les chiens qui étaient revenus à l'attaque. Le bœuf saignait avec une telle abondance, que les longs poils de son cou et de ses flancs étaient inondés de sang; mais sa force et sa rage ne paraissaient nullement affaiblies, et il continuait d'avancer et de donner des coups de tête avec la même férocité qu'auparavant.

Dans cette intervalle, j'avais rechargé mon fusil à l'abri du rocher, et je m'avançais pour faire feu, lorsque l'animal fondit sur moi comme la première fois, à la grande frayeur de Poo-yet-tah qui me cria de me cacher de nouveau. Mais j'avais assez de temps pour viser de sang-froid. J'attendis l'animal à dix pas, et tirai mes deux coups, qui le firent tomber immédiatement. En voyant la chute de l'ennemi, mon compagnon se mit à pousser des cris de joie et à sauter; en s'approchant, il le trouva mort; une balle lui avait traversé le cœur, et l'autre avait fracassé l'épaule. Poo-yet-tah restait confondu de l'effet des armes à feu; il examina avec soin les trous qu'avaient faits les balles, et me fit remarquer que quelques-unes avaient percé l'animal de part en part; mais ce fut l'état où se trouvait l'épaule, qui le frappa davantage, et je n'oublierai jamais l'expression d'horreur et d'étonnement avec laquelle il me dit en me regardant en face : « Now-ek-poke, » elle est brisée.

« Nous n'avions rien pris depuis dix-huit heures, et je m'attendais naturellement à ce que mon compagnon commençât par dîner aux dépens du bœuf : mais je lui faisais injure; sa prudence l'emportait sur son appétit. Il se contenta de mêler un peu de sang chaud avec de la neige, de manière à faire fondre de cette dernière, ce qu'il lui fallait pour apaiser sa soif, et se mit à écorcher l'animal, sachant très bien que s'il différait cette opération, le froid la rendrait impossible, en gelant le mort, et le convertissant en une masse solide. Par la même raison, il partagea le cadavre en quatre portions, puis il en fit autant de la panse et des intestins, après en avoir retiré ce qu'ils contenaient. Les matières analogues qui se trou-

vent dans l'estomac des rennes passent parmi les Esquimaux pour une grande friandise, et quelque dégoût que puisse inspirer un plat de végétaux préparé de cette manière, il faut convenir qu'il forme un correctif salutaire à la nourriture animale grossière dont ces hommes font usage; il leur est en effet à peu près impossible de se procurer autrement des végétaux mangeables. Ne pouvant emporter notre proie, nous fûmes obligés de construire une hutte de neige pour la mettre à l'abri, et après avoir fait quelques marques, afin de reconnaître l'endroit, nous partîmes pour rejoindre nos compagnons. Pendant la route, nous aperçûmes un autre bœuf à un quart de mille de distance sur le bord d'un précipice, mais nous étions trop fatigués pour songer à lui donner la chasse. Mon guide m'assura que cela n'était pas nécessaire, que l'animal resterait là quelque temps, et que nous l'y retrouverions le lendemain.

« Nous arrivâmes à la hutte à cinq heures du matin, accablés de fatigue et mourans de faim. Nous avions apporté quelques morceaux de bœuf, et nous les trouvâmes excellens; la chair n'avait aucune odeur de musc, ce qui était sans doute un effet de la saison.

« A peine avions-nous dormi quatre ou cinq heures, que nous fûmes éveillés par les cris de Poo-yet-tah et les aboiemens des chiens au dehors. Ayant demandé au jeune Esquimaux qui était resté avec moi ce que cela signifiait, il me répondit que notre guide s'était glissé en silence hors de la hutte, environ une heure auparavant, et s'était mis en quête du bœuf que nous avions aperçu la veille. Poo-yet-tah rentra peu après, et nous dit qu'il avait trouvé l'animal paissant sur le sommet de la colline, qu'il s'était approché de lui par le seul endroit accessible, en se tenant au milieu de ses chiens, et qu'il avait exécuté cette manœuvre avec tant de célérité, que l'animal n'avait trouvé d'autre moyen pour s'échapper que de s'élancer dans le précipice. Nous nous rendîmes sur le lieu, et nous trouvâmes le cadavre à la place indiquée. Une chute de trente pieds de haut sur un bloc irrégulier de granit l'avait considérablement mutilé; mais pour ce que nous en voulions faire, il était aussi bon que s'il eût été entier. Nous le dépeçâmes comme l'autre et en transportâmes la chair dans notre hutte, ce qui nous occupa tout le reste du jour. »

Le lendemain une tempête furieuse retint nos voyageurs dans leur étroite prison de neige pendant toute la journée. Le vent hurlait au dehors et couvrait souvent de ses sifflemens aigus la conversation, qui allégeait pour eux le poids des heures. Dans cette circonstance, le commandant Ross eut un exemple frappant de la voracité monstrueuse des Esquimaux.

« Le babil de nos amis ne les empêcha cependant pas de se servir de

leurs mâchoires dans un but bien différent. Ils passèrent toute la journée à découper la chair du bœuf en longues lanières qu'ils introduisaient dans leurs bouches le plus avant possible; puis, les coupant avec leurs couteaux à la hauteur de leur nez, ils les engloutissaient comme l'eussent fait des chiens affamés. A force de se passer de ces tranches l'un à l'autre, ils parvinrent à dévorer toute la chair qui recouvrait le cou, l'épine du dos et les flancs d'une des moitiés du bœuf; cependant de temps en temps ils s'arrêtaient, et étendus sur le dos, ils se plaignaient de ne pouvoir plus manger; puis, retournant à la charge avec le couteau d'une main et le morceau inachevé de l'autre, ils recommençaient avec autant d'énergie qu'auparavant, aussitôt qu'ils se sentaient capables d'avaler une nouvelle bouchée. Dégoûtantes brutes! L'hyène se serait contentée de remplir son ventre et se serait livrée au sommeil; mais il n'y avait que l'impossibilité absolue de faire parvenir les morceaux au-delà de l'entrée de leur gosier, qui pût mettre un terme à la voracité de ces êtres censés humains et raisonnables.

« Au moment même où ils paraissaient incapables de manger davantage, notre soupe fut prête; je leur offris de la partager avec nous. Poo-yet-tah en prit deux ou trois cuillerées, et avoua qu'il lui était impossible d'en avaler plus. Je tâtai son estomac avec la main, et je fus réellement étonné de l'énorme distension qu'il avait subie, distension que, sans cet examen, j'aurais cru une créature humaine incapable de supporter. En effet, si je n'avais pas connu leurs habitudes, j'aurais été persuadé que la mort seule pouvait être la conséquence d'une pareille gloutonnerie. »

Le 4 mai, le commandant Ross et son compagnon de voyage étaient de retour à bord du *Victory*. Ils s'étaient assurés que le passage au nord dont parlaient les naturels n'existait pas, du moins sur le point qu'ils avaient visité dans cette excursion. Il restait encore à examiner les rivages de cette baie, sur les bords de laquelle le commandant était arrivé lors de son premier voyage, et qu'il avait reconnu d'une manière positive appartenir à la mer polaire occidentale. Il partit, en conséquence, le 17 mai, accompagné de quelques hommes de l'équipage et muni de vivres pour trois semaines. Arrivé sur les bords de la baie, et après en avoir suivi le rivage septentrional pendant quelque temps, il reconnut qu'elle s'élargissait considérablement, et que cette route le conduirait insensiblement dans la direction du nord. Il passa alors sur l'autre bord de la baie et le suivit également pendant plusieurs jours. Le 29 mai, il se trouvait par les 69°, 46', 19" lat. nord et les 98°, 32', 49" long. ouest.

« La certitude où nous étions alors d'avoir doublé la pointe la plus

boréale de cette partie du continent américain, et que la côte se dirigeait à l'ouest, nous causa la plus vive satisfaction. La vaste étendue de mer libre de toutes terres que nous découvrions depuis le cap Félix, nous confirmait dans l'espoir de pouvoir relever entièrement, pendant la saison suivante, la côte boréale de l'Amérique. Désirant acquérir la certitude la plus complète que je n'étais pas induit en erreur par quelque vaste enfoncement des terres, je consacrai le reste du jour à examiner les lieux le plus minutieusement qu'il me fut possible. On comprendra sans peine combien il me coûtait de revenir sur mes pas avant d'avoir atteint le but principal de l'expédition, qui était en quelque sorte à notre portée; mais il faut s'être trouvé en pareilles circonstances pour comprendre toute l'intensité de ce regret. Notre éloignement du cap Turnagain n'était pas plus grand que l'espace que nous avions parcouru depuis le navire. Avec quelques jours de plus à notre disposition, nous retournions triomphans à bord et rapportions en Angleterre un résultat vraiment digne de nos longs et pénibles travaux.

« Mais ces jours, nous ne les avions pas; ce n'était pas le temps qui nous manquait, mais bien les moyens d'existence. Nous n'avions pris avec nous que pour vingt et un jour de vivres, et plus de la moitié était déjà consommée; il nous avait fallu treize jours pour atteindre le point où nous nous trouvions, et nous n'y aurions même pas réussi sans les retranchemens que nous avions faits sur nos rations; car nous n'avions compté que sur onze jours de marche en avant. Force était donc de se soumettre, et quoi qu'il m'en coutât de prendre une pareille résolution, je me déterminai à retourner sur nos pas. Nous estimions notre éloignement du navire à deux cents milles par le plus court chemin, et il nous restait tout au plus pour dix jours de vivres.

« Après avoir déployé notre pavillon et pris possession avec les cérémonies d'usage de tout l'espace que nous avions en vue, nous élevâmes un monticule de pierres haut de six pieds dans lequel nous plaçâmes une boîte contenant un exposé succinct des travaux de l'expédition depuis son départ d'Angleterre. L'usage l'exigeait ainsi, et nous devions nous y conformer, quoique nous n'eussions pas le plus léger espoir que cette courte relation tombât jamais entre des mains européennes, quand même elle eût pu échapper à celles des Esquimaux. Combien n'eussions-nous pas été encouragés à ce travail, si nous eussions su qu'en ce moment nous passions pour des hommes perdus, et que notre ancien et fidèle ami le capitaine Back était sur le point de partir à notre recherche pour nous rendre à la société et à nos familles! Et s'il n'est pas impossible que dans le cours de son exploration actuelle depuis le cap Turnagain à l'est,

il parvienne au lieu où nous nous sommes arrêtés, nous lui envions presque le bonheur qu'il éprouvera, car nous savons avec quels transports le voyageur errant dans ces solitudes rencontre tout à coup des traces de ses amis et du sol natal. Nous nous réjouirions en même temps d'apprendre qu'il a réussi dans l'entreprise où nous avons échoué, et peut-être autant que si nos pénibles efforts eussent été couronnés de succès (1). »

Le 13 juin, le commandant Ross était de retour à bord du *Victory*. Il y avait, à cette époque, un an passé que l'expédition avait quitté l'Angleterre, et rien n'annonçait qu'elle pût de si tôt reprendre le cours de ses travaux, quoique l'été fût sur le point de commencer. Le froid était de quelques degrés plus vif que les expéditions antérieures ne l'avaient trouvé à pareille époque et à de plus hautes latitudes. La surface extérieure de la neige commençait cependant à se fondre; mais la glace conservait encore sept ou huit pieds d'épaisseur sur les lacs et dans les rivières. Un petit nombre de plantes étalaient leur pâle verdure dans les endroits où le sol était à nu. De petites troupes de daims et de rennes, venant du sud et se dirigeant au nord, passaient de temps en temps à quelque distance du navire, suivies de loups affamés qui les accompagnaient dans leur migration pour vivre à leurs dépens. Les Esquimaux s'étaient dispersés dans toutes les directions le long des rivières et des lacs pour faire la pêche des saumons qui y fourmillent à cette époque en quantités incroyables. Les rapports de l'expédition avec eux devenaient de plus en plus rares. Le capitaine Ross résolut, dans les premiers jours de juillet, d'aller les trouver pour leur acheter une partie de leur pêche, et le récit de cette excursion va nous fournir une nouvelle preuve de la voracité de cette nation, non moins frappante que celle déjà citée plus haut.

« Au détour d'un de ces monticules alluvionnaires que j'ai déjà décrits, nous découvrîmes la rivière et les huttes des Esquimaux situées à environ un mille du bord opposé. Sur l'invitation de notre guide, nous tirâmes un coup de fusil auquel ils répondirent par une acclamation générale. Laissant le traîneau en arrière, j'arrivai bientôt au village, où je fus reçu à bras ouverts par notre ancien ami Ikmalik. Il nous apprit que la saison de la pêche dans les rivières était arrivée à sa fin, et qu'ils allaient partir pour les lacs, mais qu'ils resteraient un jour de plus si nous voulions demeurer avec eux. Notre traîneau arriva au même instant, nous dressâmes notre

(1) On sait que le capitaine Back, dont il est ici question, s'est généreusement dévoué à aller par terre à la recherche du *Victory*, en traversant le continent américain depuis Quebec jusqu'au cap Turnagain, et qu'il n'est pas encore de retour après deux ans d'absence.

tente, et nos amis commencèrent à relever les leurs qu'ils avaient déjà abattues. Ils formaient quatre familles. Nous leur causâmes le plus vif plaisir en déployant le pavillon au-dessus de la tente d'Ikmalik, au lieu de le placer sur la nôtre. Ils nous offrirent alors deux beaux saumons que nous nous mîmes à préparer dans notre cuisine portative, opération qui excita au plus haut degré leur attention; la promptitude avec laquelle nous fîmes bouillir un de ses poissons, et frire l'autre, parut surtout les surprendre.

« Ils nous proposèrent de dîner avec nous, ce que nous acceptâmes naturellement, quoique assez embarrassés de savoir comment, avec notre appareil, nous préparerions à dîner à tant de monde. Nous invitâmes néanmoins les douze Esquimaux présens à entrer dans notre tente où nous étions déjà cinq, et qui se trouva ainsi complètement remplie. Nous fûmes bientôt tirés d'embarras au sujet de la cuisine, en voyant que nos hôtes préféraient le poisson cru. Nos deux dîners marchèrent donc de front, mais pour le temps seulement, et non pour la quantité; car tandis qu'à cinq Anglais que nous étions, nous fûmes rassasiés avec un saumon et demi, ces animaux voraces en mangèrent chacun deux. D'après cette consommation, il n'est pas étonnant que tout leur temps se passe à se procurer de la nourriture. Chacun d'eux avait englouti quatorze livres de saumon cru, et ce n'était probablement après tout qu'un goûter ou repas supplémentaire fait dans l'intention de nous tenir compagnie. Il ne faut pas s'étonner non plus qu'ils souffrent fréquemment de la famine; s'ils mettaient plus d'économie dans l'emploi de leurs vivres et songeaient un peu au lendemain, la même étendue de terrain nourrirait deux fois autant d'individus qu'elle le fait, sans que ces individus fussent exposés à la disette. L'ours blanc lui-même passerait pour un animal d'appétit modéré, en comparaison de ces hommes, et je suis persuadé que s'ils avaient toujours de la nourriture à leur disposition, ils surpasseraient en voracité un glouton et un boa réunis.

« Cette énorme faculté de digestion ne peut être que le résultat d'une longue habitude; mais malheureusement une fois qu'elle est prise, la souffrance, la faiblesse et même la mort sont la conséquence d'un régime plus modéré; c'est ce qui est suffisamment prouvé par les appétits des bateliers canadiens. L'Esquimaux est un animal de proie qui ne connaît d'autre satisfaction que celle de manger; dépourvu de principes et de raison, il dévore, tant que cela lui est possible, tout ce qu'il peut se procurer, comme le tigre et le vautour. Le Canadien, à demi sauvage, mange de même tout ce qui lui tombe sous la main; mais il n'y gagne rien en force et en pouvoir de supporter la fatigue, et quand il a contracté cette

habitude, il devient incapable de soutenir des privations passagères, et même en persévérant dans une diète plus raisonnable, de replacer son estomac et sa constitution dans un état plus naturel. D'un autre côté, avec les six livres de viande ou les huit livres de poisson qui forment sa ration journalière, il n'est pas plus à même de résister aux fatigues de son état, qu'un Anglais placé dans une situation analogue, et qui est amplement nourri avec une livre des mêmes alimens.

« Quoi qu'il en soit, nous ne fûmes pas peu divertis pendant le dîner par les usages de table à la mode dans le pays. Après avoir enlevé la tête et l'épine dorsale de deux poissons, un des convives les passait à Ikmalik et à Tulluahiu, qui les divisaient longitudinalement en deux parties égales; chaque partie était ensuite partagée de même en deux autres; puis ils roulaient les morceaux de manière à former de chacun d'eux une espèce de cylindre de deux pouces de diamètre, qu'ils enfonçaient dans leur bouche aussi avant que possible, et qu'ils coupaient avec leurs couteaux au raz des lèvres, non sans mettre leur nez en danger; après quoi ils passaient le surplus à leurs voisins. Ils continuèrent de la sorte jusqu'à ce que toute la provision de poisson fût consommée. L'un d'eux se mit ensuite à en manger les restes, qu'il trempait dans une de nos assiettes où se trouvait, par hasard, un peu de jus de limon, en faisant des grimaces qui réjouirent infiniment toute la compagnie. L'homme est un animal rieur, ainsi qu'on l'a dit quelque part, même quand il s'abaisse jusqu'à ses inférieurs les animaux à quatre pattes. »

Dans le cours de cette excursion, dont le but était, ainsi qu'on l'a vu plus haut, de se procurer un supplément de vivres, le capitaine Ross acheta des naturels deux cent soixante saumons, pesant l'un dans l'autre cinq livres, surcroît de provisions précieux pour l'équipage, qui commençait à ressentir les premières atteintes du scorbut. A cette époque de l'année, les saumons remontent les rivières, pour y déposer leur frai, en légions si serrées, que les Esquimaux n'emploient, pour les prendre, que des lances terminées par deux pointes divergentes, qu'ils lancent au hasard au milieu de la foule, sans jamais manquer de faire quelque capture.

Le mois de juillet n'amena aucun changement dans la situation de l'expédition. La glace s'était insensiblement fondue autour du *Victory*, assez du moins pour permettre de réparer ses avaries, le peindre à neuf et le mettre en état de prendre la mer au premier moment favorable; mais rien n'annonçait que ce moment, si impatiemment attendu, arrivât bientôt. Dans la baie et au dehors, la mer n'était qu'un champ solide de glace, immobile comme au milieu de l'hiver. La température, brûlante aujour-

d'hui, était glaciale le lendemain, et le thermomètre tombait de dix, quinze et vingt-cinq degrés dans le court espace de quelques heures. Dans les premiers jours du mois d'août, la glace commença à s'ébranler avec d'horribles craquemens; une forte brise du nord la mit en mouvement à l'est, mais elle se rétablit promptement dans son premier état. Tout le mois d'août et une partie de celui de septembre se passèrent dans ces alternatives subites d'espoir et de désappointement amer; enfin, le 17 septembre, après des efforts cent fois répétés, *le Victory* se trouva hors de la baie où il était emprisonné depuis onze mois et demi, et sous voiles.

« Sous voiles! s'écrie le capitaine Ross. Nous pouvions à peine le croire, et nous rendre compte des sensations que nous éprouvions. Sentir que le navire, qui bondit sous nos pieds, qui obéit au plus léger mouvement de notre main, qui semble ne se mouvoir qu'à notre volonté, est un être ayant vie, obéissant à nos moindres désirs, et non pas un corps inerte, jouet des vents et des lames, c'est là une de ces choses qu'un marin seul peut comprendre. Qui devait l'éprouver plus que nous, après avoir vu cet être qui nous portait comme en triomphe sur l'océan, immobile pendant une année entière comme les glaces et les rochers qui l'entouraient, impuissant, sourd à nos désirs, mort en un mot? Il semblait maintenant revenu à la vie, il nous obéissait de nouveau, il exécutait toutes nos volontés, et outre cela, nous aussi, nous étions libres. Tels furent les premiers sentimens qui éclatèrent en nous en recouvrant notre liberté, mais nous ne fûmes pas long-temps sans éprouver que cette liberté ne devait, pas plus que cette autre si ardemment poursuivie de nos jours, nous apporter le bonheur. »

Dix jours après, en effet, *le Victory* se trouvait à trois milles de l'endroit qu'il venait de quitter, étreint de toutes parts par la glace qui s'était refermée sur lui. L'hiver recommençait dans toute son horreur, et avec lui la perspective d'une seconde année de captivité, sans la même énergie morale pour la supporter. Il était à craindre que l'ennui, le découragement, l'affaissement de tous les ressorts de l'ame, produits par l'éternelle monotonie d'une scène toujours la même, ne s'emparassent des esprits de l'équipage. Les anciennes dispositions contre le froid furent reprises, et tout rentra dans le même ordre qu'auparavant. Cet hiver fut sensiblement plus froid que le premier, et la température moyenne de chaque mois fut constamment de quelques degrés plus bas que celle des époques correspondantes de l'année antérieure. Pour comble d'infortune, les Esquimaux, qui jetaient quelque variété dans l'existence uniforme et accablante de nos prisonniers, ne se montrèrent pas pendant près de sept mois. Ne voyant plus le navire à son ancienne place, ils s'étaient imaginés qu'il était parti

pour faire le tour de la presqu'île de Boothia, et s'étaient transportés, pour la plupart, sur les bords de la mer de l'ouest, dans l'espoir de l'y voir bientôt paraître. Ils ne revinrent qu'au mois d'avril 1831, et les anciennes relations d'amitié entre eux et l'expédition reprirent leurs cours, quoique un peu moins fréquentes et privées surtout de ce charme de la nouveauté qu'elles avaient eu dans l'origine. Les mois de mai, juin, juillet et août s'écoulèrent sans autres événemens remarquables que quelques excursions dans l'intérieur, dont une seule mérite d'être mentionnée ici, ayant eu pour but la solution d'un des plus importans problèmes qui aient jamais occupé les physiciens, la détermination du pôle magnétique. Les expéditions précédentes s'étaient activement occupées de ce problême, et Parry, dans son premier voyage, avait approché plus près de la vérité que ses prédécesseurs. Le commandant Ross, dans l'excursion dont nous parlons, se convainquit, par une suite d'expériences qui ne sont pas de nature à être rapportées ici, qu'il était enfin arrivé sur le lieu même où la nature a placé le centre de cette force mystérieuse qui joue un si grand rôle sur notre globe. La latitude de ce lieu est 70° 5' 17" N. et sa longitude 96° 46' 45" O. Ceux de nos lecteurs que cette question intéresse, trouveront sur ce sujet tous les détails désirables dans un mémoire présenté à la Société royale de Londres par le capitaine Ross, et inséré dans les *Transactions* de cette société pour l'année 1834.

Quant à l'état moral de l'expédition, quoiqu'il soit facile à nos lecteurs de s'en faire une idée, ils ne liront probablement pas sans intérêt le tableau énergique qu'en trace, en différens endroits de cette partie de sa relation, le capitaine Ross.

« Est-il rien qui puisse peindre d'une manière plus frappante notre privation absolue de tout ce qui intéresse les hommes, que d'avouer que nous trouvions du soulagement contre nos propres pensées et celles que nous échangions dans la société les uns des autres, contre cette éternelle et fatigante répétition d'observations thermométriques, de vents, de marées, de glaces, de gréement et de repas, dans la conversation de ces Esquimaux, dégoûtans de graisse et de gloutonnerie, dont nous comprenions à peine le langage, et dont les idées cependant avaient à peine besoin d'un langage quelconque pour se faire comprendre? Et si je n'ai pas parlé jusqu'à présent de ces tourmens moraux, si je les ai passés sous silence, qu'on ne suppose pas que nous ne les avons pas éprouvés dans toute leur étendue. Nous souffrions du froid, nous souffrions de la faim, nous souffrions du travail; et quoique nous ne soyons pas morts et que nous n'ayons pas perdu quelques-uns de nos membres, ainsi qu'il est arrivé à d'autres avant nous dans ces régions, nous avions en partage, comme le reste des hommes,

ces milles petites douleurs, qui n'en sont pas moins un lourd fardeau tant qu'elles se font sentir, bien qu'elles ne soient pas d'un grand poids dans la somme totale de l'existence, et à plus forte raison dans une entreprise du genre de la nôtre. Une surtout surpassait toutes les autres, et celle-là ne nous quittait jamais. Nous étions fatigués faute d'occupation, faute de variété, faute d'excitations morales, faute de pensées, et pourquoi ne l'avouerai-je pas? faute de société. Aujourd'hui était semblable à hier, et demain devait ressembler à aujourd'hui. Est-il donc étonnant que les visites des sauvages fussent bien venues? et rien peut-il montrer plus fortement la nature de nos jouissances, que d'ajouter qu'elles nous transportaient de plaisir, comme eût pu le faire la société la plus choisie de Londres? »

Plus loin: « Je crains que cette maigre relation ne porte trop souvent les marques de la monotonie de notre existence; mais que peut faire l'écrivain de plus que le navigateur? Non-seulement les incidens étaient en petit nombre, mais encore sans variété, et n'avaient rien qui pût les différencier entre eux ou attirer l'attention et exciter la pensée. L'uniformité de toutes choses pesait sur l'ame, et si quelque événement la tirait de son état de torpeur, ce n'était que la répétition fatigante de ce qui était déjà arrivé cent fois. Jamais, même dans l'origine où tout était nouveau, rien ne nous avait offert beaucoup d'intérêt; à plus forte raison en était-il ainsi en ce moment que nous venions d'être enchaînés si long-temps sur un même point. Sans rien à contempler, sans rien capable d'alimenter la réflexion, quelle imagination eût pu trouver, à moins de se lancer dans les fictions du roman, de quoi faire une relation intéressante? A terre, nul objet qui méritât d'être décrit, n'attirait les regards; les collines étaient sans effets pittoresques, les rochers n'en présentaient guère davantage, et les lacs, ainsi que les rivières, étaient sans beautés. De végétation, à peine y en avait-il, et d'arbres, pas un seul. D'ailleurs, quand bien même la scène eût possédé quelque beauté, celle-ci eût été enfouie et étouffée sous le fardeau éternel, accablant et désolé de la glace et de la neige. Sur mer, il n'y avait point de variété, car tout était glace pendant la presque totalité de l'année, et alors il n'existait nulle différence entre la terre et l'eau. Rarement trouvions-nous dans le ciel de quoi nous dédommager de ce qui manquait sur la terre; tout ce qui eût pu prêter au pittoresque, était revêtu des caractères de l'hiver. Quant au côté moral, qu'était-ce, sinon les rares apparitions de misérables créatures qui n'avaient rien qui pût nous intéresser long-temps, et dont les idées étaient épuisées presque dès la première entrevue? Quel écrivain, réduit à de si tristes matériaux, pourrait espérer de produire un livre digne d'intéresser et de plaire? . . .

« Existe-t-il quelqu'un qui aime le spectacle de la neige et de la glace? Pour mon propre compte, j'avoue que j'en ai souvent douté ; à présent je me prononce hardiment pour la négative. Il est possible que la pensée de la glace fasse naître d'agréables sensations pendant une journée brûlante de la canicule; la vue d'un glacier de la Suisse, à la même époque, est « rafraîchissante, » je n'en doute pas; j'accorderai encore que l'aspect des sommets glacés des Alpes est éminemment pittoresque, surtout quand le soleil à son lever ou à son coucher les colore de mille teintes brillantes. Mais à tout cela je connais une compensation : la neige gâte tous les paysages, en confondant les distances, en altérant les proportions, et surtout en détruisant toute l'harmonie des couleurs; elle nous donne en un mot un tableau grossièrement marqueté de blanc et de noir, au lieu de ces douces gradations et combinaisons de couleurs dont la nature revêt, pendant l'été, même les paysages les plus insignifians ou les plus âpres.

« Telles sont les objections qu'un seul jour d'expérience suffit pour suggérer contre les effets de la neige dans un paysage; que sera-ce donc lorsque, pendant plus de la moitié de l'année, le ciel au-dessus de notre tête est chargé de neige, le vent un vent de neige, la brume une brume de neige; que l'haleine se convertit en neige; que la neige s'attache aux cheveux, aux vêtemens, aux cils des paupières; que nous la retrouvons partout, dans notre appartement, dans nos lits, dans nos plats; qu'au lieu de ruisseau pour étancher notre soif, nous n'avons qu'un chaudron de neige suspendu sur une lampe remplie d'huile fétide; que tout en un mot est neige, et que le tombeau qui nous attend est un tombeau de neige? Ne voilà-t-il pas assez de neige pour contenter l'admiration la plus insatiable? Qui plus que moi a admiré les glaciers du nord, qui a plus aimé à contempler les montagnes de glace, lorsque, poussées par les vents et les marées du pôle, elles flottent dans l'océan, poursuivant leur route dans le calme et dans les orages, brillant de couleurs splendides, imposantes et souvent capricieuses dans leurs formes gigantesques? Et lorsque les tempêtes bouleversaient l'océan chargé de ces mases mouvantes qui s'entrechoquaient et se brisaient avec le fracas du tonnerre, n'ai-je pas senti comme un autre tout le sublime de cette scène, et que la nature ne pouvait aller plus loin? Il y avait là beauté, horreur, danger, tout ce qui peut remuer l'ame; celle d'un poète se fût élevée aux dernières limites de l'en-s thousiasme. Mais avoir vu de la glace et de la neige, les avoir senties san fin, sans interruption pendant tous les mois de l'année; que dis-je? pendant tous les mois de quatre mortelles années, voilà ce qui a fait pour moi de la vue de ces deux objets un tourment qui pèse encore sur ma pensée, comme si le souvenir devait en être éternel. »

Ce passage nous dispensera d'insister sur le sentiment voisin du désespoir qu'éprouvèrent l'équipage du *Victory* et son chef, lorsqu'au mois de septembre, ils se virent condamnés à passer un troisième hiver dans ces affreuses régions. Vers la fin du mois d'août, les glaces s'étaient mises en mouvement comme l'année précédente à pareille époque. Le navire, libre une seconde fois, sortit de la baie où il était emprisonné, non sans peine, et seulement pour gagner un point éloigné de quelques milles où il se vit enchaîné de nouveau dans les premiers jours d'octobre. Aucune expédition dans les régions arctiques n'a souffert, à notre connaissance, une série aussi acharnée de contre-temps que celle-ci. Parry, lors de son hivernage à l'île Melville, située à quatre degrés plus au nord, n'en avait pas éprouvé de pareils; dans son second voyage, il avait hiverné deux ans de suite, mais cet hivernage avait été en très grande partie volontaire, et il n'avait éprouvé que les difficultés ordinaires pour se dégager des glaces. Le problème de la différence de température entre les diverses années n'est nulle part plus inexplicable que dans les régions polaires. L'année 1829 avait été très douce, comme nous l'avons vu, et avait été précédée de plusieurs autres semblables. Le capitaine Ross se présenta donc dans ces parages au moment où il était naturel que des saisons plus rigoureuses succédassent à celles qui venaient de s'écouler. Il est probable qu'il eût évité une grande partie de ses malheurs, si son voyage avait eu lieu quelques années plus tôt. Le mois de septembre de l'année 1831, dont il s'agit en ce moment, présenta une différence frappante de température avec le mois correspondant des deux années précédentes : il fut de six et de quatre degrés plus froid qu'en 1829 et qu'en 1830.

Il ne fallait plus espérer que la glace permît jamais au navire de sortir de ce lieu fatal; deux hivernages consécutifs, pendant lesquels il avait été pressé violemment dans tous les sens, l'avaient d'ailleurs fatigué; il faisait eau d'une manière assez inquiétante. La résolution fut donc prise de l'abandonner au retour du printemps, et de gagner en canot et en traîneau le lieu où était encore la plus grande partie des provisions du *Fury*. La distance à parcourir était d'environ soixante lieues. Les préparatifs de départ commencèrent aussitôt que la température fut devenue supportable. Les mois d'avril et mai 1832 furent employés à transporter sur le chemin que devait prendre l'expédition les provisions dont elle aurait besoin. Tous les objets qui n'étaient pas d'une utilité indispensable, ou que leur volume ne permettait pas d'emporter, tels qu'une partie des chronomètres et autres instrumens astronomiques, les mâts, le gréement, la poudre, furent placés en lieu de sûreté, afin de les retrouver, si jamais on

était obligé de revenir au bâtiment. Le 28 mai, tout se trouva prêt, et le départ fut fixé au lendemain.

« *29 mai.* — Nous avions maintenant déposé à terre en un lieu sûr tout ce qui pouvait nous servir en cas de retour, ou être utile aux naturels, si nous ne revenions pas. Le pavillon fut hissé et cloué au mât; nous bûmes ensuite pour la dernière fois à notre pauvre navire, et sur le soir, après que tout l'équipage l'eut quitté, je fis mes adieux au *Victory*, qui méritait un meilleur sort. C'était le premier bâtiment que j'eusse jamais été obligé d'abandonner, quoique j'eusse servi sur trente-six, pendant un espace de quarante-deux années. C'était comme un adieu éternel à un vieil ami, et je ne passai pas la pointe qui allait le cacher à mes yeux sans m'arrêter pour prendre une esquisse de ces tristes déserts, rendus plus tristes encore par l'abandon de ce bâtiment, si long-temps notre asile, et maintenant solitaire et immobile dans les glaces, jusqu'à ce que le temps exerçât sur lui ses ravages accoutumés. »

Le voyage fut plus pénible que toutes les excursions entreprises précédemment par l'expédition. Il fallait tirer plusieurs traîneaux pesamment chargés sur une surface de glace hérissée d'aspérités et de monticules, s'arrêter fréquemment, et revenir sur ses pas chercher les objets laissés en arrière; enfin, après la fatigue du jour, passer la nuit sans abri suffisant contre le froid. Aussi nos voyageurs n'atteignirent-ils leur destination que le 30 juin, après un mois de route. Les provisions du *Fury* étaient à peu près dans le même état qu'ils les avaient laissées; les animaux sauvages, dans leurs fréquentes visites, n'étaient parvenus qu'à ouvrir quelques caisses de chandelles et à en dévorer le contenu; tout le reste était en bon état. La tente seule, qui était pourrie, avait été emportée en lambeaux par le vent.

Le premier soin auquel on se livra fut de la remplacer par une maison en bois recouverte en toile à voile et ayant trente-un pieds de long sur seize de large. Les charpentiers se mirent immédiatement à l'ouvrage, et l'eurent terminée dès le lendemain; elle fut divisée en deux pièces, l'une pour l'équipage, l'autre pour les officiers: celle-ci contenait quatre cabines. Une tente à part fut dressée provisoirement pour la cuisine et on y déposa les provisions. Il existait aussi plusieurs canots qui avaient appartenu jadis au *Fury*; mais la mer, dans une de ses irruptions, les avait emportés, puis rejetés sur le rivage à quelque distance au nord. On fut les chercher, et on s'occupa activement de les remettre en bon état. Ces divers travaux remplirent tout le mois de juillet. Dans cet intervalle, la température fut variable comme de coutume; la neige et la pluie tom-

baient tour à tour; à terre, la première se fondait insensiblement, et des torrens pittoresques se précipitaient des ravins et des falaises de la côte dans la mer; mais celle-ci, aussi loin que la vue pût s'étendre, n'offrait qu'une masse solide de glace sans aucune apparence d'eau nulle part. Dans les premiers jours d'août, cependant, la glace se brisa subitement près du rivage, laissant assez d'espace aux canots pour pouvoir naviguer. Tout était préparé pour profiter du premier instant favorable, et l'on s'embarqua sans retard. Entre le lieu où le *Fury* avait fait naufrage, et le détroit de Lancastre et Barrow, il n'existe qu'une faible distance d'environ vingt lieues, et cependant l'équipage du *Victory* mit un mois à la franchir. Outre les dangers ordinaires dont nous avons trop souvent entretenu nos lecteurs pour y revenir ici, il eut à en courir d'une nouvelle espèce. Forcé à chaque instant, par les glaçons, de descendre à terre et d'y hâler les canots, il lui arriva souvent de n'avoir pour lieu de refuge qu'une grève étroite dominée par des falaises à pic de quatre à cinq cents pieds de haut, d'où se précipitaient des fragmens de rochers détachés de la terre par la fonte des neiges qui avait ramolli le sol. Le 1er septembre, le capitaine Ross gravit une montagne élevée qui forme l'extrémité nord-est de la presqu'île de Boothia, et par conséquent du continent américain dont cette presqu'île fait partie. De ce point on apercevait distinctement la côte opposée de la passe du Prince-Régent, et le rivage septentrional du détroit de Lancastre. La passe et le détroit étaient couverts à perte de vue d'une couche immobile de glace et présentaient le même aspect qu'en 1818, lors du premier voyage du capitaine Ross. La saison médiocrement avancée laissait cependant encore quelque espoir de voir cette barrière livrer enfin un passage, et le mois de septembre se passa tout entier dans cette attente. L'expédition n'avait jamais autant souffert du froid. Elle n'avait pu emporter la quantité de vêtemens nécessaire, et la constitution affaiblie des hommes les rendait plus sensibles qu'auparavant aux impressions de la température. On observa dans cette circonstance un fait physiologique déjà remarqué dans des situations analogues, à savoir que l'affaissement de l'énergie morale prédispose singulièrement le corps à percevoir la sensation du froid. Ce mois de septembre fut d'ailleurs plus sévère qu'aucun de ceux que l'équipage avait passés dans ces régions.

Tout espoir de délivrance étant perdu pour cette saison, il fallut retourner, pour y passer l'hiver, à l'endroit où *le Fury* avait fait naufrage. L'expédition y arriva le 7 octobre. La maison construite deux mois auparavant fut protégée contre le froid à peu près comme l'avait été *le Victory*; un mur de neige fut construit à l'entour, et l'on prit les mêmes moyens que par le passé pour l'échauffer à l'intérieur. Le service fut organisé sur le même

pied qu'auparavant; tout rentra, en un mot, dans l'ordre accoutumé. Mais les dispositions morales et physiques de l'équipage n'étaient plus les mêmes : les plus courageux montraient encore quelque énergie; ceux d'une trempe moins vigoureuse s'étaient complètement affaissés sous ce poids d'infortunes prolongées et sans terme dans l'avenir. Une irritabilité morbide, du genre de celles dont la retraite de Russie et le naufrage de *la Méduse* ont offert de si tristes exemples, faisait chaque jour des progrès parmi ces hommes condamnés à vivre ensemble depuis bientôt quatre ans dans un espace de quelques pieds carrés. Le scorbut, qui s'était à peine montré pendant les hivernages précédens, se développa dans le cours de celui-ci à un point assez alarmant.

« Nos hommes, dit le capitaine Ross, n'avoient pu sortir et prendre de l'exercice depuis long-temps, et ce défaut de mouvement, ajouté au manque d'occupations suffisantes, à une faible ration de vivres, à cette tristesse insurmontable produite par l'aspect éternel et accablant de la neige et de la glace, nous avait tous réduits à un état de santé assez triste. M. Thom était malade; mes anciennes blessures me faisaient vivement souffrir, et deux de nos matelots étaient atteints du scorbut, au point que nous désespérions de leur guérison.

« Nous étions tous fatigués de ce misérable séjour. Nous l'avions salué avec joie en arrivant, parce qu'il formait un contraste avec celui que nous venions de quitter. Il nous avait reçus fatigués, sans abri, à moitié morts de faim, et il nous promettait du moins un état relatif de repos et de bien-être. Mais la nouveauté de cette sensation s'était promptement effacée, et depuis plusieurs mois les jours avaient été presque sans différences; chacun d'eux était plus pesant que celui qui l'avait précédé, et la nuit n'arrivait que pour nous annoncer qu'un autre jour semblable lui succéderait. Les orages même étaient sans variété au milieu de l'éternelle monotonie de la glace et de la neige; il n'y avait rien à voir au dehors, même quand nous pouvions braver la température; et au dedans, nous avions beau chercher des distractions, il était impossible d'en trouver aucune. Ceux qui, pourvus de moins d'énergie morale, pouvaient passer leur temps dans cette sorte de torpeur éveillée que produit une pareille existence, étaient les plus heureux; mais nous enviions davantage encore ceux qui avaient la faculté si digne d'envie de dormir en tout temps, qu'ils fussent ou non tourmentés par leurs pensées. »

Les préparatifs pour quitter ce lieu d'exil recommencèrent au mois d'avril; les canots employés dans le voyage de l'année précédente avaient été laissés, au retour, sur les bords la baie Batty, à quelques lieues au nord. On résolut d'y transporter à l'avance des vivres en quantité suffisante

pour une expédition de plusieurs mois, opération qui dura jusqu'à la fin de mai. A cette époque, tout l'équipage se trouva réuni sur le point où étaient les canots. Vers le milieu de juillet, la glace commença à se diviser; mais pendant plusieurs semaines, le vent du nord-est l'accumula dans la baie, qui fut complètement bloquée. Enfin, le 14 août, une nappe d'eau liquide parut dans la direction du nord, à peu de distance. Nos prisonniers se hâtèrent de briser la barrière de glace qui les en séparait, et le lendemain matin les canots se trouvèrent en liberté : l'heure de la délivrance avait enfin sonné. Poussée par une forte brise de l'ouest qui acheva de disperser la glace, l'expédition, après avoir longé la côte pendant quelque temps, atteignit en un seul jour le bord opposé de la passe du Prince-Régent. Elle doubla le cap York et se trouva bientôt presque à moitié chemin du détroit de Lancastre. Elle ne comptait guère néanmoins rencontrer des baleiniers qui ne se hasardent que rarement dans ces parages reculés, lorsque, le 21 juillet, elle vit tout à coup le terme de ses malheurs.

« A quatre heures du matin, tandis que nous étions tous endormis, le matelot en vigie, David Wood, crut distinguer un bâtiment dans nos eaux, et en donna tout de suite avis au commandant Ross, qui, au moyen de sa lunette d'approche, vit bientôt que c'était en effet un navire. Nous sortîmes tous à l'instant des tentes et nous précipitâmes sur le rivage, chacun donnant son avis sur le gréement du navire en vue, sa nation et la route qu'il tenait; il se trouvait néanmoins encore quelques esprits chagrins qui soutenaient que ce n'était qu'une montagne de glace. Sans perdre de temps, les canots furent mis à l'eau, et nous fîmes des signaux en brûlant de la poudre mouillée; à six heures nous quittâmes la petite crique où nous avions passé la nuit. L'air était calme, et les faibles brises qui se levaient et tombaient bientôt, soufflaient dans toutes les directions, ce qui rendait notre marche très lente. Nous gagnions cependant le navire, et s'il fût resté à la place où il était, nous l'eussions promptement rejoint. Malheureusement le vent se fit tout à coup, et le bâtiment se dirigea, toutes voiles dehors, au sud-est; celui de nos canots qui se trouvait en tête, perdit bientôt l'avance qu'il avait gagnée, et les deux autres mirent le cap à l'est dans l'espoir de couper la route du navire qui fuyait. Vers les dix heures, nous en découvrîmes un autre au nord; il était en panne et paraissait attendre ses canots, ce qui nous fit croire un instant qu'il nous avait aperçus. Nous nous trompions cependant, car bientôt il mit toutes ses voiles dehors et fit route. Nous ne fûmes pas long temps sans voir qu'il nous laissait en arrière; ce moment fut un des plus cruels : deux navires étaient sous nos yeux, dont un seul eût suffi pour mettre fin

à toutes nos craintes et à toutes nos souffrances, et il était probable que nous n'atteindrions ni l'un ni l'autre.

« Afin de soutenir le courage de nos hommes, nous les assurions de temps en temps que nous gagnions le navire; heureusement un calme plat survint, et nous le gagnâmes en effet si vite, qu'à onze heures nous le vîmes mettre en panne et descendre à la mer un canot qui se dirigea aussitôt de notre côté. Il nous eut bientôt atteints, et le second qui le commandait, nous hêla en nous demandant si nous avions éprouvé quelque malheur et perdu notre navire. Après avoir répondu affirmativement, je le priai de me dire le nom de son bâtiment, et j'exprimai le désir d'être reçu à bord. Il me répliqua que c'était « *l'Isabelle*, de Hull, jadis commandée par le capitaine Ross. » Sur quoi, je lui dis que j'étais le capitaine lui-même, et que les hommes qui m'accompagnaient formaient l'équipage du *Victory*. Je ne doute pas que l'étonnement du second ne fût là-dessus aussi grand qu'il parut l'être; et avec l'étourderie accoutumée de la plupart des hommes en pareille circonstance, il m'assura que j'étais mort depuis deux ans. Je le convainquis néanmoins sans peine que ce qu'il regardait comme une vérité était, à tout le moins, une supposition un peu hasardée, et que l'aspect sauvage de tous tant que nous étions eût pu lui démontrer, s'il eût pris la peine d'y faire attention, que nous n'étions pas des pêcheurs de baleine, et encore moins des revenans, mais bien de véritables hommes de chair et d'os. Ces explications nous valurent aussitôt les plus chaudes félicitations dans le vrai style marin, et après quelques questions bien naturelles, le second nous apprit que *l'Isabelle* était commandée par le capitaine Humphreys; il retourna ensuite à bord pour annoncer qui nous étions, en ajoutant que non-seulement parmi eux, mais dans toute l'Angleterre, nous passions pour morts.

« Nous le suivîmes lentement, et nous le vîmes s'élancer rapidement à bord. En un instant les manœuvres furent couvertes des hommes de l'équipage qui nous saluèrent de trois acclamations, lorsque nous fûmes à une longueur de câble du navire; nous arrivâmes enfin à bord où nous fûmes tous reçus par le capitaine Humphreys de la manière la plus cordiale.

« A dire vrai, quand bien même nos malheurs ne nous eussent pas donné des droits aux attentions dont nous étions l'objet, nous eussions pu les réclamer au nom de la charité seule; car on ne vit jamais une réunion de misérables plus dignes de pitié, et plus faits pour inspirer l'horreur : le dernier des mendians qui erre en Irlande ne nous eût certainement pas surpassés sous ce rapport. Non rasés depuis je ne sais combien de temps, sales, couverts de lambeaux empruntés aux bêtes sauvages,

au lieu des haillons de la civilisation, et n'ayant que la peau sur les os, nous formions, avec l'équipage bien vêtu et bien nourri de *l'Isabelle*, un contraste qui nous fit sentir, pour la première fois peut-être, ce que nous étions et ce que nous devions paraître aux yeux d'autrui. La misère n'est qu'à moitié hideuse tant qu'on ne la compare pas à la richesse, et nous avions en quelque sorte oublié les ravages que la nôtre avait exercés sur nous, lorsque la comparaison dont je viens de parler nous la remit à l'instant devant les yeux.

« Toutefois le côté comique de la situation prit bientôt le dessus. Au milieu d'une telle foule et d'une telle confusion, toute pensée sérieuse était impossible; chacun de nous d'ailleurs, dans l'exaltation de son esprit, ne demandait pas mieux que de se divertir de la scène que présentait le navire. Nous étions tous affamés et en guenilles, et il fallait nous donner à manger et nous vêtir; il n'en était pas un qui n'eût besoin de se laver et de se délivrer de la longue barbe qui lui ôtait toute ressemblance avec un Anglais. On ne voyait que des individus se lavant, s'habillant, se rasant et mangeant, et faisant toutes ces opérations à la fois. D'interminables questions s'échangeaient en même temps de part et d'autre sur les aventures du *Victory*, notre délivrance, les évènemens politiques de l'Angleterre, mille nouvelles enfin, anciennes de quatre ans pour nous. Peu à peu tout rentra dans l'ordre. Les malades furent mis en lieu convenable; on assigna à chaque matelot ses fonctions; nous fûmes, en un mot, l'objet de tout ce que pouvait inventer de plus ingénieux une bienveillance affectueuse. La nuit nous rendit enfin à des réflexions plus graves; et je suis persuadé qu'il n'y eut aucun de nous qui n'adressât alors des actions de graces à celui qui nous avait tirés de notre situation désespérée, et des bords du tombeau près de nous recevoir, pour nous rendre à la vie, à nos amis et à la civilisation.

« Accoutumés néanmoins, depuis un long espace de temps, à reposer sur la neige glacée ou sur le roc nu, bien peu d'entre nous purent goûter le sommeil dans les lits plus moelleux qui nous avaient été préparés. Pour mon compte, je fus obligé de quitter le mien, et de m'installer sur une chaise pendant toute la nuit. Il fallut quelque temps pour nous accoutumer à ce changement de situation brusque et violent, pour rompre des habitudes contractées pendant quatre ans, et nous réconcilier avec celles de notre ancienne vie. »

L'Isabelle, qui s'était aventurée dans le détroit de Lancastre et Barrow, en compagnie d'un autre bâtiment, rejoignit quelques jours après la grande flotte des baleiniers qui se trouvait réunie dans le détroit de Davis, sa station habituelle. Elle s'en sépara le 30 septembre, et après douez

jours de traversée, elle arriva à Stromness, en Écosse. De là le capitaine Ross et son équipage se rendirent à Londres, où leur arrivée produisit cette sensation dont tous les journaux ont parlé dans le temps.

Les résultats de ce voyage peuvent se résumer ainsi en peu de mots. Depuis la découverte du *détroit de l'Hécla et du Fury*, faite par Parry dans son second voyage, la presqu'île Melville était regardée comme la limite la plus boréale du continent américain, qui était par conséquent censé se terminer par 70° lat. N. La reconnaissance de la péninsule de Boothia et de l'isthme de même nom étend cette limite jusque par le 74°, et ce qui est encore plus important, tout porte à croire qu'à l'ouest de cet isthme la côte va rejoindre, sans accidens remarquables, le cap Turnagain. Ainsi que nous l'avons déjà dit, si le faible espace de deux cent vingt-deux milles, qui se trouve encore inexploré, entre ce cap et la limite atteinte par l'expédition, était relevé, toute la côte boréale de l'Amérique serait connue. La passe du Prince-Régent, qui, selon toutes les probabilités admises dans ces derniers temps, devait offrir un passage, perd également son importance, et il reste démontré que la route suivie par Parry, lors de son premier voyage, est la seule qui puisse conduire au but désiré, si tant est que ce but soit jamais l'objet de nouvelles expéditions. Le champ des conjectures relatives au passage se trouve donc considérablement rétréci, et à défaut de tous les résultats ci-dessus, la reconnaissance de près de deux cents lieues de côtes et d'un grand nombre d'îles, de lacs, de rivières, serait une acquisition géographique assez importante pour assigner une place éminente à l'entreprise du capitaine Ross, sans parler de la détermination du pôle magnétique, et des observations météorologiques de toute espèce que lui doit le monde savant.

Quant au courage et à l'esprit d'enthousiasme déployés dans le cours de l'entreprise, ce sont choses trop vulgaires dans la marine anglaise comme dans la nôtre, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Une circonstance qui mérite d'être connue, a néanmoins signalé cette expédition. Tous les officiers du *Victory*, depuis le capitaine jusqu'au chirurgien inclusivement, servaient sans appointemens, mus par le seul désir de la gloire, et s'en remettant à leur pays pour les récompenser de leurs travaux à leur retour. L'Angleterre, il faut le dire, n'a jamais trompé, à l'égard des siens, les nobles attentes de ce genre. Aussitôt après le retour de l'expédition, une justice généreuse a été rendue à chacun, et le public, continuant ce qu'avait commencé le gouvernement, a entouré d'une vive sympathie la relation du capitaine Ross.

TH. LACORDAIRE.

AU-DELA DU RHIN.

Ce nouvel ouvrage de M. Lerminier paraîtra dans peu de jours. Il ne nous appartient pas de faire l'éloge d'un livre signé par un de nos collaborateurs; nous préférons citer un long fragment qui pourra, avec le sommaire que nous y joignons, en donner à nos lecteurs une idée plus juste que tout ce que nous pourrions dire. Nous croyons, du reste, que ce livre sur l'Allemagne répondra à de nombreuses sympathies dans le public et ne manquera pas de jeter une vive lumière sur une question européenne.

Au-delà du Rhin forme deux volumes. Le premier, LA POLITIQUE, comprend les divisions suivantes : I. Enchainement des temps. — II. Aspect général. — III. Napoléon et l'Allemagne. — IV. L'Allemagne et la liberté. — V. de l'unité allemande.

Le second volume, LA SCIENCE, se divise ainsi : I. Préambule. — II. Les universités. — III. La philologie. — IV. L'histoire. — V. La jurisprudence. — VI. Philosophie allemande. — VII. Deux christianismes. — VIII. Situation littéraire. — IX. Conclusion générale. (*N. du D.*)

ASPECT GÉNÉRAL DE L'ALLEMAGNE.

Le Rhin, depuis Cologne jusqu'à Mayence, s'étend et se replie comme un serpent onduleux; il court, il vous entraîne au milieu

des merveilles accumulées de la nature et de l'histoire, et il vous jette en Allemagne.

La Germanie moderne offre au voyageur la même variété de peuples que la Grèce antique. Les contrastes affluaient dans cette Grèce étendant ses limites jusqu'à la chaîne de l'Œta et du Pinde, dessinant la presqu'île du Péloponèse, associant l'Attique, la Mégaride, la Béotie, la Phocide, et semant ses îles sur les mers. A Sparte, on parlait la même langue qu'à Athènes, mais la constitution et la république ne se ressemblaient pas; la Grèce du nord se comportait autrement que les villes de la mer Egée, et Thessaliotis avait d'autres règles, d'autres coutumes, que Délos. Cependant une vaste et profonde analogie de mœurs religieuses et nationales soutenait toutes les diversités qui s'agitaient à la superficie; la Grèce se sentit une vis-à-vis de l'Asie; la civilisation italique, plus rapprochée de la sienne, concourait néanmoins à lui affirmer à elle-même son originalité.

Ainsi l'Allemagne se trouve une entre la France et la Russie; mais, au dedans d'elle-même, elle a peine à saisir sa propre unité. Le Souabe frémit à la pensée de subir jamais le joug du Brandebourgeois; Munich se raille de Berlin qui lui renvoie avec usure ses dédains et ses mépris. Cependant on parle la même langue depuis la riante Bade jusqu'à l'austère Kœnigsberg. Quand, dans la guerre du Péloponèse, Alcibiade alla porter ses conseils et ses talens aux Lacédémoniens, il agit comme un général prussien qui passerait aux intérêts de l'Autriche ou de la Bavière dans une guerre intestine de l'Allemagne.

J'entreprends de donner une expression concise et vraie à ces choses si diverses : puissé-je les écrire aussi sincèrement que j'ai cru les sentir!

Francfort est comme les Propylées de l'Allemagne. C'a été la route des Francs pour entrer dans les Gaules; c'est aujourd'hui le passage traversé en tous sens par les voyageurs de l'Europe. Ville allemande, Francfort semble néanmoins appartenir à tout le monde; on y entre, on en sort comme d'un lieu public dont la propriété n'est à personne; on s'y coudoie, on s'y rencontre, Anglais, Américains, Russes, Allemands, Polonais, Italiens, Français; on se sert de cette ville comme d'une hôtellerie.

Là, cependant, a régné, dans sa pompe et sa majesté, le génie germanique; là on a fait des empereurs; les électeurs s'y rassemblaient pour choisir la main capable de porter le globe des Césars. Aujourd'hui Francfort est sous la double discipline de l'Autriche et de la Prusse; cette ville est *libre* sous la baguette impériale et prussienne. Mais pourquoi regretter sa liberté, quand elle-même n'y songe guère? Avec son sénat qui gouverne, son corps législatif qui discute et vote les lois, et ses députés permanens de la bourgeoisie, Francfort a toute la police nécessaire à un caravansérail.

Goëthe y naquit : admirable occurrence! Goëthe ne saurait être ni Prussien, ni Saxon, je vous laisse à penser s'il pouvait être Autrichien; il devait être le moins Allemand possible, en poussant à son apogée le génie de l'Allemagne. Dans Francfort Goëthe passa son enfance; il écoutait les rumeurs venant de la Saxe et de la Silésie qui répandaient en Europe le nom de Frédéric; il nous a raconté lui-même dans *sa vie* (1) comment les entreprises du roi de Prusse avaient mis la division dans toutes les familles et dans la sienne; on se partageait entre l'empire et la nouvelle monarchie; le père de Goëthe tenait pour l'empereur; l'enfant bondissait à la lecture des victoires de Frédéric. L'oreille de Goëthe devait encore être remplie par le bruit d'autres triomphes. Les habitans de Francfort ont à peine aujourd'hui pardonné à l'auteur de *Werther* et de *Goëtz de Berlichingen* de les avoir quittés de bonne heure pour ne plus les revoir. Eh! messieurs, il allait vaquer loin de vous et de votre négoce aux affaires de son esprit; contentez-vous d'être ses concitoyens; briguez encore l'honneur de lui élever un tombeau qui témoigne de votre gloire, ou plutôt gardez vos statues, bourgeois et bourguemestres, elles semblent trop vous coûter, et vous les faites trop attendre.

Sur les rives du Rhin règnent des contrées fertiles où l'homme, pour répondre à la force de la nature, s'est toujours montré énergique et actif. Là se sont passées les grandes scènes des migrations germaniques du cinquième siècle; les hordes qui s'apprêtaient à devenir des nations se serrèrent les unes contre les autres sur ces

(1) Mein Leben.

terres dont la beauté les invitait; la puissance humaine s'y établit bientôt en maîtresse, n'ayant pas assez de les traverser comme un torrent furieux; elle y sema des villes pour l'homme, des cathédrales pour Dieu; elle y développa des états florissans, des mœurs robustes et pures, une religion tendre et fortifiante, une poésie naïve, superstitieuse et idéale. L'Allemagne méridionale n'a jamais été oisive et languissante dans la continuité de la civilisation européenne; elle a brillé au moyen-âge, et ne s'est pas éteinte dans les temps plus modernes; le voyageur français éprouve, en la parcourant, un contentement indicible, car il y rencontre l'originalité attrayante d'une sociabilité qui n'est pas la sienne, et il y trouve en même temps une inclinaison sensible vers les idées et le génie de la France.

Il est remarquable de voir le droit constitutionnel moderne prendre racine dans la terre des Franks, des Ripuaires et des *Allemanni*. Nous tenons cette importation pour salutaire à la France et à l'Allemagne, non par un fol engouement des transactions constitutionnelles; mais ces formes sont ici une enveloppe et une procédure nécessaire pour faire admettre dans le cours légal des choses quelques-uns des principes généraux du siècle et de l'humanité.

Les petites principautés constitutionnelles de l'Allemagne jouent un rôle plus considérable que leur puissance effective. Quelquefois dans l'ensemble des affaires générales on méprise les petits états; mais ici le dédain doit céder la place à l'estime. Si l'on rit en voyant une frêle existence vouloir se donner la même importance et la même attitude qu'un grand corps, le ridicule doit être réservé tout entier aux ducs et aux princes, qui, dans les compartimens étroits de leurs cours et de leurs châteaux, imitent et enferment la royauté. Mais il faut honorer les hommes courageux qui se donnent la peine d'une grande énergie sur un petit théâtre et qui combattent à l'étroit. Ainsi dans le duché de Hesse-Darmstadt, le pouvoir, se pavanant dans une capitale en miniature, est risible; mais la liberté, parlant à une tribune peu retentissante, est sacrée. Quant à Mayence, qui depuis 1815 appartient au grand-duché, c'est une tête de pont, un poste militaire gardé par la Prusse sur les bords du Rhin. Il est douteux que cette ville ait donné le jour à

l'inventeur de l'imprimerie; mais il est certain qu'elle n'a guère produit elle-même de chefs-d'œuvre et d'auteurs dignes de cette invention; à Mayence on lit peu, on se remue pour le commerce et la navigation; il y règne une sorte d'agitation sourde; on semble toujours y attendre les Français.

Où la nature a-t-elle pris plus de souci du bonheur et de l'habitation de l'homme que dans cette vallée du Rhin qui s'étend depuis Bâle jusqu'à Manheim? Descendez un jour des hauteurs de Schwarzwald, quittez la triste et chétive Freudenstadt, qui, pour se railler elle-même, s'appelle ville de la joie; avancez toujours sur la pente des monts, et vous découvrirez à vos pieds le plus riant vallon qui puisse porter l'allégresse au cœur. Descendez encore de ruine en ruine, de village en village, vous vous trouverez enfermés dans un dédale de moissons, de rochers, de vignes et de torrens.

Une fois à Baden, quittez l'accoutrement du voyageur pédestre, la guêtre, la casquette et le bâton; bien qu'aux pieds de la forêt Noire, vous êtes comme dans *Portland-Place*, ou *Kohlmarck*, ou dans la rue de la Paix. Les bains ne ressemblent-ils pas à ces salons d'où l'on est heureux de s'enfuir après y avoir paru? espèce d'infirmerie et de bazar où la santé se répare et se perd tristement, où le plaisir semble prendre à tâche de se discréditer par sa facilité, par les fastidieuses avances dont il vous assiége à toute heure.

Carlsruhe et ses vingt-quatre rues qui dérivent toutes du château ducal, présentent une physionomie si monotone, qu'il ne serait guère possible d'y rester plus de deux heures sans les graves intérêts qui s'y agitent d'intervalle en intervalle. Depuis 1818, l'Europe a accordé son estime à la tribune parlementaire de Carlsruhe. Le caractère germanique s'y est essayé noblement à l'opposition constitutionnelle et à la pratique de la liberté : il a montré de la persévérance, du tact, de l'adresse et de la dignité : les difficultés sont grandes; les hommes politiques de Baden vivent sous l'œil soupçonneux et menaçant de l'Autriche et de la Prusse; jusqu'ici presque tous les écueils ont été tournés; M. de Rotteck, par l'éclat de son éloquence et de son style, M. Mittermaier, par les tempéramens de sa modération, ont également servi la liberté.

Comment la science ne sortirait-elle pas de cette terre comme une plante précieuse et nécessaire? Heidelberg la cultive. Oh! si vous êtes jeune, si les idées et le sang circulent dans vos veines et dans votre tête par des ardeurs accélérées; si vous aimez la science avec la fureur qui précipite dans les bras d'une maîtresse, et la nature avec l'impétuosité qui vous fait chercher le sein d'un ami; si encore vous désirez lier commerce avec le génie germanique, sans trop vous éloigner de la douce patrie, afin que, de temps à autre, il vous en revienne à l'oreille et à l'ame des sons affaiblis et purs; oh! courez dans la vallée du Necker vous y enfermer et y vivre; la pensée y sera toujours fraîche comme le torrent qui jette à vos pieds son écume; la science y prendra la saveur et la fermeté d'une nourriture vivante bénie par le soleil; studieux et inspiré, vous contracterez de l'érudition et vous doublerez la vie. L'histoire semble planer sur vos têtes, sous l'image d'une magnifique ruine; de nobles vieillards passent auprès de vous, que vous pouvez interroger sur les temps et l'antiquité des choses, le philologue Creuzer, le jurisconsulte Zachariæ, le théologien Paulus; de plus jeunes serviteurs de la science ravivent de temps à autre les traditions de ces vénérables maîtres; là rien des connaissances humaines ne saurait vous échapper, et vous y puisez, pour les épreuves futures de la vie, pour les jours moins rayonnans et plus sévères, des souvenirs, des émotions et des espérances qui ne sauraient mourir.

Une civilisation intelligente anime le pays de Bade. Freybourg, qui met sa petite cathédrale à côté de celle de Cologne et de Strasbourg comme un gracieux échantillon, met aussi son université à côté de celle de Heidelberg. Manheim et Constance ont des lycées, des gymnases, et les écoles abondent dans l'étendue du duché. Cette terre est heureuse; elle a les prospérités du présent et dans le passé des réminiscences glorieuses, car enfin elle a été le champ de bataille des Romains et des Allemands, de Turenne et de Montecuculli, de Moreau et de l'archiduc Charles; elle a donc le droit d'être féconde, puisque toujours l'épée, la charrue et la pensée, la remuèrent.

Quand du pays de Bade le voyageur passe dans celui de Wurtemberg, la nature reste belle en devenant plus sévère. Les pentes ombreuses de la forêt Noire impriment à la contrée une mâle gra-

vité, et puis le travail de l'homme, dont on rencontre le témoignage, redouble la vigueur du tableau. Dans les montagnes sont des fabriques d'horlogerie; dans les sinuosités des vallées, des forges et des usines; partout la force, partout la fécondité, tant celle de Dieu que celle de l'homme. Le Wurtembergeois est revêtu d'une puissante nature : il a le front haut, les épaules larges, l'œil vif. La terre du Wurtemberg produit avec abondance le froment, le vin et le génie. Schiller, Hegel et Schelling sont Souabes, et aussi Wieland, Spittler, Moser, Paulus; et encore le poète Uhland, le Béranger de l'Allemagne.

Les libertés constitutionnelles n'ont point été en 1819 une nouveauté pour le Wurtemberg; dès le commencement du XVIe siècle, les princes qui gouvernaient le duché étaient soumis à de nombreuses restrictions de leur pouvoir, et les Souabes avaient leurs franchises. Aujourd'hui ils se montrent plus fermes que d'autres Allemands dans la défense de leurs droits; ils y portent la constance et la facilité de l'habitude. Les députés Uhland, Menzel, Pfizer, sont l'honneur de la seconde chambre de Stuttgard; les discussions y sont ingénieuses; le ton en est plus vif qu'à Carlsruhe.

On ne saurait porter trop d'estime aux hommes politiques de l'Allemagne qui défendent la liberté. Ils prévoient pour leur pays une longue oppression, plusieurs me l'ont dit, mais ils persistent dans leur devoir avec une gravité qui n'est pas sans tristesse.

Le caractère national sème aussi autour d'eux des difficultés douloureuses. Le loyal Allemand n'a pas l'habitude, mais la peur de la résistance constitutionnelle contre le pouvoir; il la tient presque pour un scandale; c'est toujours le fidèle Germain, le féal des anciens jours. Prendre en Allemagne le rôle de l'opposition, c'est accepter le martyre pour les grandes occasions comme pour les petites circonstances de la vie : en dehors des situations officielles du gouvernement, l'Allemand vit, pour ainsi dire, en paria. A Londres, à Paris, l'opposition est une puissance, et les hommes qui la représentent se meuvent dans une sphère indépendante; ils traitent d'égal à égal avec les détenteurs du pouvoir. Et puis les distractions d'une large vie, les longues distances qui, séparant les hommes, leur épargnent les désagrémens et les aigreurs de trop fréquentes rencontres, tout concourt à corriger l'amertume et les irritations

de la carrière politique; mais à Stuttgard, à Carlsruhe, l'opposant et le ministériel se croisent à toute heure. *Voilà un de nos jacobins,* me disait, en me conduisant dans les rues de Stuttgard, un honnête banquier; j'appris le soir que ce jacobin était, de tous les députés de l'opposition, l'homme le plus accommodant et le plus doux.

Le pays de Wurtemberg est parsemé de petites villes qui prospèrent par le travail, et de beaux villages d'une propreté resplendissante. A Esslingen, qu'environne une ceinture de vignobles et de forêts, la mention qu'en fait de Thou dans ses Mémoires me revint en la pensée... « Pour venir à Esslingen, de Thou passa sur le Necker un pont de communication avec Stuttgard. Esslingen est un lieu renommé par la fabrique de l'artillerie, et par l'abondance de ses vins. Dans les celliers de l'hôpital on en conserve une grande quantité dans des tonneaux d'une grandeur extraordinaire; le plus grand est placé le premier, et les autres dans une longue suite, diminuant à proportion : le vin s'y garde très long-temps. On en but à la santé de M. de Thou, du numéro 40, d'un vin qu'on disait être de quarante années. Les princes d'Allemagne le prennent par remède, et, à mesure qu'on en tire du plus grand tonneau, on en remet du tonneau voisin, mais qui est plus nouveau. » C'était en 1579 que Jacques Auguste de Thou parcourait une partie de l'Allemagne méridionale; il avait salué le duc Louis à Stuttgard avant d'arriver à Esslingen, puis il vit Ulm, Augsbourg, Lindaw, Constance, suivit le Rhin jusqu'à Baden, et par Colmar revint à Plombières, où l'attendait sa famille. Au XVIe siècle, comme dans le nôtre, on jetait de rapides voyages au milieu des agitations de la jeunesse et de la vie.

Stuttgard, comme assemblage de monumens et de maisons, est une pauvre capitale; c'est un grand village dégingandé où l'on est surpris de trouver une rue à proportions royales, un beau château et l'atelier du grand et vieux sculpteur Dancker, qui a fait vivre par le marbre Schiller, Ariane et Jésus-Christ. Mais l'animation et la vie, un peu absentes de la capitale, se retrouvent entières dans l'esprit et dans l'ame des Wurtembergeois. Ces Souabes, dont on raille aujourd'hui le ton brusque et le dialecte un peu grossier, se rappellent avec orgueil le rôle de leurs ancêtres dans l'histoire de la

poésie de l'Allemagne. Ils supportent en frémissant l'insolente suprématie du Nord; l'orgueil de Berlin les offusque de loin, et quelquefois, dans leur colère, ils appellent les Prussiens des Russes allemands.

L'alliance de la France et de l'Allemagne méridionale est cimentée par la nature des choses. La France, méditant la conquête au-delà du Rhin, serait folle; refusant son appui, elle manquerait à un devoir européen. L'intérêt de l'humanité peut réunir un jour sous le même drapeau la patrie des Hohenstaufen, de Schiller, et la nation de Napoléon et de Mirabeau.

La Franconie, l'un des neuf cercles de l'ancienne Allemagne, s'est illustrée depuis l'occupation des Francs jusqu'à la fin du XVIe siècle. Là, les grands corps de l'empire germanique, la féodalité, tant ecclésiastique que séculière, assirent leur puissance, le grand maître de l'ordre teutonique de Mergentheim, l'évêque de Wurtzbourg, l'évêque de Bamberg, puis les états séculiers et les villes impériales. C'est la Franconie que Goëthe nous montre remuée par la main de fer de Goëtz de Berlichingen: cette terre eut plus qu'une autre toutes les agitations de la fin du XVe siècle et celles du XVIe: elle reçut l'empreinte fraiche et profonde de la foi de Luther; les passions envahissantes de la réforme et les résistances de la religion catholique s'y choquèrent avec violence. Ces émotions passées ont un témoignage dans les églises qui au XVIe siècle cessèrent d'être le sanctuaire du vieux culte pour devenir l'écho des croyances de Melanchton. On demeure long-temps rêveur et pensif dans l'enceinte de ces temples dont les murs semblent s'être émus comme les ames, des hommes pour enfermer comme elles une expression plus nouvelle et plus vivante de la vérité. La Franconie offre partout les souvenirs et les inspirations de l'esprit allemand. Schiller a mis en Franconie le château du vieux Moor, il y a mis aussi le berceau et la patrie de cet indomptable Charles qu'il érigeait, huit ans avant la révolution française, en vengeur de l'humanité. Quand Schiller écrivait ses *Rauber,* il avait en dégoût son siècle qu'il appelait un siècle de castrats, siècle ne sachant autre chose que commenter les actions de l'antiquité, incapable lui-même d'en produire qui lui appartinssent. Schiller appelait un changement, une vengeance. D'honnêtes personnes ont élaboré contre le poète des dé-

clamations édifiantes; mais certains critiques, blâmant les œuvres du génie, ressemblent à ce professeur vaporeux qui tient sous son nez à chaque mot un flacon de vinaigre en faisant un cours sur la *force* (1).

Nuremberg est l'ornement de la Franconie. Dans ses murs l'histoire du passé vous enveloppe; cette ville a résisté au temps qui n'a pu parvenir à lui déchirer encore sa robe des jours antiques. Vous reconnaissez Nuremberg, qui, au XIIIe siècle, de compagnie avec Augsbourg et Ulm, commerçait avec Venise, que Rodolphe de Hapsbourg déclarait ville impériale, où Charles IV décrétait la bulle d'or; cité du moyen-âge qui s'épanouit radieusement sous la bénédiction de la réforme, qui rajeunit le christianisme avec les enseignemens nouveaux, qui l'exprime par le pinceau d'Albrecht Dürer, le ciseau de Kraft, et le génie de Fischer élevant en bronze le tombeau de saint Sebald. A Nuremberg seulement, l'esprit germanique apparaît tout entier; il semble s'élancer devant l'œil comme la fusée de sculpture de l'église de Saint-Laurent. Ici rien de grec ou d'italien, tout est allemand: vous êtes face à face avec les rivaux et les contemporains de Raphaël et de Michel-Ange, et il devient sensible qu'au XVIe siècle, l'art, l'art moderne, frappait à sa gloire, dans la même époque, deux types différens, en Italie et en Allemagne, à Rome et à Nuremberg. Mais devant ces signes du passé on éprouve, du moins nous l'avons enduré, une douleur sourde, car on n'a plus la foi de ces hommes qui élevèrent ces monumens et qui s'en délectèrent; les sentimens et les idées qui les animaient ne sont plus les nôtres; aussi l'admiration première se convertit en satiété du spectacle; elle se convertit encore en avidité d'œuvres et de simulacres qui représentent des idées à nous, nos aspirations, nos élans. Non, nous ne sommes pas religienx aujourd'hui à la manière de Melanchton; nous ne concevons plus ni la religion, ni l'art, comme Dürer; envoyez-nous d'autres émotions, artistes et penseurs. Jamais on ne sent mieux la vie et l'avenir qu'en présence des témoignages des âges écoulés; car ces testamens vous

(1) Ein schwindsüchtiger professor halt sich bei jedem Wort ein Flaschen Salmiakgeist vor die Nase, und liest ein collegium über die Kraft.

SCHILLER.

irritent après vous avoir charmé, et vous demandez au génie de votre siècle pourquoi il ne s'est pas encore fait l'architecte de ses propres inspirations. Adieu, Nuremberg, adieu, nous reviendrons peut-être te voir un jour, mais quand nous aurons vécu, et s'il nous est donné jamais de choisir après les ardeurs du jour un lieu de recueillement et de repos, nous pourrons hésiter entre toi, Rome, et Athènes. Adieu, aujourd'hui ton séjour ne nous convient pas; partons, tu n'as pas la vie de notre siècle à nous donner, vénérable aïeule du moyen-âge.

Quarante lieues plus loin, Munich oppose un contraste frappant à la merveille de la Franconie. Si à Nuremberg tout est vieux et porte l'empreinte du temps, à Munich, tout est nouveau, frais et blanc; on est au milieu de monumens élevés à demi; on se croirait transporté dans ces villes naissantes de l'antiquité que se bâtissaient les sociétés dans leur enfance vigoureuse.

Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros
Molirique arcem et manibus subvolvere saxa.
. . . .
. . . .
. . . . Hic alta theatri
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

La monarchie bavaroise a été créée en 1806 par l'empereur Napoléon, après la bataille d'Austerlitz; mais le duché de Bavière est, de tous, le plus ancien de l'Allemagne. Du mélange des *Boii*, race gauloise qui avait émigré vers le Danube, des Romains, et des hordes germaniques, sortit un peuple qui fut appelé *Bojaaren*. Voilà les Bavarois. Le duché dépendit d'abord des Francs, puis de l'empire germanique : au XIIIe siècle, il fut divisé en deux parties; à la fin du XVIIIe, il retrouva l'unité : la Prusse l'a protégé, l'Autriche l'a déchiré, la France en a fait une monarchie. Napoléon, par le traité de Presbourg, donnait à la Bavière, déclarée royaume, le Burgau, le territoire de Lindaw, le Tyrol : la nouvelle monarchie obtint encore plus tard Nuremberg, Augsbourg, Ratisbonne et Salzbourg. Par quelle étrange ingratitude les Bavarois voulurent-ils fermer le chemin de la France à Napoléon

malheureux? Mais à Hanau ils furent hachés : châtiment mérité par ceux qui oubliaient qu'en politique le succès final appartient toujours à la moralité du dévouement et de la fidélité.

La Bavière a quatre millions d'habitans et une armée de quarante-cinq mille hommes; elle a trois universités. En 1818, elle reçut une constitution où la liberté lui était parcimonieusement mesurée. Deux chambres, convoquées tous les trois ans, l'aristocratie siégeant dans la seconde (1) comme dans la première, indiquent avec quelles restrictions les franchises constitutionnelles ont été octroyées. Le Bavarois est franc et généreux; sa gaieté le fait parfois tomber dans des facéties un peu lourdes; il aime à danser, à boire cette bierre de Munich qui lui semble si bonne et qui le plonge dans une douce quiétude, ou dans des joies bruyamment paisibles, qu'il termine volontiers par d'autres plaisirs.

Je voudrais peindre avec vérité le roi. On ne saurait nier que Louis de Bavière n'ait toujours aimé sincèrement la gloire : il la désirait quand à la fête d'Interlaken il se plaignait à de jeunes femmes de combattre dans les rangs français contre la liberté allemande; il voulait la conquérir d'un coup, quand, au théâtre de Munich, les applaudissemens prodigués au marquis de Posa réclamant la liberté de la pensée, le poussèrent précipitamment hors de la salle pour signer sur-le-champ l'abolition de la censure. Le régime constitutionnel lui parut aussi une occasion de popularité. Mais c'est surtout aux arts, à des monumens nouveaux et immortels, dont il veut peupler Munich, que le roi Louis semble confier la perpétuité de son nom. Il demande la gloire aux travaux des sculpteurs et du peintre, aux efforts de l'architecture, à l'acquisition des merveilles mutilées de l'art antique. L'amour de la gloire est louable dans tout homme, surtout dans un roi, mais il ne saurait se passer du consentement et des dons de la nature pour arriver à se satisfaire un peu. Or, Louis de Bavière n'a reçu de la grace de Dieu que le trône; et sous sa couronne, il manque de la royauté du génie. Son esprit est médiocre, non pour avoir écrit de méchans vers, Frédéric en faisait de détestables, mais parce qu'il ne montre

(1) La chambre des députés se compose de 115 membres, dont un huitième est pris dans la noblesse.

dans son gouvernement ni persévérance, ni solidité, ni grandeur. Il a cessé d'aimer la liberté après en avoir embrassé le culte avec l'enthousiasme d'un noble enfant des universités. On l'a vu récemment afficher contre la France une haine ridicule et vraiment pitoyable dans un prince de Bavière qui devrait avoir bonne mémoire des bienfaits de Napoléon. Le roi Louis est irrésolu, inconstant, défiant. L'ingratitude de son organisation physique ne le laisse pas sans inquiétude et sans amertume; il bégaie, entend mal, et ne voit pas bien. Il est vrai qu'au milieu de ces infirmités il trouve l'appui de la reine, femme pleine de grace et de bienveillance, que bénit la Bavière, et qui vient au secours de son mari avec la plus aimable délicatesse. Néanmoins le roi n'est pas heureux, car la malignité du sort lui a donné plus d'ambition que de puissance.

L'art partage avec la philosophie l'honneur de décorer Munich, et quand nous visitions tour à tour la demeure de Schelling et la Glyptothèque, nous sentions comme des affinités secrètes entre les marbres d'Égine et le génie de ce moderne Platon. Le Vatican peut seul en Europe donner sur le monde antique des impressions plus profondes que la Glyptothèque de Munich. Le musée de peinture n'égalera pas en harmonie et en nouveauté celui que la sculpture habite. Les fresques de Schnorr et de Cornelius sont humides encore dans la nouvelle résidence, palais dont la magnificence semble déborder la royauté qui le construit. En général, Munich est dans un élan de croissance qui réclame de nouveaux efforts et les faveurs de la fortune; s'il lui arrivait de s'arrêter et de s'interrompre dans l'ambition de son développement, elle se trouverait un jour sans force, mais non pas sans quelque ridicule, entre la modestie et la grandeur. Cela nous conduit à qualifier la situation politique de la Bavière.

Parmi les fautes qui ont été commises dans la dernière répartition d'hommes et de provinces faite à Vienne après les désastres de la France, il faut compter l'adjonction à la Bavière du cercle du Rhin. Cette partie de la monarchie bavaroise qui lui est annexée surpasse en fécondité, en civilisation, le centre de la monarchie même. En certains points, les extrémités sont plus nobles que le cœur. L'habitant des provinces rhénanes est plus vif, plus intelligent que le Bavarois; il aime plus la liberté; à Landaw il regrette

la France. L'association de Munich et de Speyer blesse la nature des choses; elle a jeté le gouvernement bavarois dans d'indignes persécutions contre l'amour de la liberté; tout cela est faux, violent, inepte.

La diplomatie européenne est tombée dans une autre erreur, quand elle a commis à la Bavière le soin d'apporter à la Grèce la civilisation moderne. Cette tâche est au-dessus des forces du Bavarois, dont la nature loyale, mais molle, et pour ainsi parler un peu pâteuse, n'a pas l'énergie nécessaire à une puissance initiatrice. Puisque l'on voulait donner à la Grèce des leçons et un appui contre la Russie, il fallait choisir entre les trois seuls foyers de force et de lumière, assez riches et assez énergiques pour se répandre au loin, Londres, Paris et Berlin. Ces trois nations avaient seules la vigueur capable d'élever et de protéger la Grèce. Mais on a évité de donner à un état puissant l'occasion d'une gloire utile à tous, comme si la grandeur et la vérité des choses se payaient de ces petites raisons!

Dans une guerre générale où elle ne serait pas notre alliée, la Bavière se trouverait dans de sérieux embarras; elle ne pourrait défendre contre nous ses provinces du Rhin; nous pourrions aller porter en Grèce nos flottes et nos soldats. La monarchie bavaroise ne saurait se sauver de l'étreinte de l'Autriche qu'avec l'appui de Berlin ou de Paris. Si elle se laissait entraîner encore dans une coalition contre la France, elle serait à la merci d'une bataille. En tout cas, sa situation n'est pas dans la mesure de ses forces, c'est trop pour elle d'avoir à s'occuper du Rhin et d'Athènes.

Rester intérieurement l'ennemie de l'Autriche, attendre le moment où doivent se détraquer les parties de cet empire, être prêt à devenir le centre et la force de l'Allemagne méridionale et constitutionnelle, s'assurer à jamais l'amitié de la France en lui rendant Speyer et Landaw, voilà la véritable politique de la Bavière.

Si j'étais roi, je n'aurais jamais consenti à céder Salzbourg: c'est trop beau pour être abandonné. Cette contrée, qui a passé du sceptre de la Bavière à celui de l'Autriche, a des enchantemens qui demandent, pour les quitter, un héroïque courage. A quoi bon partir pour aller ailleurs? La nature vous retient avec instance; la pensée devient plus lente, et ne vous sollicite plus au changement; la religion catholique, présentant à chaque pas ses images, engage

le cœur à la foi naïve, à l'oubli du monde, aux illusions superstitieuses. En vérité, à Salzbourg, on perdrait la mémoire du siècle, sans deux avertissemens qui parlent haut, le berceau de Mozart et le tombeau de Paracelse. Penser à Mozart, c'est penser à tout; le musicien vous rejette dans l'univers, dans la vie, et *Don Juan* vous arrache aux mystiques langueurs. Dans l'année 1541, un homme vint frapper à la porte de l'hôpital Saint-Étienne; il était pauvre, souffrant, malheureux; on lui donna un lit et du pain, mais quelques jours après, il n'avait plus besoin ni de l'un ni de l'autre, il mourut. Il put se reposer enfin de son enthousiasme et de ses travaux, du ravage des passions et de la science, de ses conceptions sur la solidarité des astres qui roulent dans les cieux et des destinées qui s'accomplissent sur la terre, de ses pressentimens sur l'harmonie qui doit régner entre la nature, ouvrage de Dieu, et l'ame, sanctuaire de l'homme. Enfant du XIXe siècle, ne méprise pas Paracelse.

A vingt lieues de Salzbourg, Linz offre un autre caractère; c'est une ville de commerce et de guerre, c'est un entrepôt, c'est une forteresse. Linz a un chemin de fer qui va se perdre en Bohême, une riche manufacture de drap et de tapis, une forte garnison, le Danube pour fleuve, une ceinture de montagnes, une belle jeunesse, des femmes magnifiques, la richesse, comme récompense de son industrie, le plaisir, comme but de son activité. On ne rêve pas dans cette ville aux choses idéales et platoniques : on y prend un avant-goût de la vie de Vienne. J'appellerais volontiers Linz le faubourg de la capitale de l'Autriche, qui a déjà tant de faubourgs. Enfin nous voici au cœur de la monarchie des Césars, nous voici à Vienne.

On éprouve dans Vienne je ne sais quelle langueur. Il circule dans cette ville un souffle de mollesse et de plaisir qui vous gagne, et vous pénètre. Le peuple mange, boit, se promène et dort; il s'estime heureux. La noblesse demeure dans ses châteaux et dans son orgueil. Une nature resplendissante enveloppe une population dont les mœurs sont bienveillantes et faciles, dont les plaisirs sont la musique, la danse, la promenade et la bonne chère. Aujourd'hui, Vienne est encore la même ville dont Eneas Sylvius traçait au XVIe siècle la peinture, dont il disait : « C'est par charretées

que l'on apporte à Vienne les œufs et les écrevisses, le pain, la viande, le poisson et les volailles de toute espèce, et, toutefois, à la chute du jour, il ne reste plus vestige de ces provisions... On n'exige aucun droit de ceux qui vendent du vin dans leurs maisons; aussi presque tous les citoyens tiennent-ils cabaret. Ils chauffent leurs étuves, y font la cuisine, et y reçoivent les ivrognes et les filles de joie.... Le nombre de courtisanes est très considérable. Outre celà, il y a peu de femmes qui se contentent de leurs maris. » Un siècle après, Guy-Patin disait de Vienne : « Vienne est une ville de plaisir, s'il y en a au monde ; et comme je prétends qu'à moins d'être Français, il faudrait souhaiter d'être né Allemand, de même je dis qu'à moins de passer la vie à Paris, il la faudrait passer à Vienne. »

Il est singulier de voir la capitale d'un aussi grand empire destituée d'un caractère moral dont la précision puisse la désigner entre toutes les villes. Londres, Berlin, Paris, ont leur génie et le montrent aux yeux. Vienne est un corps immense dont on cherche l'ame; je l'appellerais, pour ainsi parler, une ville athée. Elle est sans unité ; elle réunit dans son sein le Hongrois, le Bohème, le Grec, l'Italien, l'Allemand ; elle enveloppe tout dans sa variété anarchique et ses trente-deux faubourgs, sauf un esprit qui lui appartienne. A peine si à l'entour et dans l'enceinte de la magnifique cathédrale de Saint-Stéphane, le génie primitif de la cité paraît quelquefois. Tout s'est évaporé au vent du Danube, de cet Ister, fleuve bien moins allemand que le Rhin; tout a revêtu aux rayons du soleil, je ne sais quel prisme italien, grec, ou slave; ce qui s'y produit le moins, c'est le génie germanique.

Étrange cité! le bonheur matériel y siége. La justice positive des rapports civils n'est pas absente; le peuple est bon, la bourgeoisie bienveillante; elle aime les concerts, la campagne, les bords du Danube et le poulet frit; les arts ont dans le château impérial (Burg) et les palais de la noblesse leurs merveilles et leurs trésors; les médailles, les statues et les tableaux ne manquent pas; des savans et des poètes dont toute littérature pourrait s'honorer, accueillent l'étranger avec une grace affectueuse; la haute aristocratie a des causeries dont l'élégance ne saurait guère être effacée par aucune autre société de l'Europe. Eh bien! au milieu

de ces choses agréables, l'ame ne saurait être contente à moins de se laisser tout-à-fait engourdir.

Que manque-t-il donc à Vienne? Il lui manque la liberté de la pensée; ou plutôt l'absence de la pensée s'y fait voir. Tout y est permis, tout y est possible, sauf de diriger son esprit sur les graves et mâles objets d'où dépendent les destinées de l'homme et du genre humain. Des spéculations profondes à Vienne? erreur! De l'enthousiasme? folie! Il faudrait écrire sur les poteaux de la route de Vienne : *On ne pense point ici.*

La monarchie autrichienne exerce une vaste et sourde proscription contre le génie : elle ne le tue pas, elle le déprime. Un poète avait commencé de s'élancer dans les divins pays de l'imagination et de l'idéal : un instant, on le laissa faire, puis on l'avertit, on l'inquiéta, on l'invita amicalement de ne pas se rendre suspect par trop de verve et d'impétuosité; quand le poète voulait lever les yeux au ciel, il rencontrait autour de lui les regards immobiles d'une inquisition secrète; il a fini par comprendre que la monarchie lui dictait le silence : il se tait, il vit ainsi ou plutôt il meurt tous les jours, sans se plaindre et sans chanter.

Comme au temps de Wan-Swieten et de Métastase, la médecine et l'opéra sont l'objet des soins et des faveurs de la cour et du pouvoir. La musique, la danse et les sciences naturelles ont seules conservé le privilége de l'innocence.

La politique du cabinet de Vienne est habile et laborieuse; M. le prince de Metternich montre, dans la gestion de la monarchie, un talent peu commun. Il a pour but l'immobilité de l'empire et de l'Europe; il s'attache à ce que rien ne remue, et quand il ne peut prévenir un changement, il travaille à ce que du moins ce soit le dernier. « Le maintien de ce qui subsiste doit être le premier comme le plus important de nos soins, écrivait M. de Metternich à un ministre d'une des cours de l'Europe; par là nous entendons non-seulement l'ancien ordre de choses qui a été respecté dans quelques pays, mais encore toutes les institutions nouvellement créées. Dans les temps actuels, le passage de l'ancien ordre au nouveau est accompagné d'autant de dangers que le retour du nouveau à ce qui n'existe plus. » M. de Metternich n'a pas le thème politique d'un Alberoni ou d'un Richelieu; il ne veut rien

envahir, mais tout conserver, et dans cette immobilité, si artificiellement entretenue, il dépense beaucoup de génie. Il a pour les faits un respect idolâtre; il déteste les mouvemens des peuples; mais si une révolution est triomphante, il aimera mieux la reconnaître que de la corriger par une autre révolution. Il n'adore en politique que le repos, il n'a pas de Dieu; il rit intérieurement des sollicitations et des espérances fanatiques des serviteurs des royautés proscrites; sans les décourager, il les ajourne toujours; l'usurpation qui dure est à ses yeux une légitimité qui commence. Au milieu de l'Europe, il demeure impassible, froid, poli, ironique, incrédule; il n'a pas la grandeur que donne la foi, mais il a toutes les habiletés et les ressources d'un inaltérable athéisme.

Cette politique n'est pas arbitraire, elle est prescrite par l'état de la monarchie. Jamais empire n'a été composé de parties plus dissemblables; il réunit la Lombardie et la Hongrie, Venise et Prague; autour des états héréditaires de l'archiduché d'Autriche, se groupent forcément la Styrie haute et basse, le Tyrol, la Bohême, la Moravie, une partie de la Silésie, la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie septentrionale, la Gallicie orientale, le royaume d'Illyrie, la Dalmatie, et des îles de la mer Adriatique. Quel est le ciment qui pourrait toujours tenir ensemble ces pièces de rapport? A peine si la pensée la plus vaste et la plus ardente en aurait la puissance.

Elle appartient à l'Autriche cette Milan fondée par nos pères, par les Gaulois d'Autun, qui passa de la domination romaine à celle des Ostrogoths; reine, au xe siècle, des républiques lombardes, arrachée par Charles-Quint à la France, et dont Napoléon termina, en 1810, la blanche cathédrale, commencée par Galéasse dans la première année du xive siècle. L'empereur, non plus d'Allemagne, mais d'Autriche, gouverne aussi Venise et venge Maximilien. Cependant Rome contemple ce spectacle dans une obéissance imbécille, tant elle a dans la mémoire et dans le cœur qu'elle fut la ville de Marius et d'Hildebrand!

La patrie de Jean Hus et de Jérôme appartient aussi à l'Autriche. La Bohême, que l'acte fédératif de 1815 a incorporé dans la confédération germanique, se repose de ses antiques agitations, de ses révoltes de Ziska, de sa guerre de trente ans, des batailles

de Napoléon, dans les travaux d'une industrie dont les progrès sont récens. Prague, qu'on nous a dit ressembler à la vieille Moscou, voit se presser entre ses églises et ses palais une population qui n'a guère d'autre souci que le retour quotidien de ses jouissances et de ses plaisirs. Elle fut troublée en 1833 par une agitation extraordinaire; elle vit accourir chez elle de jeunes Français venant saluer un enfant qu'ils appelaient leur roi. Jamais on ne commit un acte d'insubordination et de guerre civile avec une gaieté plus bruyante et plus communicative. Nos jeunes compatriotes faisaient plus de bruit dans Prague que tous les Bohémiens, qui n'avaient jamais vu de sédition si aimable et si élégante. J'y rencontrai un camarade qui déjà au collége disputait avec moi sur la légitimité et la liberté, il me conta spirituellement tous les détails de l'expédition sentimentale : il était sans fanatisme, j'avais de la tolérance; nous nous quittâmes en riant. Cependant la légèreté de ces jeunes gens était digne de blâme, car elle aggravait en Europe la preuve de nos dissensions intestines. Français, quand serons-nous unis?

La race slave forme la majorité des habitans de la Bohême. Le Hongrois frémit sous la domination autrichienne. Il adore à la diète de Presbourg les maximes de sa vieille constitution, et sa défiance ne veut rien y changer. Vienne lui refuse dans les tribunaux et au théâtre l'usage de l'idiome national (le *maggyare*). Le paysan du Tyrol est plus attaché à ses montagnes qu'à l'empire. L'Autrichien seul est dévoué à l'Autriche.

Vienne a pour adversaires naturels la Russie, la Prusse et la France; ces trois puissances marchent nécessairement sur elle.

La Russie pense que le protectorat de la race slave lui convient mieux qu'au duché d'Autriche. Elle nourrit l'espoir d'attirer un jour à elle tout ce qu'il y a de Slaves sous la domination de Vienne, elle les flatte sourdement. Elle inquiète aussi la ville du Danube par la possession de la Pologne et bientôt de Constantinople : quand le czar aura succédé au sultan, il n'y aura plus pour Vienne de Sobiesky (1).

(1) Depuis long-temps l'Autriche sent les dangers dont la menace la Russie. « Le prince de Kaunitz, qui se trouvait aussi à Neustadt, eut de longues conférences avec sa majesté prussienne, dans lesquelles, étalant avec emphase le

La Prusse n'a pas encore pris toute la Silésie : elle médite d'envahir la Saxe et de pousser l'aigle noire jusqu'aux confins de la Bohême : elle enveloppe l'Allemagne dans son système de douanes et exclut l'Autriche de la solidarité des intérêts germaniques. Vienne, par représailles, cherche assiduement à compromettre Berlin dans de communes entreprises contre la liberté de l'Allemagne. Ces inimitiés secrètes éclateront un jour par de vives ruptures.

L'Autriche blesse la France par l'inique détention de l'Italie qui doit un jour dans Rome relever son indépendance et sa liberté. Que les Français et les trois couleurs paraissent sur la cime des Alpes, les vallées italiques retentiront d'un cri d'allégresse et de bataille qui pourra faire sourire Napoléon dans sa tombe. Italie, n'accuse pas la France; si tu ne l'as pas encore vue descendre, c'est qu'à la façon des héros, elle dort avant de combattre.

Enfin, l'Autriche a devant elle le génie même du siècle : elle en est troublée, elle se compare, elle a peur. Cet esprit d'innovation et de liberté l'alarme et la confond, elle se voit sans idées, sans alliances naturelles, sans unité, sans avenir, sans ces fidélités de peuples qui peuvent désespérer la trahison et la fortune; voilà pourquoi elle embrasse le repos et l'immobilité avec fureur et désespoir; voilà la raison de sa politique; voilà aussi la cause du pieux et tendre respect dont elle entoure son vieil empereur, le bon François (*guter Franz*), qu'elle aime pour sa simplicité, pour sa longue vie traversée par tant d'épreuves, et couronnée par des prospérités qui ne lui survivront pas. Le XIX[e] siècle sera fatal à la monarchie autrichienne (1).

système de sa cour, il le présenta comme un chef-d'œuvre de politique dont il était l'auteur; il insista ensuite sur la nécessité de s'opposer aux vues ambitieuses de la Russie, et déclara que jamais l'impératrice-reine ne souffrirait que les armées russes passassent le Danube, ni que la cour de Pétersbourg fît des acquisitions qui la rendissent voisine de la Hongrie. Il ajouta que l'union de la Prusse et de l'Autriche était l'unique barrière que l'on pût opposer à ce torrent débordé qui menaçait d'inonder toute l'Europe. » Frédéric. — Mémoires de 1763 jusqu'à 1775. — Chap. 1[er], pag. 47-48. — Edition de Berlin. — 1788.

(1) La mort de l'empereur François ouvre le série de vicissitudes que doit éprouver dans notre siècle la monarchie autrichienne.

En entrant de la Bohême dans la Saxe, je méditais comment cette Saxe, toujours illustre par l'effort du courage, de la nature, de la religion et de la science, n'avait jamais pu saisir une domination durable dans les affaires européennes. Elle a donné Luther au monde; c'est beaucoup : elle a, par Witikind, opposé le génie d'une résistance héroïque aux cruautés triomphantes du grand Karl; mais elle n'a jamais pu rencontrer la grandeur politique. C'est qu'elle perdit l'unité, dès le XVe siècle, par le partage de l'électorat dans les deux branches *Ernestine* et *Albertine*, et cependant jamais pays ne dut davantage concentrer ses forces; enclavé entre le Brandebourg, la Bavière et la Bohême, il ne pouvait sauver son intégrité que par une cohésion énergique. Si Maurice eût vécu, la Saxe eût étonné l'Allemagne. Il est surprenant qu'au-delà du Rhin un poète de génie n'ait pas encore composé un drame avec la vie de cet homme.

Un jeune prince se laisse aller aux séductions de la gloire et du génie; il sert Charles-Quint, il foule aux pieds pour lui la liberté de l'Allemagne et la foi nouvelle pourtant chère à son cœur; il se fait l'instrument le plus actif de la défaite des princes réformés et de la ligue de Smalkade; il est récompensé par l'électorat de Saxe: mais une fois couronné, il se sent un autre devoir que la reconnaissance; il songe à l'Allemagne, à la liberté, à la religion; il conçoit la pensée de s'en faire le représentant et le vengeur; il prépare en silence un éclat terrible; il trompe Charles-Quint, le grand trompeur de l'Europe; il trompe Granvelle, un des plus raffinés politiques du siècle; enfin il se décide, il court surprendre l'empereur dans Inspruck; il le manque de quelques heures, mais toujours il le contraint de fuir la nuit, à travers les ténèbres et des torrens de pluie, de traverser les Alpes à la lueur des flambeaux par des sentiers détournés, et d'aller cacher dans la Carinthie ses angoisses, sa goutte et son désespoir. L'Allemagne a tressailli. La réforme a trouvé son Achille; elle arrache à Charles-Quint la convention de Passau, et les yeux fixés sur Maurice, elle attend de nouveaux triomphes. Un an après, Maurice recevait la mort en achevant sa victoire contre Albert de Brandebourg, prince furieux, toujours funeste à l'Allemagne; Maurice mourait à trente-deux ans, à cet âge de maturité pour les grandes choses. Durant sa

courte vie, il avait mêlé dans son caractère l'héroïsme germanique et la ruse italienne; il s'élevait sur le déclin de Charles-Quint; il lui eût succédé dans la gloire, peut-être sur le trône impérial, et la Saxe eût ainsi donné à la réforme chrétienne, non-seulement un Moïse, mais un César. Voilà pour le drame un autre Wallenstein : pourquoi n'y aurait-il pas un autre Schiller?

Le nerf de l'unité a toujours manqué à la Saxe autant dans sa politique que dans son territoire. A la fin du XVIIe siècle, ses princes abjurent le protestantisme pour l'appât du trône de Pologne : princes impolitiques qui s'affublaient du catholicisme dans la patrie de Luther! Elle eut tour à tour pour ennemis et pour vainqueurs Charles XII et le grand Frédéric; elle eut pour ami Napoléon, qui l'entraîna dans sa chûte.

Au congrès de Vienne, il se donna un curieux spectacle de convoitises et d'avidités politiques. Le roi de Saxe n'avait abandonné Napoléon que le dernier; il avait été contraint, après la bataille de Leipsig, de quitter ses états, et il attendait au château de Frederichfeld, à quelques lieues de Berlin, ce que les souverains rassemblés décideraient de sa couronne. Le prince de Hardenberg demandait l'incorporation de la Saxe à la Prusse, en s'appuyant sur les principes du droit des gens, sur l'intérêt politique de l'Allemagne, sur l'intérêt de la Saxe elle-même. Le principe du droit des gens invoqué par la Prusse était le droit de conquête; elle citait Grotius et Wattel, afin de prouver que la conquête est un titre légal pour acquérir la souveraineté d'un pays. On frémissait à Berlin à l'idée de rendre le prix de la victoire dont on s'était nanti rapidement. La Saxe a été conquise, écrivait en 1826 M. de Stein (1), par six mois de combats et de luttes sanglantes. Le roi a été fait prisonnier le 18 octobre dans Leipsig emporté d'assaut; il avait perdu la couronne, il avait cessé de régner; son consentement n'était pas nécessaire pour ratifier la perte de ses états. L'Angleterre favorisait les prétentions de la Prusse, la Russie ne les contrariait pas; mais l'Autriche ne pouvait consentir à laisser la monarchie prussienne étendre ses limites jusqu'aux frontières de la Bohême;

(1) *Die Briefe des Freiherrn, von Stein an den Freiherrn von Gagern*, von 1813-1831, Stuttgardt, 1835.

et Louis XVIII avait recommandé au prince de Talleyrand de défendre le principe de la légitimité dans la personne du roi de Saxe. Aussi, une fois passées les plus vives effervescences de la victoire et de la colère, il devint impossible à la Prusse de s'approprier la Saxe entière ; elle n'en put emporter que des lambeaux : elle n'eut pas Dresde, elle n'eut pas Leipsig, mais elle eut la troisième partie du territoire qu'elle érigea en duché de Saxe, et huit cent mille ames sur une population de deux millions d'hommes.

Aujourd'hui la Saxe est un des pays les plus civilisés de l'Europe et les plus dénués d'énergie politique. Une instruction saine circule partout ; ce pays en a le goût et la longue habitude. Ce n'est pas en vain que, depuis le XVIe siècle, la réforme a remué les esprits ; la civilisation morale a fleuri sous l'influence de l'esprit évangélique. Mais tant de dons heureux ne peuvent constituer à cette terre l'unité politique qui lui manque ; la patrie de Luther est morcelée (1), sans force, et sans autre avenir qu'une soumission prochaine à la monarchie de Frédéric.

Cependant, au milieu de l'impuissance de la Saxe, Berlin fut contrarié, il y a quelques années, par l'invasion du régime constitutionnel à Dresde. Au mois de juin 1830, la Saxe avait encore son ancien gouvernement ; mais dès 1817, les états du royaume avaient demandé que la vieille constitution fût révisée ; des écrivains donnèrent l'appui de l'opinion à ces sollicitations légales, que ce concours rendit plus vives. Les esprits étaient échauffés ; quelques troubles avaient éclaté à Dresde, dans la soirée du 25 juin 1830, au milieu des processions et des fêtes qui célébraient le troisième anniversaire séculaire du jour où la confession d'Augsbourg avait été remise à Charles-Quint ; des émotions plus turbulentes encore s'étaient manifestées à Leipsig, quand arriva la nouvelle de la révolution de Paris et de la France. Le peuple, la bourgeoisie, et une partie de la jeune noblesse l'accueillirent avec enthousiasme ; Leipsig fut le théâtre d'une nouvelle effervescence ; on y cria :

(1) La Saxe est partagée en royaume de Saxe, grand duché de Saxe-Weimar, duché de Saxe-Meiningen Hildbourghausen, duché de Saxe-Altenbourg, duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

Vivent les princes protestans, vive Paris, vive le roi de Prusse, acclamations décelant l'instinct d'un peuple qui voulait réunir la religion, la liberté et la puissance. Dresde prit feu de son côté. Enfin, le 13 septembre 1830, un décret royal annonça l'adoption que faisait le roi du prince Frédéric, en qualité de co-régent (*mit-regent*), et la renonciation du prince Maximilien au trône en faveur de son fils. En même temps, M. de Lindenau était nommé premier ministre. M. de Lindenau représente la liberté loyale et modérée dont voudrait jouir le tiers-état de la Saxe; il a l'amour du bien, l'expérience des affaires, la connaissance des théories et des constitutions, l'esprit élevé. S'il savait plus les hommes, s'il se défiait davantage de leurs passions mauvaises, et luttait contre elles avec une volonté plus ferme, on pourrait l'appeler un grand homme d'état. La constitution nouvelle, en établissant deux chambres, leur a refusé le droit d'initiative dans le pouvoir législatif, et ne leur a octroyé qu'une faculté fort restreinte d'ajourner leur consentement aux impôts.

Dresde n'a pas été nommée sans justice la Florence de l'Allemagne. Dans ces deux villes, l'art est la consolation d'un éclat politique éclipsé. Le musée saxon regorge de beautés et de chefs-d'œuvre; là seulement on connaît le Corrège, et l'on reçoit de ces miracles de la couleur une révélation nouvelle de la puissance de l'art. Dresde est une ville ouverte et riante comme la capitale d'un grand empire qui n'aurait rien à redouter, ou plutôt elle est ouverte comme un champ de bataille, et semble une proie riche et facile à la merci d'un vainqueur. Le peuple saxon n'a pas tant l'ambition de la prépondérance politique que l'amour de sa foi et de ses mœurs religieuses. Il a donné la réforme à l'Allemagne, et veut en garder dans ses foyers l'autorité souveraine. Il supporte difficilement le catholicisme de ses princes; entre lui et la maison royale la différence du culte a répandu une froideur qui sera mortelle à celle-ci. Si le prince Frédéric est populaire, c'est qu'il passe pour incliner à la réforme et vouloir l'embrasser un jour. Il faut voir chaque dimanche la famille royale assister aux pompes de la religion catholique au milieu du silence moqueur d'un peuple blessé dans sa foi. Pour comble de disgrace, la musique sacrée est chan-

tée par une de ces voix sans caractère et sans sexe, qu'à peine on entend encore à Rome : quel tact! un castrat pour des oreilles saxonnes! dans la patrie de Luther!

Nulle part la pensée ne pourrait trouver plus d'alimens que dans Leipsig. Le commerce, la science et la guerre y tiennent toujours l'esprit actif par leurs occupations et leurs souvenirs. Toutes les nations envoient des représentans à Leipsig : la Russie, l'Angleterre, la Turquie, la Pologne, la France. On y apporte tous les fruits du travail et de l'industrie pour les échanger. Au nouvel an, à la Saint-Michel, à Pâque, les commerçans de tous pays se rencontrent. Cependant la ville est riante et joyeuse; elle fête ses hôtes avec empressement, on y spécule en se divertissant; les plaisirs viennent s'offrir au milieu de tous les trafics; on les achète aussi. La science tient son bazar dans Leipsig; elle y entasse ses conceptions, ses rêveries, ses pauvretés, ses richesses; elle y accouple la philosophie et le roman, l'histoire, le mysticisme, la chimie, l'apologie du despotisme, la défense de la liberté; c'est le produit brut de l'esprit humain associé au coton et au café. La ville possède une université, et n'a pas toujours assez de place pour loger ensemble les écoliers et les marchands. La science et le commerce se disputent le terrain. Enfin l'histoire vivante, cette large biographie des grands peuples et des grands hommes, déroule là ses pages qui sont des champs de bataille. D'abord, à cinq lieues de Leipsig, tomba Gustave-Adolphe, il y a deux siècles. A Bautzen, Napoléon vainquit encore, presque pour la dernière fois; victoire indécise, n'ayant plus le front radieux et l'œil étincelant, dernière condescendance de la fortune, qui enfin, le 18 octobre, à Leipsig, se tourna contre nous avec autant de promptitude que le canon des Saxons. L'Allemagne fut un moment incrédule au bruit de sa propre victoire; elle n'osait se fier à la renommée, tant il lui semblait difficile de surmonter Napoléon. Enfin elle se leva dans l'ivresse de la vengeance et de la certitude; elle se précipita sur les pas de l'homme qui gardait son génie, mais qui perdait son bonheur. Mais l'Allemagne a-t-elle recueilli toute la moisson due à ses efforts et à son sang? elle a sauvé son indépendance, mais a-t-elle trouvé la liberté? Dieu et les rois lui doivent encore la moitié de son salaire.

I pray thee, stay with us; go not to Wittenberg.

Je t'en prie, reste avec nous : ne retourne pas à Wittemberg, dit la mère d'Hamlet au prince de Danemarck. Les fictions créées par le génie contractent sous son empreinte une telle réalité, qu'elles préoccupent l'esprit avec le même empire que l'histoire elle-même. A Wittemberg on se souvient d'Hamlet; on est certain qu'il a été un des étudians de cette université, ce triste et aimable jeune homme sur la tête duquel Shakspeare a mis toutes les mélancolies du genre humain : là il s'occupait de philosophie avant de méditer sur le crâne d'Iorick et sur la poussière d'Alexandre; là il se débattait avec la métaphysique, avant de croiser le fer avec Laërtes; la métaphysique! cette fille si vigoureuse et si fière, dont la force a toujours aimé les étreintes et qui n'a jamais été outragée que par l'impuissance! Les Allemands portent à Shakspeare une reconnaissance orgueilleuse pour avoir montré Hamlet, cet autre Oreste des traditions du Nord, s'élevant dans Wittemberg avec les disciplines germaniques. L'anachronisme n'est rien ici.

L'université de Wittemberg fut instituée en 1508, et n'attendit pas long-temps la célébrité. Huit ans après, un homme en avait fait l'adversaire de Rome, l'école et le siége d'un christianisme nouveau : il collait ses thèses factieuses aux murailles de l'université; par ses cris, il remuait l'Allemagne, il consternait le Vatican. Dans l'ancien cloître des Augustins nous avons visité la chambre de Luther, nous avons vu la place où il avait coutume de s'asseoir et de méditer comment il changerait la religion et l'Europe. Nous y avons trouvé le nom de Pierre-le-Grand tracé par le Moscovite. Sympathie naturelle : Pierre devait aimer Luther; même tempérament, même audace, même génie; l'empereur créait un peuple, une capitale, un empire; le moine créait une nouvelle manière d'adorer Dieu. Pour aller au cloître des Augustins, on passe devant la maison où mourut Mélanchton, cet homme si pur, si flexible et si tendre, dont les éternelles incertitudes ne firent jamais suspecter la candeur et la sincérité, et qui put manquer de caractère impunément, sans dommage pour sa mémoire, tant l'Allemagne savait que les inconstances et les variations de Mélanchton étaient de continuels hommages à la vérité qu'il poursuivait toujours!

Wittemberg est vraiment la patrie du XVI[e] siècle; c'est de là qu'il est parti comme un torrent pour aboutir à tous les points de l'Europe. Tout est muet aujourd'hui; mais ce silence rend encore plus sensible le retentissement du passé : on écoute l'histoire sans être troublé. Pourquoi donc la statue de Luther érigée au milieu de la grande place n'est-elle pas belle? On a eu raison de la frapper en airain, car pour cet homme, le marbre était trop délicat; mais le génie manque à l'œuvre : il faut un artiste qui, s'inspirant de l'image si vivante laissée par le pinceau de Cranach, rende à l'Allemagne son Luther factieux, habile, savant, emporté, patient, brutal, contemplatif, éloquent, aimant le vin, les femmes et la musique (1), inspiré, volontaire, politique religieux.

Huit heures de poste vous amènent dans Potsdam : Potsdam et Vittemberg, deux mondes! deux siècles! la théologie et la guerre! Luther et Frédéric! Potsdam est tout ensemble une ville de guerre et de plaisance; les troupes et les maisons s'y alignent avec la même régularité, et rien ne vient troubler la double uniformité de l'architecture et de la discipline au milieu d'une nature pittoresque, dont les beautés sont vraiment exceptionnelles dans les sables du Brandebourg.

On connaît mieux Frédéric après avoir vu *Sans-Souci*. On y trouve non plus le roi, mais l'homme. Frédéric n'a pas voulu élever un palais pour les représentations de la royauté, une imitation de Versailles; il s'est bâti une maison à sa convenance, où il pût travailler et se reposer à sa guise. *Sans-Souci* est un bâtiment d'un seul étage. La chambre à coucher où mourut le héros, sa bibliothèque, sont d'une simplicité antique; là, tout élève l'ame et l'esprit, le silence des lieux, la sérénité paisible de la nature, le souvenir de la visite de Napoléon et de la présence de Voltaire. A une des extrémités de la maison était la chambre du philosophe; mais le philosophe se trouvait trop près du roi; l'espace était trop petit pour réunir ces deux puissances faites sans doute pour s'estimer et s'adorer, mais de loin.

En entrant à Berlin par la porte de Brandebourg, il est impos-

(1) Wer nicht liebt Wein, Weiber, und Gesang, der bleibt ein Narr, sein Lebenlang. LUTHER.

sible de n'être pas frappé d'un aspect de force et de grandeur. Une longue et large avenue plantée de tilleuls, des deux côtés, *unter den Linden,* vous conduit au centre de la ville. Le premier monument qui frappe vos regards est l'arsenal avec les statues des généraux Bulow et Scharnhorst; Blücher est en face et seul. L'université vient après l'arsenal. Plus loin, on aperçoit le musée, dont la construction récente, magnifique et commode, atteste un culte intelligent de l'art; seulement, à l'exception de quelques chefs-d'œuvre, la collection acquise d'un seul coup n'est pas toujours digne de son habitation. En transportant à Berlin les tableaux de Dresde, on aurait un des plus beaux musées de l'Europe. Le palais du roi, élevé sous le règne de plusieurs princes, sépare la ville de Frédéric de l'ancienne ville. La statue du grand-électeur, sur un des ponts de la Sprée, rappelle celle de Henri IV sur la Seine, et, comme elle, représente des souvenirs qui ont plus d'un siècle.

Berlin avec ses larges rues, ses maisons neuves et alignées, a quelque chose des beaux quartiers de Londres, moins l'immense population qui se déploie sur les bords de la Tamise; même il faudrait verser cent mille hommes de plus dans la capitale de la Prusse; elle en a besoin, et, telle qu'elle est aujourd'hui, elle peut les tenir.

Au surplus, ne cherchez point ici tant la beauté des monumens que la force et le mérite des hommes. A Berlin, pas de nature, peu d'art; des hommes et des idées; l'armée et l'université; la science et la guerre.

La volonté a créé la Prusse : l'esprit et le fer la défendent. Frédéric pourrait sortir de son tombeau de Potsdam; il retrouverait sa Prusse avec ses soldats et ses savans, sa discipline et son intelligence; et son adhésion ardente au régime de la force qui civilise.

Dans aucun autre endroit de l'Europe, l'effort du travail et de la pensée ne se fait plus sentir qu'à Berlin; les ressorts de l'empire et de l'esprit y semblent toujours tendus, trop peut-être : on dirait que la moindre négligence et la moindre distraction peuvent tout compromettre et tout perdre; mais cet emploi si fier de l'énergie et de la volonté a du charme pour l'intelligence et lui procure de vigoureux plaisirs. N'allez point à Berlin si les voyages ne sont

pour vous qu'une diversion futile à l'uniformité d'une molle existence, et si les excitations de la pensée vous sont une sensation trop impétueuse et trop mordante : l'ennui vous gagnerait, ou plutôt vous seriez jeté dans un monde dont les qualités mâles et sévères vous opprimeraient. Mais allez à Berlin si vous aimez le spectacle de la force, la fierté des armes, la profondeur de la pensée, le culte ferme et persévérant de la science, les exaltations orgueilleuses de l'intelligence; si vous vous plaisez à chercher la raison des choses, la suite des traditions et des destinées du monde; si la grande histoire et la forte métaphysique vous émeuvent; si les causes, les mystères et les délicatesses de la religion ébranlent votre ame intimement; si encore vous aimez les longues conversations qui s'alimentent de science et de poésie, où une imagination active, savante et mobile, peut parcourir avec vélocité le cercle entier des idées et des passions humaines. On cause admirablement à Berlin, autrement, mais aussi bien qu'à Paris. C'est dans ces deux capitales que la vie de l'intelligence européenne a le plus d'ardeur et de puissance. L'esprit à Berlin va plus directement à son but, avec plus de précision, de rigueur; à Paris avec plus de grâce et d'abandon, mais il arrive aussi; à Berlin, plus de profondeur sur un point donné; à Paris, plus d'étendue sur toute la surface. Le Prussien met dans ses idées la même discipline et la même tenue que dans ses armées et ses pratiques militaires; c'est la même exactitude et la même roideur; le Français manie toujours la science ou la force avec une confiance facile; nos soldats et nos penseurs laissent parfois la négligence s'introduire dans leurs exercices et dans leurs méthodes, parce qu'ils se croient sûrs de pouvoir ressaisir d'un seul coup la position nécessaire. Nous avons cru remarquer dans l'homme du Brandebourg un mélange de la précision britannique et de la vivacité française, sans que ces deux élémens aient suffisamment trouvé un équilibre harmonieux; quoi qu'il en soit, la Prusse est aujourd'hui la tête du corps germanique, et si Munich et Dresde sont les musées de l'Allemagne, si Vienne en est l'auberge et la promenade, Berlin en est l'arsenal, le salon et l'université.

La monarchie prussienne a pour devise : *Suum cuique*, mais elle s'est formée elle-même par des usurpations successives; la con-

quête et la guerre l'ont créée. Les chevaliers de l'ordre Teutonique emportèrent au XIIIe siècle la possession de la Prusse à la pointe de l'épée; Thorn et Marienbourg étaient la résidence de ces terribles porte-glaives : ils prévalurent durant trois siècles; en 1525, la paix de Cracovie les abolit en réalité, et la Prusse devint un duché héréditaire sous le protectorat de la Pologne. Un siècle après, elle appartint à la maison électorale de Brandebourg; encore un siècle après, elle devint royaume; aujourd'hui elle est une des cinq grandes puissances de l'Europe : voilà comment s'élèvent les empires.

La Prusse orientale, la Prusse occidentale, le Brandebourg, la Silésie, la Poméranie, le duché de Posen, une partie de la Westphalie, les états de Clèves, une partie de la Saxe, le duché du Rhin, composent la monarchie prussienne, laborieux assemblage, élevé par la conquête et le temps, et toujours à la merci des chances inconnues des temps et de la guerre.

La monarchie de Brandebourg ressemble à un de ces corps élancés dont la vie jeune et irrégulière n'a pu trouver encore son assiette, son embonpoint et son harmonie; elle se fatigue à toucher en même temps les bords de la Baltique et les bords du Rhin; il est peu commode de régir à la fois Dantzig et Cologne; elle le sait, aussi les conquêtes qu'elle médite ne sont pas lointaines; elle désire Leipsig et Dresde qui avoisinent sa capitale : Gœttingue, Hanovre et Brunswick ne lui déplairaient pas.

En 1801, le premier consul de la république française offrait le Hanovre à la Prusse pour prix d'une amitié sincère. La Prusse désirait cette proie, mais sans oser la prendre. En 1805, le prince de Hardenberg avouait que la monarchie de Brandebourg épiait toujours l'occasion d'acquérir le Hanovre, pourvu que cette acquisition n'imprimât pas une tache à l'honneur et à la bonne foi du roi. Frédéric-Guillaume écrivait, de son côté, qu'il nourrisait pour le Hanovre une affection paternelle. La Prusse, acceptant les offres de Napoléon, avait l'Angleterre pour ennemie, l'amitié de la France; elle pouvait mécontenter la Russie, mais elle intimidait l'Autriche.

La position de la monarchie prussienne est celle-ci : que la Russie veut s'étendre jusqu'à l'Oder, la France jusqu'au Rhin : elle

doit choisir entre l'alliance de Saint-Pétersbourg et celle de Paris pour combattre Vienne.

« Pourquoi Canning n'était-il pas à Vienne en 1815, à la place de Castlereagh? écrivait en 1827 le baron de Stein; les princes allemands devraient cependant songer que l'indépendance de l'Allemagne vis-à-vis la Russie et la France repose surtout sur les forces morales et matérielles de la Prusse, et ils devraient renoncer à la misérable et dangereuse opposition qui se manifeste partout. »

M. de Stein représente avec exactitude l'esprit national de la Prusse, qui sut se relever après la bataille d'Iéna; il contribua puissamment à rétablir les vieilles franchises municipales du royaume, et à donner ainsi au patriotisme un aliment et une récompense; il figura au congrés de Vienne; il portait à la France une haine dont les motifs ne sauraient nous étonner, mais dont les emportemens sauvages choquent le goût et la raison. L'an dernier, une publication indiscrète mit dans le monde littéraire de l'Allemagne le trouble et le scandale. M. de Gagern, père du courageux député de Hesse-Darmstadt, publia, dans les intérêts de sa vanité, des lettres et des billets confidentiels de M. de Stein : dès 1813, il avait brigué avec une insistance extraordinaire l'honneur de l'amitié du ministre prussien; il le pressait de s'ériger en Luther de la nouvelle émancipation allemande, se contentant pour sa part, disait-il, d'être son Mélanchton. M. de Stein, moitié fatigue, moitié condescendance, consentit à nouer commerce avec lui : il lui écrivait tantôt avec abandon, tantôt avec hauteur; peu à peu, en se livrant davantage, il épancha sa confiance et sa bile dans des lettres courtes, de petits billets, dont les phrases ont le laconisme et la négligence d'une causerie : et voilà qu'aujourd'hui M. de Gagern livre au public ces témoignages et ces lambeaux d'une confiance trahie; il les appelle sa *participation à la politique* (*mein Antheil an der Politik*), excitant le courroux des uns, la gaieté des autres, et la curiosité de tous. Personne n'est épargné par l'amertume de M. de Stein, pas plus le prince de Metternich que M. Ancillon. Voici quelques traits qui pourront faire connaître cet homme d'un patriotisme si âpre et d'une humeur aristocratique si hautaine ;

« La monarchie prussienne me présente dix millions d'hommes qui ont une histoire politique, militaire, intellectuelle, et une consistance indépendante, auxquels la Providence a donné au XVIIe et au XVIIIe siècle trois grands rois; ces rois ont procuré à la Prusse un présent glorieux, et ont jeté les fondemens d'un avenir peut-être plus grand encore.... »

« Le bon homme se plaint de l'universalité du service militaire, je la tiens pour excellente. Il est excellent qu'il y ait une institution qui entretienne chez tous l'esprit guerrier, qui développe chez tous les qualités guerrières, et qui habitue tout le monde aux privations, aux efforts et à l'égalité de l'obéissance. »

« La politique du prince de Metternich est frappée de paralysie; il n'avait pas besoin, pour empêcher l'agrandissement de la Russie, d'opprimer la Grèce. »

Voici maintenant le tour du prince de Hardenberg : ce brillant ministre, chef d'une famille si riche en personnes distinguées et spirituelles, est ici maltraité par son plus cruel ennemi.

« Mon antipathie contre le chancelier ne repose pas sur un fait isolé : elle a pour motifs l'abandon de ses mœurs, qui l'entraînait à de mauvaises sociétés; sa fierté, qui lui faisait écarter des affaires tous les hommes capables et indépendans, et le portait à choisir des hommes médiocres ou indignes; sa fausseté, qui l'a toujours empêché de lier des amitiés durables; sa prodigalité de la fortnne publique, sa légèreté, ses connaissances superficielles, car il ne savait rien à fond. »

« Avez-vous lu les *Extrêmes en politique* d'Ancillon? L'ouvrage ressemble à l'homme; cela sent le prêtre, cependant il y a de bonnes choses. »

Je citerai des choses disgracieuses pour la France : les peuples, ces nouveaux rois du monde, doivent savoir tout entendre.

« Les fanfaronnades françaises sont risibles. Si l'unité existe en Allemagne, les Français ne seront jamais en état de prendre la rive gauche du Rhin, comme le montre l'histoire même de Louis XIV. A cette époque, la constitution intérieure de l'Allemagne était beaucoup plus faible qu'aujourd'hui; l'Autriche faisait la guerre en Hongrie et vit l'ennemi aux portes de Vienne; dans le nord, la Suède appuyait la France; la Prusse commençait à peine à se dé-

velopper ; l'Allemagne n'était pas encore guérie des blessures que lui avait faites la guerre de trente ans ; Louis XIV avait acheté la neutralité de Charles II et de Jacques II...... Et que gagnerait la France par la possession de la rive gauche? deux millions d'hommes de plus? N'est-elle pas assez forte avec trente millions? »

Je demande pardon à la France des lignes que je vais citer, mais elle est assez grande pour se donner le spectacle des injustices les plus haineuses. Stein caractérise ainsi les membres de l'opposition libérale de la restauration.

« C'est un mélange de jacobins, de constitutionnels, de napoléonistes, de théoriciens, tous animés par l'égoïsme, par l'esprit d'intrigue et de mensonge, tous incapables de liberté. »

« Je ne me fie pas au bon sens et à l'intelligence pratique du peuple français, car il est mobile, égoïste, vain, sans courage, sans énergie politique, et n'ayant qu'une instruction superficielle. Dans la crise d'aujourd'hui (mai 1830), il ne tiendra pas le milieu, mais il penchera aveuglément d'un côté. »

« La chute des Bourbons est donc accomplie ; je la trouve tragique, non méritée..... L'esprit de mensonge peut seul trouver quelque ressemblance entre Charles X et Jacques II. Où est le furieux Jeffries? où est la tentative d'opprimer l'église nationale sous la domination d'une église étrangère? où est l'alliance avec des rois étrangers pour renverser la constitution et la religion nationale? où est l'argent de l'étranger reçu dans ce dessein? »

« Je ne suis point ami de la licence du journalisme : la liberté de la presse peut être très avantageuse pour les libraires, mais je la crois faite pour égarer l'opinion, qui déjà trouve d'assez détestables alimens dans les feuilles françaises. »

« Au XVIe siècle, les paysans révoltés brûlaient, pillaient, détruisaient tout pour conquérir la liberté évangélique. Au XVIIIe et au XIXe, nous tuons, nous volons, nous faisons la guerre, pour la liberté et la constitution républicaine. Pauvre humanité! toujours fustigée par les passions ! toujours dans le mensonge ! Et cependant nos prêtres rationalistes certifieront en son honneur qu'elle est pure du péché originel ! Voilà les vrais auxiliaires des jacobins, car en minant sourdement tout respect de

la religion révélée, ils ouvrent l'arène aux perturbateurs pour s'élancer en furieux contre l'ordre légal. »

Voilà Stein : loyal et borné, vertueux et dur, aimant ce qui est antique, traditionnel, les coutumes particulières, les franchises domestiques; ennemi du siècle nouveau, de ses passions et de ses idées; poussant la haine de la France jusqu'au délire, et puni de cette inimitié extravagante par l'ignorance complète des destinées et de la grandeur future du genre humain; chagrin, humoriste, faisant de la religion un appui des vieilles choses, espèce de Caton l'Ancien, dont le patriotisme honnête, mais étroit, est déconcerté par les mouvemens du monde.

Tel n'était pas le prince de Hardenberg, esprit vaste et ouvert, aimable, vraiment noble, portant dans les affaires une facilité brillante et toujours sereine, dans les plaisirs les restes fougueux de l'ardeur que n'avait pas usée le travail, ayant des inclinations naturelles pour tout ce qui était grand et beau, aimant la science et l'art, et cherchant le secret de diriger les états et la vie dans l'harmonieuse satisfaction des facultés humaines.

Le cabinet de Berlin a confié aujourd'hui les affaires extérieures à un ministre que les lettres et la théologie ont occupé avant la politique; M. Ancillon est toujours l'homme des tempéramens et du milieu : il tient honorablement sa place entre le génie et la médiocrité; sa philosophie n'est pas plus décidée que sa politique; son style n'a pas plus de vigueur que son administration; tout reste dans une mesure honnête et convenable, toujours à l'abri de la force et de la grandeur.

Les vues personnelles du roi s'accommodent de la gestion modérée de M. Ancillon; le roi veut continuer paisiblement le cours de sa vieillesse, et ne pas compromettre les prospérités qui ont réparé les disgrâces de la première partie de sa vie; heureux, justement vénéré de son peuple, il s'attache à conserver les avantages acquis : ses goûts sont simples et ne dépassent pas les limites de la vie intérieure; sa maison, qu'il préfère à son palais de roi, inspire, par sa noble modestie, une estime profonde pour celui qui l'habite. Le prince royal est l'objet de beaucoup d'espérances et de conjectures : on s'épuise à le deviner, il faut l'attendre sur le trône. L'habileté aux affaires humaines ne saurait se présumer, elle doit donner

d'elle-même de vivans témoignages : la guerre, la politique et la tribune ne connaissent que le succès et la puissance.

Il y a dans la vie de la Prusse une contradiction qu'il faut saisir : c'est un état nouveau cherchant à s'appuyer sur de vieilles mœurs. Ainsi en 1808, une ordonnance organisa le régime municipal (*Staldteordnung*); elle établit en principe que les intérêts municipaux seraient gérés par la bourgeoisie elle-même, et que cette gestion serait confiée à une assemblée de députés représentant la commune; vingt-trois ans après, une autre ordonnance révisa la première (*revidirte Staldteordnung*, 17 mars 1831), et donna beaucoup plus d'empire aux coutumes particulières, à ce qui dans chaque ville et chaque province se trouve différent et individuel (1). Mais la vie générale de l'état est un problême plus sérieux pour la Prusse; voici ses embarras :

La monarchie prussienne est composée de pièces de rapport jointes ensemble par la conquête; le Brandebourg est le berceau et le siége de la monarchie, mais il n'en est pas le centre. Berlin est une métropole isolée qui reçoit avec orgueil les hommages de sujets lointains. La capitale est trop aux extrémités de la monarchie et de l'Allemagne; dans cette position, l'unité de l'état est tout entière dans la main d'un roi militaire. Figurez-vous une tribune à Berlin, un forum, une arène qui réunirait le Silésien et l'homme des bords du Rhin, l'habitant de Mémel et celui de Clèves; quelle collision! La faiblesse de la monarchie serait trahie sur-le-champ : il est de la destinée de la Prusse si intelligente et si instruite de ne pouvoir tolérer le gouvernement de la parole et de la liberté.

En vain le prince de Hardenberg présenta à la signature du roi l'octroi d'une constitution représentative, il ne put triompher des ajournemens de la royauté, qui n'avait pas tort dans sa répugnance.

Chaque état a sa loi; la Prusse est faite pour la guerre et la science, mais non pour la tribune.

Il est impossible de tourner cette difficulté avec plus d'art que

(1) Voyez dans *l'Historiche politische zeitschrift von Ranke*, un travail de M. de Savigny, intitulé : *Die Preussische-Staedtordnüng*.

ne l'a fait la politique du cabinet de Berlin : le roi a créé spontanément des représentations particulières qui puissent faire oublier l'absence d'une représentation générale; par une ordonnance du 5 juin 1823, il établit des états provinciaux; la propriété foncière fut la condition nécessaire pour y siéger; il appartient à ces états de délibérer sur les projets de loi qui intéressent chacune des provinces; ils peuvent adresser des pétitions et des plaintes sur leurs affaires particulières; ils délibèrent avec indépendance sur leurs droits et intérêts communaux. Il y a des provinces où les états se composent de quatre états, d'autres où seulement de trois. Dans toutes les conditions, les qualités de propriétaire et de chrétien sont indispensables. Les députés sont élus pour six ans. Les délibérations sont secrètes, mais leur résultat est rendu public.

Le pouvoir exécutif est énergique et vigilant. L'administration centrale a toujours auprès d'elle des hommes de chaque province, dont les indications l'empêchent de froisser par ignorance des intérêts réels; rien n'est épargné qui puisse ajouter à la vigueur et à l'habileté du gouvernement.

La justice est un mélange de traditions féodales et de quelques imitations des institutions françaises. Le Code Napoléon régit les bords du Rhin; le *Landrecht,* l'intérieur de la monarchie.

Jamais gouvernement ne s'est montré plus soucieux de l'instruction et de la science. Dans aucun autre état de l'Europe, l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur ne fleurissent avec tant d'éclat.

En Prusse, tous les jeunes gens sont soldats à vingt ans; solliciter une exemption serait courir après le déshonneur. Ceux qui ne veulent pas poursuivre la vie guerrière restent un an sous les drapeaux, et mêlent les exercices militaires avec les études de leur éducation; ils obtiennent ensuite un congé de deux ans; à la fin de ces trois années, on les incorpore dans la *Landwehr* du premier ban; ils y sont classés jusqu'à trente-deux ans, époque à laquelle ils entrent dans la *Landwehr* du second ban, où ils restent jusqu'à trente-neuf ans. Ainsi la Prusse a une armée active, deux bans de *Landwehr,* et dans une lutte contre une invasion, la levée en masse, *Landsturm*; ainsi contre l'ennemi, elle se meut comme un seul homme, prompte, aguerrie, ardente. Pourquoi donc les Français

aussi ne seraient-ils pas tous soldats de plein droit, par droit de naissance et de courage? Qui mieux que l'enfant de la France aime les armes et les jeux de la guerre? Voulons-nous être invincibles contre l'Europe, bannissons de nos lois l'injurieuse loterie de la conscription, qui semble faire du service militaire une disgrace; avons, comme la Prusse, l'égalité devant les armes; qu'à vingt ans, tout Français connaisse l'épée, le cheval et le canon; soyons soldats pendant ces belles années de la jeunesse, où la vie, dans ses impétueux élans, appelle l'homme à tout embrasser et à tout conquérir. Il n'est pas de hordes si épaisses qui ne reculent devant la France en armes, comme les Troyens devant la poitrine nue d'Achille.

Une des faiblesses de la Prusse est la pauvreté de ses finances; aussi l'économie de l'administration est aussi sévère que la discipline de l'armée. Les charges de l'état sont immenses. La monarchie, dont la composition est récente, s'est trouvée depuis dix-neuf ans dans la condition d'un ménage nouveau qui s'organise: elle est obligée de faire face en même temps aux dépenses les plus diverses; ainsi l'université de Bonn a dû être établie avec une rapidité dispendieuse. Il a fallu donner à Berlin la magnificence convenable à la capitale d'un grand empire; et le rideau de baïonnettes toujours tendu devant l'Europe cache quelquefois l'épuisement sous les apparences de la force.

Sans marine, sans colonies (1), la Prusse a imaginé d'envelopper l'Allemagne dans une vaste association de douanes qui, sous le prétexte de l'unité, mette en sa main la circulation des produits du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. Elle a presque tout envahi; elle poursuit avec persévérance auprès des états dissidens les accessions qui lui manquent; elle demande même à l'Angleterre son consentement pour le Hanovre, au Danemarck pour le Holstein.

Quand le cabinet de Berlin eut commencé de concevoir sa ligue commerciale, il joua l'Autriche avec un art infini: M. de Metter-

(1) Le prince Puckler-Muskau demande pourquoi la Prusse n'aurait pas de colonies, dans les mers de Chine, par exemple : il lui désire aussi un Botany-Bay. *Tutti frutti*, t. I, pag. 198, 199. Stuttgardt, 1834.

nich ne vit dans les propositions de la Prusse à quelques petits états qu'une mesure de police. Depuis deux ans seulement, il a compris que la monarchie de Frédéric poussait doucement la monarchie de Marie-Thérèse en dehors de la solidarité germanique.

Au congrès de Vienne, l'empereur François ne put accepter le titre d'empereur d'Allemagne que lui demandaient de reprendre quelques anciennes maisons de l'empire : il n'aurait jamais obtenu le consentement de la puissance nouvelle qui affecte le protectorat de l'unité allemande. Il y a un siècle, Voltaire écrivait à Frédéric (5 août 1738) : « Il faut que votre altesse royale pardonne une idée qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour? ne pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez puissant pour se faire élire? La Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider? Et, si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui? Ne pourrait-on pas rendre l'empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain? Je prie votre altesse royale de me pardonner ce tome de *Mille et une Nuits*. »

Cum canerem reges et prælia, Cynthius aurem
Vellit et admonuit.

Aujourd'hui la monarchie de Frédéric ne considère plus comme un rêve le projet de dominer l'Allemagne, abandonnant au temps le soin de consommer son ouvrage et sa puissance : les noms des choses sont les secrets de Dieu révélés par le temps. Le titre d'empereur est vieux ; il est d'ailleurs attaché à la profession de foi catholique, et la force de la Prusse est de représenter le génie du protestantisme.

Jamais un grand empire ne s'est trouvé dans une situation plus délicate : la Prusse a du fer et pas assez d'argent ; intelligente, elle craint la liberté ; savante, elle redoute l'application de la science et des idées aux destinées humaines ; elle défend l'indépendance religieuse, et poursuit de rigueurs implacables l'indépendance politique ; elle est pressée entre l'Autriche, la Russie et la France ; du fond du Brandebourg, elle pousse aujourd'hui ses frontières

presque jusqu'aux portes de Metz : cette position la fait incliner à l'amitié de la Russie, elle ne s'aperçoit pas que Saint-Pétersbourg est plus menaçant pour Berlin que Paris. Cependant elle n'a pris sur rien encore un parti irrévocable; mais cette démocratie militaire ne saurait vivre long-temps sans une direction décidée et sans un grand homme.

Les bords du Rhin semblent devoir être entre la Prusse et la France un débat éternel. Le Rhin fait l'orgueil de l'Allemagne, et sur l'une et sur l'autre rive, l'histoire et la civilisation germanique ont semé d'elles-mêmes de vivans témoignages.

Nous sommes médiocrement touchés de la théorie des limites naturelles tracées par les fleuves et les montagnes : les configurations du sol et du climat peuvent être un indice de la vérité politique, mais ne la font pas. Sans nier que la nature semble inviter l'empire de France à se prolonger jusqu'à la rive gauche du Rhin, nous aimons mieux chercher dans l'intérêt et l'esprit des peuples la raison de ce qui doit être.

Il faut avouer que les villes rhénanes portent sur le front l'empreinte du génie germanique. Ainsi Cologne, cette colonie romaine, attestant son origine par un magnifique débris de temple antique dont elle a fait un hôtel-de-ville, jetait au moyen-âge le double éclat de la religion et du commerce; elle contenait cent cinquante mille habitans et deux cents églises; commerciale et catholique, elle était la plus illustre cité de l'Allemagne et méritait ce dicton : Qui n'a pas vu Cologne, ne connaît pas la Germanie; *qui non vidit Coloniam, non vidit Germaniam.* Aix-la-Chapelle retient encore dans ses souvenirs tout l'orgueil de l'empire; elle offre à l'adoration du monde le tombeau du grand Karl, *Carolo magno*, et dans sa fierté semble tenir pour indifférent d'appartenir aujourd'hui à la patrie de Napoléon ou à celle de Frédéric.

Mais si les traditions du passé sont germaniques, l'esprit nouveau des provinces rhénanes ne reste pas immobile sous leur charme. Voici la situation : le Rhin n'est pas enfermé dans un empire; mais il sépare deux nations. Les bords du Rhin ne peuvent s'appartenir à eux-mêmes; les provinces de la rive gauche, nous ne voulons point parler ici de la rive droite, doivent être de grandes municipalités fleurissant sous le protectorat d'un grand état. Quel

sera ce protectorat? celui de la France, ou celui de la Prusse? celui de Paris, ou celui de Berlin? Voilà la question.

Sur les bords du Rhin les réminiscences de l'histoire, les habitudes de la religion, les méthodes de la science sont allemandes; mais la législation, les idées politiques et positives, sont françaises. La Prusse a dû respecter l'influence du Code Napoléon, comme nous devrions à notre tour respecter et cultiver les traditions de la science allemande qui fleurit à Bonn. Cologne, qui ne compte aujourd'hui que soixante-quatre mille habitans, incline à la liberté et à l'indépendance, et les rencontrerait mieux du côté de la France que du côté de la Prusse. Trèves aime peu la domination protestante de Berlin, et croirait respirer plus librement sous une influence catholique. La Prusse a voulu établir sur les bords du Rhin le règne moral de la science et du protestantisme germanique : le 18 octobre 1818, anniversaire de la bataille de Leipsig, elle a fondé l'université de Bonn; mais elle a été contrainte de la partager entre la foi catholique et la foi de Luther. De même, au milieu de ses soins pour rallumer le fanatisme allemand, elle a été forcée de laisser debout la loi française.

Les peuples de la rive gauche n'aiment ni ne haïssent la France et la Prusse pour elles-mêmes; mais elles désireront l'amitié de la puissance la plus bienfaisante. Il serait insensé de faire de la conquête des provinces rhénanes le but unique d'une guerre, et de vouloir administrer Cologne et Aix-la-Chapelle comme une ville de Champagne ou de Normandie. Hormis Landaw, Sarrlouis, et Sarrbruch, anciennes possessions françaises, la France ne doit rien demander qu'aux intérêts positifs des populations riveraines. Qu'elle se relève elle-même de l'abaissement de sa politique; qu'en s'abandonnant au cours heureux de ses qualités naturelles, elle se montre bonne, vaillante, humaine, désintéressée, alors elle verra venir les peuples à elle; ce n'est pas une condition malheureuse que la protection de la France. Les peuples de la rive gauche pourront trouver un jour plus de douceur et de félicité à reconnaître la suzeraineté de Paris que celle de Berlin.

Entre la Prusse et la France, il y aura nécessairement une émulation ardente. A qui la palme de la civilisation et de l'intelligence?

à qui un jour le prix du combat? On peut dire de la rive du Rhin comme de la succession d'Alexandre : *Au plus digne.*

La grandeur de la Prusse, s'accomplissant dans ses voies naturelles, ne saurait répugner à la France. Si les stipulations du congrès de Vienne n'eussent point amené la Prusse sur les bords du Rhin, nous n'aurions pas géographiquement de raison pour la combattre. Puisque la monarchie prussienne aspire à s'élever de plus en plus comme la tête du corps germanique, elle doit chercher à s'enraciner au milieu de l'Europe, et non pas à se prolonger dans des extrémités qu'elle ne pourrait pas toujours défendre. Elle doit représenter la race allemande entre la race slave et la race romano-celte.

La vraie politique consiste dans l'obéissance à la nature des choses. Les petits états sont les satellites nécessaires des grands empires. La Saxe incline à la domination prussienne inévitablement, et Dresde un jour doit obéir à Berlin. La même cause entraînera le Hanovre.

La même cause doit, dans l'avenir, investir la France de la Belque, et Bruxelles doit dépendre de Paris, comme Dresde de Berlin. La Belgique est une province fertile, connaissant les prospérités de la vie civile et matérielle, mais ne pouvant obtenir seule l'efficacité de la vie politique. Elle a besoin de tenir à un autre corps; la Hollande ne lui convient pas : lier ensemble Bruxelles et Amsterdam, c'est en vérité attacher un quadrupède à un poisson. Mais la France offre naturellement son protectorat à un pays qui parle sa langue et se nourrit de sa littérature.

Le lion de Waterloo n'est point un obstacle éternel à ce que la France attire la Belgique; on peut le renverser. Waterloo a été l'épilogue pathétique d'une lutte de vingt années où tour à tour la France a défendu et sacrifié la liberté, où elle a secouru et opprimé l'indépendance des peuples, où les principes de droit et de justice finirent par se confondre et se déplacer violemment. Si de nouvelles guerres s'entamaient, la cause en serait claire à tous, et jamais les hommes ne se seraient battus avec plus de réflexion. Quant à la fortune, puisqu'elle a souvent protégé les folies de notre gloire, pourquoi refuserait-elle ses faveurs à l'excellence de notre droit?

L'Allemagne est assise au milieu de l'Europe; elle a pour elle l'antiquité des souvenirs, la force dans le présent, et un avenir obscur dont les ténèbres se dissiperont à la lumière d'une gloire inconnue. La Prusse lui prête la puissance acérée de l'épée, l'Autriche les traditions de l'empire des Césars, la Saxe la foi vivante de la réforme, la Bavière la poésie d'un catholicisme presque italien. Nouvelle avec la monarchie de Frédéric, antique par les successeurs de la maison de Hapsbourg, protestante avec Luther, catholique avec Munich et le Tyrol, l'Allemagne a tous les aspects. De jeunes monarchies constitutionnelles s'efforcent de se développer dans son sein; les duchés et les principautés travaillent à retenir leur importance individuelle; quatre villes, reste de l'ancienne Hanse, et qu'on appelle encore libres, représentent, comme dans la Grèce antique, l'opulence indépendante du travail et du commerce : cependant l'Autriche cherche à retenir la nation sur le penchant du siècle; la Prusse, se trompant de mission et de devoir, veut, de son côté, enfermer la liberté dans le cercle de la métaphysique et de la religion. C'est avec ces forces et ces dispositions entre le passé et l'avenir, entre la Russe et la France, entre le Rhin et l'Oder, que l'Allemagne féodale et métaphysique, morcelée et vivante, idéaliste, rêveuse, jeune, pleine d'espoir et de vigueur, cherche la loi de ses destinées et de sa grandeur.

LERMINIER.

LUCIE.

ÉLÉGIE.

—

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls; j'étais assis près d'elle.
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure; on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps;
Les vents étaient muets; la plaine était déserte;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.

Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur, et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde.
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!

Nous nous tûmes long-temps; ma main touchait la sienne.
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'ame, à chaque battement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage, et jeunesse de cœur.
La lune, en se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange; elle chanta.

Elle chanta cet air qu'une fièvre brûlante
Arrache, comme un triste et profond souvenir,
D'un cœur plein de jeunesse et qui se sent mourir;
Cet air qu'en s'endormant Desdemona tremblante,
Posant sur son chevet son front chargé d'ennuis,
Comme un dernier sanglot soupire au sein des nuits.

D'abord ses accens purs, empreints d'une tristesse
Qu'on ne peut définir, ne semblèrent montrer
Qu'une faible langueur, et cette douce ivresse
Où la bouche sourit, et les yeux vont pleurer.
Ainsi qu'un voyageur, couché dans sa nacelle,
Qui se laisse au hasard emporter au courant,
Qui ne sait si la rive est perfide ou fidèle,
Si le fleuve à la fin devient lac ou torrent;
Ainsi la jeune fille, écoutant sa pensée,
Sans crainte, sans effort, et par sa voix bercée,
Sur les flots enchantés du fleuve harmonieux
S'éloignait de la rive en regardant les cieux.

Déjà le jour s'enfuit; le vent souffle! silence!

La terreur brise, étend, précipite les sons;
Sous les brouillards du soir le meurtrier s'avance,
Invisible combat de l'homme et des démons!

A l'action, Iago! Cassio meurt sur la place.
Est-ce un pêcheur qui chante? est-ce le vent qui passe?
Ecoute, moribonde! il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux dans les jours de malheur.

Mais lorsque au dernier chant la redoutable flamme
Pour la troisième fois vient repasser sur l'ame
Déjà prête à se fondre, et que, dans sa frayeur,
L'enfant presse en criant sa harpe sur son cœur...
La jeune fille alors sentit que son génie
Lui demandait des sons que la terre n'a pas;
Soulevant jusqu'à Dieu des sanglots d'harmonie,
Mourante, elle oubliait l'instrument dans ses bras.
O Dieu! mourir ainsi, chaste et pleine de vie!...
Mais tout avait cessé, le charme et les terreurs,
Et la femme en tombant ne trouva que des pleurs.

Pleure, le ciel te voit! pleure, fille adorée!
Laisse une douce larme au bord de tes yeux bleus
Briller et s'écouler comme une étoile aux cieux!
Bien des infortunés dont la cendre est pleurée
Ne demandaient, pour vivre et pour bénir leurs maux,
Qu'une larme, — une seule! — et de deux yeux moins beaux!

Fille de la douleur, harmonie! harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive, et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire,
Dans tes soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur, et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,

Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie...
Sentais-tu dans ton cœur Desdemona gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle deux mois après tu fus mise au tombeau.
Telle, ô ma chaste fleur, tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystères du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fit hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?

Paix profonde à ton ame, enfant! à ta mémoire!
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire
Durant les nuits d'été ne voltigera plus...

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

ALFRED DE MUSSET.

THÉATRES

DE LONDRES.

Mme MALIBRAN A COVENT-GARDEN.

Le succès récent des *Puritani* ne peut aveugler aucun esprit sérieux sur le mérite réel de Bellini. La popularité acquise à ce dernier ouvrage appartient aux voix admirables de Rubini, de Tamburini et de Lablache au moins autant qu'au jeune maestro. Mais on ne peut contester à Bellini une certaine grace mélodieuse, qui explique suffisamment la fortune de ses opéras. Il est fâcheux que la *Norma*, le plus sérieux de ses ouvrages avant les *Puritani*, n'ait pas encore été chantée en France. Cependant il est probable qu'*Il Pirata*, *la Straniera*, *la Sonnambula* et les *Puritani* présentent, à peu de choses près, toutes les formules musicales de Bellini. On peut, sans trop de hardiesse, dire maintenant qu'on sait à quoi s'en tenir sur son compte; depuis que Rossini se repose, Bellini partage avec Donizetti le sceptre de la mode. Pour combien de temps? Il est assez peu important de le prévoir et de le présager. Mais il n'est pas inutile de caractériser la réaction à laquelle Bellini prête son nom, puisqu'on lui fait l'honneur de lui attribuer des projets révolutionnaires. *La Sonnambula* est aujourd'hui chantée à Londres sur trois théâtres à la fois, en anglais par miss Romer et Mme Malibran, en italien par Julie Grisi. Avec un peu de bonne volonté, l'auteur peut se prendre pour un grand maître. A quoi se réduit pourtant la valeur de ses œuvres? On l'accuse d'une réaction mélodiste; je le crois très innocent de cette gloire qu'on lui jette à la tête, et j'ai vu sans étonnement Rossini applaudir de toutes ses forces à la première représentation des *Puritani*. L'auteur de la *Semiramide* peut dormir tran-

quille; si la fin de son règne approche, ce n'est pas Bellini qui le détrônera.

Que Bellini ait substitué aux formules rossiniennes des phrases plus simples et d'un rhythme moins rapide, je ne veux pas le nier; qu'il ait tenté quelquefois avec bonheur d'exprimer la tendresse et les douces émotions, à la bonne heure! Mais de là à la conquête d'un rang glorieux dans l'histoire de la musique il y a loin, n'est-ce pas? Je reconnais bien volontiers que Rossini a souvent abusé de son incroyable fécondité, qu'il lui est arrivé de terminer en queue de rat, par des crescendo assez uniformes, le développement d'un thême inventé avec génie; qu'en distribuant à la voix humaine des parties instrumentales, il a quelquefois pressé les doubles croches de façon à rendre l'expression impossible : mais avec tous ces défauts il a créé le *Barbiere*, la *Gazza*, *Otello*, *Semiramide* et *Mosè*. Il a trouvé moyen de mettre sur la scène et dans l'orchestre toutes les variétés de la passion acceptables et traduisibles pour la musique. Or Bellini est-il de force à réagir contre une gloire aussi légitime, aussi bien assise que celle de Rossini? Si la tâche était départie à Weber, la partie serait sérieuse; mais de Bellini, Rossini n'a pas même à craindre une égratignure.

L'auteur de *la Sonnambula* a commencé par où finissent d'ordinaire les maîtres éminens, par une entière confiance en lui-même. Il a entendu parler des improvisations de Rossini, et il improvise pour lui ressembler. Mais qui osera dire le temps de l'enfantement? Qui osera compter les insomnies laborieuses au prix desquelles s'achète la rapidité apparente de la composition? Vous parlez du *Barbier* écrit en six semaines; et les semaines précédentes dépensées en rêveries, en motifs caressés amoureusement, et répudiés plus tard avec un dédain irrévocable, vous les comptez pour rien? Bellini, comme tous les hommes à qui sourit la popularité, est entouré de courtisans, et rarement de conseillers. La flatterie est de moitié dans la précipitation habituelle de son travail. Sa musique est aujourd'hui sur tous les pianos, elle est facile à chanter; elle est ornée avec sobriété, et prépare aux gosiers de salon de nombreux triomphes. Faut-il s'étonner si les femmes s'empressent à louer l'auteur de *la Sonnambula?* La musique de ses opéras est blonde, souriante, inoffensive; elle blesse rarement le goût ou les habitudes de l'auditoire. Les tentatives les plus excentriques de Bellini ne vont guère au-delà de l'unisson de deux voix, et quand ces deux voix emplissent la salle comme dans les *Puritani*, les loges prennent pour un trait de génie un thème de chanson à boire, qui n'irait pas mal dans la bouche de deux chantres avinés après un baptême seigneurial.

La musique de Bellini est, dit-on, expressive. Mais l'expression de cette musique n'est-elle pas toujours la même? Qu'il s'agisse d'effroi ou d'amour, de fierté ou de jalousie, de menace ou de prière, n'est-ce pas toujours et à tout propos le même ruisseau de notes gazouillantes, qui coulent avec une limpidité uniforme, comme une source naissante sur un lit de cailloux? Bellini atteint-il jamais à la solennité? Oui; mais à quelles conditions? Quand il est chanté par Mme Pasta ou Mme Malibran. Et dans

la bouche de ces deux cantatrices, ce n'est pas la note qui est solennelle, c'est le timbre de la voix. La phrase originale dite simplement, mais fidèlement, est vulgaire et vide. Qu'une femme de génie brode sur la trame nue et déserte de quelques phrases insignifiantes la tragédie ou le drame, c'est une bonne fortune pour l'auditoire et pour l'auteur, mais qui n'agrandit pas de l'épaisseur d'un cheveu la pensée du musicien. Il est arrivé aussi à M[rs]. Siddons de faire trembler toute une salle avec deux lignes de Rowe. Est-ce que Rowe est devenu le frère de Shakspeare? Talma était admirable en récitant les alexandrins de Lafosse et même de M. Lucien Arnault, comme Rubini en chantant *le Pirate;* qu'en faut-il conclure pour M. Lucien Arnault et M. Bellini?

Oui, Bellini est un homme heureusement doué. Oui, il y a dans sa nature une grace incontestable. Mais la science et la méditation n'ont pas fécondé cette nature. Mais, à force de s'exagérer le mérite de la simplicité, il arrive au vide, au néant, et il laisse pleine carrière à la *prima donna*, au *primo tenore*, et tant mieux s'il tombe aux mains de M[me] Malibran ou de M[me] Pasta. Est-ce là vraiment une musique expressive par elle-même?

M[me] Malibran est encore aujourd'hui telle que nous l'avons connue à Paris; c'est toujours la même richesse de nature, la même abondance dans l'invention, la même puérilité de coquetterie, mais aussi la même imprévoyance dans les moyens qu'elle emploie pour agir sur l'auditoire. M. Bishop, chargé d'adapter la musique de Bellini aux paroles anglaises, a respecté religieusement toute la partition italienne. Il n'a fait qu'une faute, bien vénielle assurément, et que je lui pardonne de grand cœur; il a fait prendre l'ouverture d'un morceau de sa composition, où se trouvent entassées pêle-mêle toutes les trivialités d'un orchestre de mélodrame. Ce serait une symphonie admirable pour les chiens savans ou les serpens à sonnettes, une vraie symphonie foraine. Mais que cette faute soit remise à M. Bishop! car il n'a pas commis le grand opéra de M. Barnett, *le Sylphe de la montagne*. Le poète anglais, chargé du libretto de *la Sonnambula*, a traduit avec une littéralité scrupuleuse les vers de Romani. Quelquefois, il est vrai, la lettre a tué l'esprit; mais il ne faut pas se montrer trop sévère pour l'inélégance de cette imitation, en songeant que la partition originale, grace à cette littéralité, s'est conservée toute entière.

Je ne puis pas non plus me plaindre des scènes dialoguées ajoutées au libretto italien. Alessio est devenu un niais très amusant, quoique très banal sous les traits de M. Duruset. Miss Betts est très bien placée dans le rôle de Liza; quand elle aperçoit Amina, après l'aventure de la chambre, elle dit avec une pruderie parfaite: *J won't be seen even speaking to her* (je ne veux pas qu'on me voie même lui parler); il y a dans l'accent de miss Betts une chasteté furieuse que rien ne peut rendre. Je ne crois pas qu'il soit jamais donné à une actrice française d'atteindre cette pruderie radicale. Le comte Rodolfo, M. Seguin, ne fait pas tache dans l'ensemble, mais ne mérite pas l'enthousiasme du parterre et des loges; il se résigne d'assez bonne grace aux applaudissemens, et nous devons lui tenir compte de sa modestie; sa voix est une assez belle basse, mais il la conduit gauchement. Dans Elvino, Templeton fait grand plaisir, même

après Rubini; c'est, je crois, un mérite assez glorieux : il seconde parfaitement Mme Malibran, et souvent il lui arrive de trouver des accens vraiment pathétiques.

Mme Malibran, en choisissant le rôle d'Amina, était sûre de réussir; mais elle avait beaucoup à faire pour élever la musique jusqu'à elle. Après avoir pratiqué, en France et en Italie, Mozart, Cimarosa et Rossini, elle devait se sentir trop à l'aise dans une opérette comme *la Sonnambula*. Cette musique indécise ne va guère à sa taille; mais, comme la plupart des virtuoses de premier ordre, elle préfère sans doute la musique secondaire, parce qu'elle la traite plus librement, parce qu'elle la chante avec une franchise plus cavalière. C'est, je crois, un mauvais calcul; charmante et mutine dans Rosina, adorable de tristesse et de passion dans Ninetta, puérile quelquefois comme une petite fille grondée, mais le plus souvent pathétique et sublime dans Desdemona, pourquoi maintenant va-t-elle prendre sous son patronage le rôle d'Amina? Est-ce pour lutter avec Julie Grisi ou avec miss Romer? Mais, malgré les caprices de la presse, il n'y a pas de comparaison possible entre Mme Malibran et la belle Milanaise. Mlle Grisi possède un très agréable talent; elle est pleine de grace, de zèle pour son art, mais les applaudissemens qu'elle recueillait à Paris cet hiver, et qu'elle reçoit maintenant à Londres, ne s'adressent-ils pas aussi un peu à sa jeunesse et à sa beauté. Miss Romer est gracieuse, mais son talent musical est tout-à-fait sans conséquence. Je crois plutôt que Mme Malibran a choisi le rôle d'Amina, écrit en anglais, pour montrer que rien ne résiste à la toute-puissance de ses facultés, et en effet elle a su imprimer aux consonnes multipliées de l'Amina anglaise un caractère singulièrement mélodieux; il y a, dans sa manière de prononcer les mots, quelque chose de personnel et de facile, qui n'est pas précisément l'accent anglais, mais qui ne se heurte à aucune syllabe; elle réduit à son obéissance les mots les plus rebelles, par la fraîcheur et la jeunesse de ses intonations; elle multiplie les richesses de la prosodie, et pas une voix dans l'auditoire ne songe à discuter la légitimité de son accent.

Elle n'a pour elle ni la beauté sculpturale, ni la beauté pittoresque. Il y a dans ses attitudes et dans ses gestes une rapidité presque virile, qui d'abord ne prévient pas pour elle. Mais elle a mieux que la beauté, elle a une exubérance de facultés qui se réfléchit sur son visage, et qui la fait supérieure à tout ce qui l'entoure. Son regard est si vif, sa voix si passionnée, sa lèvre si palpitante, sa respiration si hâtée, qu'elle semble vivre à chaque minute une heure de la vie commune. Les singularités qui déplairaient chez une autre femme, charment en elle comme une grace de plus.

Dans la scène de jalousie entre Elvino et Amina, elle est ravissante. Elle dit avec une finesse inexprimable tous les mots du dialogue, et son regard accompagne sa voix avec une précision qui défie la critique la plus difficile. Quand elle rappelle son amant pour lui avouer une faute imaginaire, elle a très bien chuchotté : *Yes, j will acknowledge* (eh bien! oui, j'avouerai); puis, avec une bouderie délicieuse, elle ajoute : *Y can't acknowledge so far* (je ne puis pas avouer de si loin).



Je supprimerais sans regret la pirouette d'Amina devant le comte Rodolfo. C'est une pirouette bien faite, une espièglerie charmante, mais inutile, je crois, et que Mme Malibran doit rayer de sa mémoire.

Dans la partie sérieuse de *la Sonnambula*, elle a été toujours puissante, plusieurs fois sublime. Je dois ajouter cependant qu'il lui est arrivé de dépasser le but. Était-ce, de sa part, défaut de goût? je ne le pense pas. Tous les ornemens de son chant, qui, pour la plupart, sont improvisés, brillent en général par une rare élégance. Et puis elle ne manque jamais un effet dramatique, elle pose admirablement les scènes les plus difficiles. Ainsi, par exemple, quand elle se jette aux genoux d'Elvino, sa pantomime est d'une exquise simplicité, son cri est déchirant, l'auditoire frissonne comme devant un danger réel; elle comprend à merveille ce qu'il faut faire, et le fait mieux que personne. Je ne puis pas douter de l'étendue et de la netteté de son intelligence. Pourquoi donc va-t-elle au-delà? Pourquoi? C'est qu'elle chante à Covent-Garden.

En résolvant par cette laconique réponse une question aussi grave dans le domaine de l'art dramatique, je suis loin de vouloir faire une injure à l'auditoire anglais. Une rapide analyse de ma réponse suffira, je l'espère, pour la rendre parfaitement claire, et pour la justifier.

Quand Amina se réveille pour la seconde fois, aperçoit Elvino, craint de rêver, et, sûre enfin de la réalité, s'élance dans les bras de son amant, elle pourrait courir à lui simplement, comme une jeune fille amoureuse, d'un pas rapide, je le veux bien; mais il est au moins inutile qu'elle prenne son élan comme pour franchir un fossé. Pourquoi Mme Malibran, qui sait cela aussi bien que nous, se résout-elle, contre l'évidence, à forcer un effet si naturellement indiqué?

A Favart, à San-Carlo, à la Scala, elle ne ferait pas ce qu'elle fait à Covent-Garden; car la France, l'Italie et l'Angleterre jugent diversement l'art dramatique.

A Paris, nous sommes sévères, et même nous allons volontiers jusqu'à la pruderie. Les cantatrices les plus sûres d'elles-mêmes, applaudies chaque soir à Naples ou à Milan, redoutent le théâtre italien de Paris comme une épreuve hasardeuse, et cependant, par une fierté glorieuse, elles ne veulent pas décliner la compétence de ce tribunal austère. Elles ont raison de venir à nous, et nous devons les remercier. Mais elles pourraient, sans se révolter contre la justice, contester bien souvent notre juridiction. A Paris, en effet, nous tenons bien plus à notre avis qu'à notre plaisir. Quand nous écoutons le plus bel opéra du monde, *don Giovanni*, chanté par les premiers gosiers de l'Europe, nous sommes sur le qui vive et nous faisons bonne garde. Nous épions Mlle Sontag et Mme Malibran comme des professeurs de solfége. Ni la douleur de dona Anna, ni la coquetterie de Zerlina, ne réussissent à nous captiver. Avant tout, nous demandons aux virtuoses une correction irréprochable; car le moment le plus important de notre soirée n'est pas celui où l'émotion nous arrache des larmes : toute notre joie se concentre dans les causeries du foyer. Là nous étalons à notre aise notre incorruptible sagesse. Nous faisons gloire de

n'être pas des hommes, mais de pures oreilles. Beau triomphe, et bien digne de pitié!

L'auditoire de San-Carlo a plus de bienveillance et de laisser-aller. Ce qu'il désire surtout, c'est le plaisir et l'émotion. Il ne se montre pas trop scrupuleux sur les lois de la vocalisation, pourvu que la note soit pénétrante, pourvu surtout qu'il soit ému. Il pardonne sans bouderie les traits les plus hasardés, si l'actrice identifiée avec son rôle fait preuve de passion et d'entraînement.

La Scala est plus sévère que San-Carlo. La patrie de Léonard n'est pas si facile à contenter que celle de Salvator. Mais Milan, il faut le reconnaître, met l'art au-dessus de la discussion; il vaut mieux que nous pour les cantatrices. Il les traite avec une paternelle indulgence. L'auditoire de Covent-Garden ne brille ni par la sagacité, ni par la mélomanie. Il n'y a, dans ce partage, rien de honteux pour l'Angleterre. Dans la poésie et dans l'industrie, elle tient un rang assez élevé pour se consoler sans peine de ne pas juger comme Favart, et de ne pas applaudir comme la Scala. Peut-être Mme Malibran s'est-elle exagéré la difficulté d'émouvoir le parterre et les loges de Covent-Garden, peut-être a-t-elle conçu une idée trop sévère de l'impassibilité musicale des ames auxquelles elle s'adresse. J'inclinerais à le penser en me rappelant les frémissemens électriques de la salle à la seconde représentation de *la Sonnambula*. Quoi qu'il en soit, je ne puis expliquer le jeu forcé, dans quelques scènes, de la délicieuse Amina, qu'en me persuadant qu'elle a voulu agir sur les yeux; si elle n'avait pas désespéré d'arriver à l'ame par l'oreille, elle eût mis dans ses attitudes une simplicité plus constante, dans ses gestes plus de modération. Elle n'aurait pas engagé avec Elvino une lutte à bras le corps. Elle n'aurait pas essayé sur son bras et son épaule ce doigté furieux qu'on applaudit à Covent-Garden, mais dont, à coup sûr, elle ne s'applaudit pas, si le soir, avant de s'endormir, elle pèse les battemens de main. L'Angleterre est la patrie *adoptive* de Handel, elle a donné à ses cendres un tombeau dans Westminster-Abbey. Mais elle est la patrie *réelle* de Bishop et de Barnett. C'est là un plaidoyer puissant en faveur de Mme Malibran.

Si Amina n'était pas si parfaite et si divine quand elle veut, je ne lui reprocherais pas les fautes légères que j'ai aperçues chez elle, et qui, chez une autre, ne se compteraient pas. Qu'elle se moque donc de ma sévérité, qu'elle se rie de mes chicanes, et qu'elle continue long-temps encore d'être, comme aujourd'hui, admirable.

Londres, 25 mai. A. B.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1835.

Le procès-monstre n'est pas fini; à peine est-il commencé, et déjà l'on ne parle plus du procès-monstre. Il est noyé sous une autre question plus importante. Le ministère lui-même a senti le besoin d'un nouvel embarras, car le ministère vit d'embarras, de complications; la vue du pays tranquille l'épouvante : il a besoin de trouble, de rumeur et de bruit; il ne trouve de sécurité que dans l'effroi général, de douceur et de repos que dans la guerre civile et dans l'émeute; il n'a qu'une crainte, une seule, c'est que la France vive et dorme en paix : ce jour-là il serait inutile.

Voyez comme les choses passent vite et comme les évènemens s'accomplissent avec promptitude dans le temps où nous vivons! Ce procès, ce grand procès, élaboré avec tant de peine, mûri à si grands frais, ce procès sur lequel on avait accumulé tout ce qu'on avait trouvé de niaises terreurs disponibles en France, ce procès n'a pas suffi quinze jours à l'existence de ce ministère, terrible consommateur d'événemens, il est vrai, et qui dévore ce règne avec une gloutonnerie effrayante. Il y a quinze jours, l'existence du ministère était attachée au procès, et quand la chambre des pairs s'est piteusement soumise à la torture morale que le ministère lui inflige, quand la chambre des députés s'est plus piteusement encore mise à genoux devant la barre des pairs; quand toute la France a été bouleversée; quand toutes les passions ont été mises en jeu pour satisfaire aux exigences des ministres, les voilà qui tournent lestement le dos aux deux chambres, aux magistrats, aux fonctionnaires, et à tous ceux qu'ils ont compromis. Il s'agit maintenant d'autre chose : le ministère ne demande plus cent quarante condamnations, il n'en a que faire, elles l'embarrassent; ce qu'il veut à présent, c'est un mouvement militaire, un embarras et une complication vers les Pyrénées. Il trouve le terrain encore trop net et trop uni. Il faut dégoûter les aspirans au pouvoir, et rendre les approches du cabinet encore plus difficiles. On a jugé qu'une intervention armée en Espagne était un merveilleux expédient, et vous verrez que dans deux jours, le ministère nous posera l'alternative de cette intervention ou de sa retraite. M. de Villèle était moins cruel quand il nous proposait la guerre sur le Rhin ou aux Pyrénées.

Ce n'est pas qu'on soit tout-à-fait d'accord sur cette question dans le monde ministériel, mais dans peu de jours l'intervention prévaudra. Déjà le *Journal des Débats*, cet avant-coureur des volontés du pouvoir, a pris les devans, et demain les autres journaux du ministère doivent don-

ner dans le même sens. M. Thiers et M. Guizot ont décidé que l'intervention aura lieu, et nous verrons s'exécuter l'intervention.

Le roi est cependant d'un avis contraire; M. de Broglie, le président du conseil, partage l'avis du roi. M. Humann, qui tient les clés du trésor, ce nerf de la guerre, M. Humann pense comme le roi et M. de Broglie. Le maréchal Maison a des vues toutes pacifiques, M. Duperré aussi; mais M. Thiers et M. Guizot tiennent bon pour une expédition militaire, et ils ont entraîné à eux M. Duchâtel. Voilà les trois hommes de guerre du conseil, les boute-feux et les sabreurs de ce temps! Si l'on s'est brouillé avec le maréchal Soult, si l'on néglige le maréchal Gérard, c'est que l'on comptait sur MM. Guizot, Thiers et Duchâtel. Comment ne pas vaincre l'Europe avec MM. Duchâtel, Thiers et Guizot?

M. de Talleyrand a beau redire toutes ses remontrances à Napoléon lors de la première guerre d'Espagne; M. Molé a beau répéter ses plus belles paroles du temps de la seconde guerre, on ne fera pas moins la troisième. Ils ont cependant l'un et l'autre de bonnes raisons à alléguer en cette affaire. M. de Talleyrand dit avec franchise que ce gouvernement ne se fonde pas sur des affections, mais sur des intérêts matériels, base solide tant qu'on ne l'ébranle pas par des actes contraires à la prospérité publique. Or, l'intervention en Espagne est un de ces actes: elle épuisera le trésor déjà si chargé; elle augmentera la crise commerciale que le procès et l'affaire des 25 millions ont fait naître; déjà les fabriques sont désertes, la bourse baisse, et les spéculateurs murmurent. Que sera-ce si le Nord s'ébranle, et si nous éprouvons des résistances en Espagne? Mais la vieille prudence du doyen des diplomates a beau montrer de loin les orages, M. Thiers se rit de ces prophéties sinistres. Il met sa démission dans la balance, et la balance penchera de son côté.

Les raisons de M. Molé ne sont pas moins bonnes. On sait avec quelle noblesse et quelle fermeté M. Molé a posé, en 1830, le principe de non-intervention; il montre le danger de violer ce principe qui pourrait devenir encore au besoin la sauve-garde de la France, et il démontre surtout l'impossibilité de former un ministère d'hommes politiques et éminens après le ministère qui aurait causé tous ces embarras au pays. Mais c'est justement ce que demandent les ministres actuels, et les argumens spécieux ne manquent pas à M. Guizot, pour réfuter les assertions de M. Molé.

Pendant ce temps, on s'agite, on met en mouvement la presse ministérielle, on donne l'espoir d'un commandement aux généraux des deux chambres, et les *interventionnistes* s'efforcent de circonvenir le roi. On rapporte à ce sujet que le jeune ministre du commerce s'étant montré très belliqueux en sa présence, il lui fut dit d'un ton de bienveillance paternelle: « M. Duchâtel, vous êtes un bien bon garçon; mais, si vous m'en croyez, vous nous laisserez ces matières-là. » Ce mot a du moins couru le château et tous les ministères.

Le jour de l'Ascension, M. Thiers a réuni au ministère de l'intérieur, dans un grand dîner, tous les ministres et les dissidens les plus prononcés, pour traiter de cette grande affaire. Ç'a été un véritable conseil de guerre.

M. Thiers a discuté, point à point, toutes les objections; il a nommé les généraux, fait manœuvrer les corps d'armée, pris les villes; il ne manquait qu'une carte d'Espagne sur la table, encore s'est-on levé pour la consulter. Au dessert, don Carlos était expulsé, et nos troupes établies dans les places fortes de la Navarre et de la Catalogne. La désunion règne cependant encore dans le conseil, et M. de Broglie lui-même continue de tenir tête à M. Guizot.

De tout ceci, il résultera peut-être une démission de M. de Broglie, démission que le roi et M. Thiers désirent en secret. Les doctrinaires seraient encore affaiblis dans le cabinet, et le maréchal Maison serait porté à la présidence du conseil. Le roi et M. Thiers désirent la présidence du maréchal Maison, par le même motif. Ils espèrent, l'un et l'autre, gouverner avec lui, par lui, et sans lui; et c'est ce qu'on ne peut faire avec M. de Broglie, qui se soumet souvent, presque toujours, mais qui se sent atteint parfois de quelques velléités de présidence.

M. Thiers ne part pas de si haut que M. Guizot. Il veut envoyer nos troupes en Espagne, et risquer une intervention dans ce pays, parce que c'est, dit-il, une diversion utile. On occupera les soldats, on distraira le pays, on fera de l'avancement aux officiers; en un mot, ce sera un *exutoire*. M. Thiers veut dire sans doute un exutoire pour notre argent, car l'Espagne nous doit encore les frais de l'expédition qui a rétabli Ferdinand VII sur le trône où chancelle aujourd'hui sa fille.

Le roi, qui voit avec peine l'obstination de M. Thiers, l'a emmené un jour, tout un jour, à Versailles, dans l'espoir de le faire revenir à des idées plus pacifiques. Les bosquets de Versailles, qui ont encore les échos des conversations politiques de Louis XIV et de Colbert, ont vu Louis-Philippe et M. Thiers s'asseoir sous leurs ombrages à la place où furent peut-être discutées les chances de la guerre de la succession, pour raisonner de cette nouvelle guerre d'Espagne. Il paraît toutefois que ces deux grands et habiles discoureurs n'ont pas réussi à se convertir l'un l'autre, car on les a vus revenir avec leurs opinions respectives. Dans cet état de choses, on attend le retour du courrier expédié au ministère anglais; on aura par la même occasion l'avis de M. Sébastiani, cette vieille et caduque nymphe Égérie, qui souffle ses oracles, tantôt de Naples et tantôt de Londres.

Pendant ce temps, le roi consulte tous les militaires qui viennent au château, et il a appelé près de lui quelques-uns de ceux qui n'ont pas coutume de s'y rendre, particulièrement les généraux qui ont fait la guerre en Espagne. Dans les réceptions même, on le voit conférer avec eux dans l'embrasure d'une croisée, et on l'entend dire : « Nous autres généraux, qui avons vu des batailles, et qui avons commandé, nous ne décidons pas si légèrement la guerre; » épigramme qui va droit à M. Thiers, lequel ne s'en émeut nullement.

Il faut dire que la position de M. Thiers est très favorable et vraiment importante dans ce ministère. Le roi et les ministres, sans en excepter un, sentent que, si l'on ne peut encore renverser le pouvoir des doctrinaires, il serait, d'un autre côté, impossible de composer un cabinet pris uniquement dans le parti de la doctrine. La chambre le repousserait, et le roi

ne voudrait jamais le subir. M. Thiers est donc regardé par les doctrinaires eux-mêmes comme un alliage qui leur est nécessaire en cet instant; et pour le roi, M. Thiers est un serviteur particulier, qui représente sa pensée particulière dans ce ministère où il n'est plus le maître absolu. Il est inutile d'ajouter que M. Thiers, passé maître en roueries, profite largement ou plutôt abuse de cette situation.

M. Guizot s'est formé, selon sa coutume, de grandes convictions politiques sur l'intervention. Il rappelle au roi que c'est à lui, le roi, qu'on doit la pensée première d'une ligue constitutionnelle du midi de l'Europe contre le Nord absolutiste, et l'exécution de cette pensée formulée par la quadruple alliance. Le roi, dit-il, se refuserait au développement de ses propres idées et de son système, s'il laissait compromettre en Espagne, faute d'une intervention, le régime représentatif. Vous pensez bien que les développemens et les faits historiques ne manquent pas à M. Guizot, et que de belles et abondantes paroles viennent à l'appui de son dire, paroles qui seraient concluantes pour son noble auditeur, si celui-ci n'avait pas un autre système pour se mettre à l'abri de la colère des puissances du Nord : c'est de se soumettre à elles, et de satisfaire à toutes leurs prétentions.

Il y a quelques jours, un pair, un ancien ministre, qui s'est rendu fameux par ses expédiens, proposait un moyen ingénieux de sortir des embarras de l'intervention. La Prusse et la Russie, disait-il, forment un camp de plaisance à Kalish. La garde impériale russe à pied s'embarque à Cronstadt, et descendra à Dantzig, en Prusse; la cavalerie est déjà en route, pour se rendre par terre aux frontières prussiennes. L'Autriche fournira aussi son contingent. N'est-ce pas là une intervention véritable? Qu'un mouvement séditieux éclate dans le royaume de Prusse, même vers les bords du Rhin, les troupes étrangères, rassemblées pour le plaisir des souverains, ne profiteront-elles pas de l'occasion pour aller étouffer la sédition? Que la régente d'Espagne ne fait-elle ainsi? que ne propose-t-elle à ses alliés de se donner le divertissement de grandes manœuvres militaires en Navarre ou en Catalogne? Que ne forme-t-elle à son tour un camp de plaisance à Pampelune ou à Vittoria? Nous enverrions cinquante mille hommes et le prince royal à ces fêtes militaires; l'Angleterre et le Portugal se feraient aussi un véritable plaisir d'y participer. Pourquoi l'Europe occidentale n'aurait-elle pas à son tour ses délassemens d'été? Rien ne défend aux rois constitutionnels de jouer aux soldats, comme le font les rois absolus. Ce ne serait pas là une intervention, et l'on aurait bien mauvaise grace si l'on se plaignait, au camp de Kalish, des manœuvres du camp de Catalogne. Voilà ce que disait le personnage dont nous parlons; et, en vérité, avec la bonne foi qui règne dans les affaires, ce serait la matière d'une excellente note diplomatique.

Du reste, cette question apparaîtra sans doute demain dans les chambres, et les rappellera à la vie, car elles succombent de lassitude et d'ennui. La chambre des députés semble épuisée par sa dernière incartade. Elle a honte des fougueux et violens personnages qui l'ont compromise dans une lutte corps à corps avec les journalistes, où l'on a vu un fonc-

tionnaire frapper à grands coups de canne un jeune homme sans défense, et un autre député empoigner un citoyen, et l'arrêter avec toute la grace d'un gendarme. Que dire de cette section de la chambre, étrangère à la chambre, il faut le dire, et bien faible, heureusement, qui ressemble plus à une bande de reîtres ivres qu'à des législateurs? A Sparte, on donnait aux citoyens le spectacle salutaire d'un esclave abruti par le vin; la chambre, nous nous plaisons à le reconnaître, a tiré un moral enseignement de la vue de cet homme, qui ne monte à la tribune que pour parler de ses duels et pour pousser des cris de rage. Entraînée un moment, la chambre semble revenue à des idées plus calmes, et tout promet qu'elle se séparera de plus en plus des énergumènes qui l'ont un moment échauffée. Les intelligences élevées telles que celles de M. Guizot, de M. de Broglie et de M. Royer-Collard, ont repris l'influence qu'elles n'auraient pas dû perdre un moment, et tout promet que l'avenir sera exempt de tant d'affreux scandales.

La chambre des pairs, d'un naturel plus calme, prend aussi une attitude qui convient mieux à sa haute situation. On a remarqué avec satisfaction un grand adoucissement dans les manières de son président, et on lui sait gré de l'attention qu'elle a prêtée au discours de Me Michel (de Bourges). On ne peut se faire, en lisant les journaux, une idée de ce morceau, dont l'esprit vigoureux et incisif était encore augmenté par le ton âpre et ironique de l'avocat. Il faut avoir vu Me Michel se promenant de long en large, devant la barre, et lançant tour à tour sa parole aux deux extrémités de la noble assemblée, allant, venant avec plus ou moins de rapidité, selon que sa véhémence croissait ou diminuait, pour bien sentir toute la force de ce plaidoyer. M. Duvergier de Hauranne se trouvait dans une tribune, en face de l'avocat, et l'apostrophe qui lui était adressée, est parvenue directement à son adresse; réponse terrible, et que le jeune député ne s'attendait pas sans doute à recevoir, en venant dans l'autre chambre. — M. Duvergier aura payé bien cher sa place sur les bancs de la pairie, où sans doute il viendra s'asseoir quelque jour.

Cet incident, ce procès sur procès, une fois terminé, la chambre sentira retomber plus lourdement que jamais sur ses épaules le lourd fardeau du procès-monstre. Après le long ennui des interrogatoires et du jugement des accusés dociles, il faudra bien en revenir à ces redoutables accusés récalcitrans. On espère que quelques prévenus de Lyon accepteront le bénéfice de l'obéissance, et on les traitera avec toute la douceur possible. Mais enfin viendront les accusés de Paris, ceux-là ne composent pas; ils résisteront jusqu'au bout, et il faut qu'à leur égard la chambre se détermine. On ne peut songer à les juger sur pièces. M. Molé a si bien posé la question, il a si nettement posé le droit, que sa retraite, qui aurait certainement lieu alors, entraînerait la moitié de la chambre. Déjà, dans la dernière discussion, il ne lui manquait que quatre voix pour former une majorité. Ce n'est donc qu'avec beaucoup de peine qu'on est parvenu à écarter sa proposition, qui consistait à demander aux chambres une loi de procédure pour la chambre des pairs; et comme les lois de procédure s'appliquent aux causes entamées, on se trouverait dans la légalité, d'où l'on sort chaque

jour si étrangement. Quatre voix en plus ont écarté cette proposition, et l'on s'est arrêté à la combinaison suivante.

La cour absoudra, ou à peu près, tout ce qui consentira à l'accepter comme tribunal compétent; les autres seront entendus sur pièces, jugés sur pièces et condamnés sur pièces. La cour leur donnera un délai d'un an pour appeler de ce jugement, comme par défaut, et pour se présenter volontairement devant elle. Passé ce terme, la condamnation sera définitive et exécutoire sans appel. Ainsi les condamnés par défaut auront encore une année de détention, après laquelle commencera l'application de la peine judiciaire, et le grand procès dégénérera en procillons que la chambre traînera à loisir. On croit allier ainsi la modération à la sévérité, et l'on s'applaudit beaucoup de ce biais qu'on doit, dit-on, à M. de Bastard. On doute encore, et avec raison, que M. Molé et ses amis acceptent cette combinaison, et l'on s'efforce d'en trouver d'autres. C'est dire assez que les embarras de la chambre des pairs sont loin d'être finis.

L'affaire de la vente des tableaux du maréchal Soult est enfin terminée, c'est-à-dire que le maréchal a repris ses Murillo et son Ribeira, et la liste civile ses 150,000 francs d'à-compte. Il paraît certain que le roi s'était résigné à cette vente, et que de bonne foi il comptait payer au maréchal les 500,000 francs stipulés pour prix de ses tableaux. De son côté, le maréchal tenait tant à établir que cette vente était une vente, et non pas un prêt, qu'il avait fait compter les intérêts qui lui revenaient pour les autres paiemens. C'est M. de Montalivet qui a tout gâté par ses propos, et on peut dire par ses indiscrétions. Les esprits bienveillans, et nous sommes de ce nombre, prêtent à M. de Montalivet une pensée politique dans cette affaire. Il s'agissait de ruiner politiquement le maréchal, qui était venu à Paris proposer au roi un ministère de gauche; il fallait faire de lui un exemple, et dégoûter tous ceux qui seraient tentés de l'imiter. Peut-être ne l'enferra-t-on pas dans cette affaire qu'il proposa lui-même naturellement au roi, par suite de cette habitude des généraux de l'empire qui pressuraient de temps en temps Napoléon, et lui arrachaient de grosses sommes; mais l'idée vint plus tard, on trouva l'occasion bonne, et on en profita. Aujourd'hui le maréchal se trouve jeté tout-à-fait hors des affaires. On marchera en Espagne sans lui : c'était cependant une belle occasion pour compléter, au prix d'achat, sa magnifique galerie de tableaux!

On remarque que M. Dupin se rapproche beaucoup du château; il va publier une apologie du roi, de ses libéralités, et de la protection que donne aux arts la liste civile. On le voit souvent aux Tuileries, et il s'y montre moins frondeur. Les temps sont bien changés pour M. le président de la chambre des députés; il ne s'agit plus de refuser des portefeuilles, mais de se défendre contre la majorité qui veut lui arracher sa présidence, et de rester au palais Bourbon. Nous espérons qu'il y réussira, car il faut rendre à M. Dupin cette justice, qu'il préside la chambre des députés avec une vigueur peu commune.

F. BULOZ.